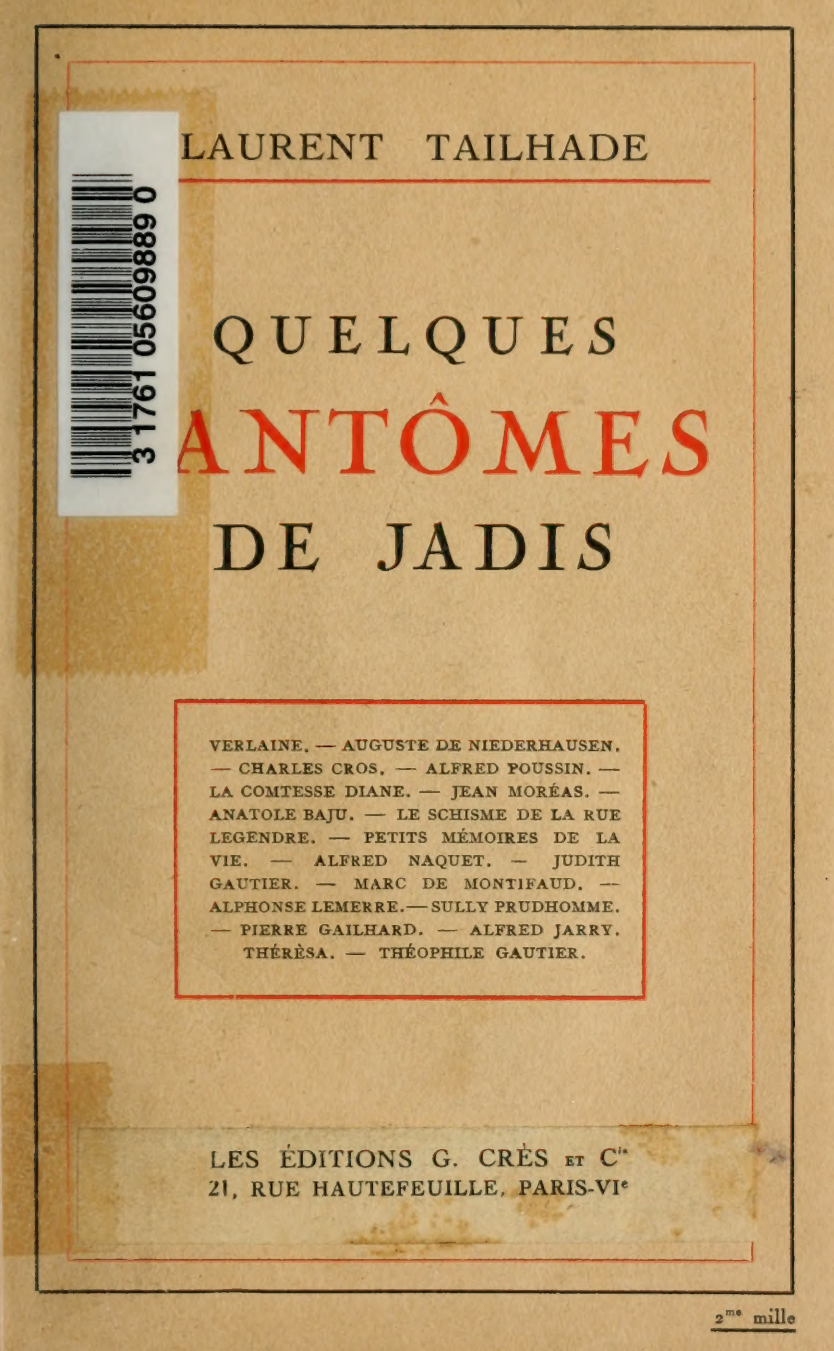

3 1761 05609889 0

LAURENT TAILHADE

QUELQUES FANTÔMES DE JADIS

VERLAINE. — AUGUSTE DE NIEDERHAUSEN. — CHARLES CROS. — ALFRED POUSSIN. — LA COMTESSE DIANE. — JEAN MORÉAS. — ANATOLE BAJU. — LE SCHISME DE LA RUE LEGENDRE. — PETITS MÉMOIRES DE LA VIE. — ALFRED NAQUET. — JUDITH GAUTIER. — MARC DE MONTIFAUD. — ALPHONSE LEMERRE. — SULLY PRUDHOMME. — PIERRE GAILHARD. — ALFRED JARRY. THÉRÈSA. — THÉOPHILE GAUTIER.

LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS-VIe

2me mille

QUELQUES FANTOMES
DE JADIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

12 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 12. Chacun de ces exemplaires contient en double état un portrait de l'auteur, gravé sur cuivre par G. ROCHEGROSSE.

48 exemplaires sur pur fil Lafuma numérotés de 13 à 60.

Sept de ces exemplaires — les nos 1 et 2 (Chine) et 13 à 17 inclus (pur fil) n'ont pas été mis dans le commerce.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays y compris la Suède et la Norvège.

Copyright 1919 by *L'Édition Française Illustrée*, Paris.

LAURENT TAILHADE

QUELQUES FANTÔMES DE JADIS

VERLAINE. — AUGUSTE DE NIEDERHAUSEN. — CHARLES CROS. — ALFRED POUSSIN. — LA COMTESSE DIANE. — JEAN MORÉAS. — ANATOLE BAJU. — LE SCHISME DE LA RUE LEGENDRE. — PETITS MÉMOIRES DE LA VIE. — ALFRED NAQUET. — JUDITH GAUTIER. — MARC DE MONTIFAUD. — ALPHONSE LEMERRE. — SULLY-PRUDHOMME. — PIERRE GAILHARD. — ALFRED JARRY. — THÉRÈSA. — THÉOPHILE GAUTIER.

PARIS
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, rue de Provence, 30

1920

LIBRARY
AUG 3 1 1977
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2639
A5 Q4
1920

VERLAINE

Le 29 janvier 1896, dans le morne quartier de la Montagne-Sainte-Geneviève, entre les jardins qui subsistent et les murs glacés du Panthéon, mourait un homme encore jeune, ignoré de ses voisins et méconnu de son portier. Un logis de hasard, hôtel meublé en proie à la vermine, repaire de chemineaux ou de malfaiteurs, avait accueilli l'heure suprême du vagabond, espèce de Juif errant dont la silhouette picaresque illustrait, depuis quelques années, les paysages nocturnes du Quartier Latin.

C'était — disait Rachilde — « un homme pauvre et doux », intempérant aussi, que les promeneurs attardés rencontraient du pont Saint-Michel au carrefour de l'Observatoire, traînant ses chausses et battant l'estrade, tou-

jours en pointe d'alcool, toujours à la recherche d'une taverne amie où boire un dernier verre, hôte des marchands de vin les moins recommandables, familier des bistros, membre de cette « académie » où l'on débite, rue Saint-Jacques, de l'absinthe en rasades, pour un prix consternant de bon marché et qui met le poison à la portée de tous. L'homme pérégrinait, du soir au matin, dans les endroits où l'on s'enivre. Un troupeau de disciples, gens altérés de gloire et de boissons fortes : pierreuses en cheveux, éphèbes dépourvus de linge, péripatéticiens aux ongles noirs, lui faisaient escorte de café en café, du vieux *Procope* au jeune *Soleil d'Or*, accompagnés, parfois, d'artistes, de curieux, de snobs littéraires et de poètes venus là parce que la Muse, comme le feu, rend pur ce qu'elle touche. Et cela faisait un groupe incohérent, plein de mélanges bigarrés et d'éléments contradictoires, où Bibi-la-Purée, avec un abandon évangélique, tutoyait, vers deux heures du matin, Monsieur Robert de Montesquiou. Quant au promeneur objet de ces rencontres, il faisait paraître une charpente

vigoureuse, encore qu'il semblât vieilli, plutôt que vieux, infirme presque, moins par l'effort du temps que par les troubles d'une vie ardente, calamiteuse et discréditée. Il marchait, coiffé en lampion d'un feutre mou, éternellement cravaté d'un cache-nez gris sale, dont les bouts pendaient sur ses épaules à la façon d'une steinkerque. La jambe défaillante, et courbé sur un bâton de trimardeur, il faisait involontairement songer à ces rôdeurs champêtres qui, sans labourer ni moissonner en aucune saison, courent les foires et les marchés, s'avinent à l'auberge et, de Pâques à la Saint-Martin, dorment à l'ombre des meules ou dans l'herbe en fenaison. Mais le visage, d'une laideur magnifique et surprenante, d'une laideur à la Socrate, populacière et divine, avec son beau crâne pareil à la coupole d'un temple, son front dévasté par le génie et la souffrance, avec, aussi, le clignotement goguenard des yeux obliques, démentait ce que l'homme pouvait avoir de rustique et de falot.

Il mourut.

Après maintes villégiatures dans les hôpi-

taux de Paris, où les sobres douceurs de l'Assistance publique suspendaient pour quelque temps son hygiène empoisonneuse, par un jour brumeux de la saison mauvaise, il rendit l'esprit sur une couche de hasard, non moins triste et nauséabonde que le grabat à punaises où Beethoven expira.

Le 28 mai 1911, sous les arbres en fleurs du Luxembourg, à cette heure charmante de l'année où

Des bouquets de lis blancs croissent aux bords
[de l'onde,

où montent les parfums sucrés de l'aubépine et du laurier, où déjà s'épanouissent les roses, un cortège défilait sur les terrasses italiennes, peuplait d'allégresse le promenoir des Médicis.

Un poète chantait :

Tout est joie, harmonie, enthousiasme, amour,
La bourrasque ennemie a cessé ses querelles,
L'air roucoule, alentour, d'un bruit de tourterelles,
Et la terre a repris sa robe de printemps.

C'était grand'fête, fête de jeunesse, d'har-

monie et de lumière, auprès d'un échafaud qui célait aux regards une effigie encore mystérieuse. Les jeunes hommes apportaient des vers, les femmes des guirlandes; quelques-uns offraient au souvenir la libation des larmes.

Bientôt, le voile qui dérobe les simulacres divins, tombant au signal accoutumé, découvrait, ennobli, purifié au contact de l'Art, promu à la vie éternelle, affranchi désormais dans la Beauté, le fantôme du cynique promeneur, de l'imbriaque et du nomade, terrassé là-bas, naguère, dans un bouge, par le démon de l'alcool.

Autour du buste, à la fois idéal et véridique, le statuaire Auguste de Niederhaüsen enchaînait une ronde pathétique de femmes dolentes et blessées, mais que rassérène « la chanson bien douce », la plainte confidente du poète, la suavité de cadencer leurs pleurs au rythme des beaux vers.

Et, dans cette apparition d'un chef-d'œuvre, — dont se peut enorgueillir même la France de Puget et de Clodion, — revivait le bohème calamiteux qui, sous la voûte des mêmes

arbres, le long des parterres épanouis, avait conduit si souvent par la main sa détresse et fait asseoir sa pauvreté : mais, à présent, nimbé de gloire, échappé aux outrages de la vie, aux misères du tombeau, cependant qu'à travers les rayons adoucis du crépuscule, dans la lumière d'or que l'approche du soir atténue et colore, éployant le frisson de leur aile satinée, un vol de colombes, gris et rose, venait, emblème de paix, de réconciliation et d'amour, se poser sur la pierre immortelle et désormais sacrée.

Or, ce défunt obscur, ce trimardeur scandaleux, compagnon des maritornes et des mauvais garçons, maintenant apparu dans un marbre où son génie inspirateur, guidant la main filiale de l'artiste magnanime, assume dorénavant une vie éternelle d'apothéose et de splendeur ; ce malade incorrigible, ce pilier de tavernes, dont le buste s'érige pour le Paris studieux en ce Luxembourg mélancolique et beau où vinrent s'asseoir nos premiers rêves ; ce mendiant près de qui veille maintenant l'Ange propice de la Gloire, ce vagabond devenu dieu, ce rôdeur, ce pauvre,

cet exilé de toutes les fêtes, c'était Paul Verlaine, — Paul Verlaine, le plus grand poète du XIXe siècle, sans excepter Victor Hugo!

Nos relations personnelles datent de 1883 — trente-six ans, long espace de nos âges mortels! — elles remontent à *Lutèce*, au petit cénacle des *Hydropathes* ou buveurs d'eau, fondé par Émile Goudeau, qui mourut alcoolique, aux *symposium* du *Café Procope*, du *Soleil d'Or* et du *Mercure de France*, alors à son aurore.

Poor Lélian revenait, escorté d'une légende saturnienne où l'Envie et la Sottise avaient collaboré pour la plus grande part. M. Henry Fouquier, en prononçant le nom du poète, faisait à peu près la même grimace qu'en prenant une bûche au baccara.

Mais l'animadversion des pleutres, la haine des lâches et des imbéciles, tant de mensonges accumulés grandissaient encore à nos yeux ce revenant de la douleur et de l'exil. Une légion thébaine s'était formée autour de lui, aveugle et sourde à tout ce qui n'était pas la gloire du poète. Nous l'aimions. A ses côtés prenaient place quelques jeunes hommes

dont la plupart devaient connaître, à leur tour, la gloire en lingots d'or, ou tout au moins en gros sous. Vers la même époque, Marie Krysinska disputait à Gustave Kahn la priorité dans l'invention du vers libre. Marie Krysinska, juive polonaise, près de qui Rollinat avait appris à méditer sur la fragilité de l'humaine plasmature. Servante de brasserie, elle avait pris au fossoyeur des *Névroses* l'habitude maugracieuse de bafouiller des vers sur son piano, si bien qu'on la nommait familièrement « la verseuse de Chopin ».

Là, venait aussi Jean Moréas, un Moréas moins connu et, peut-on dire, avant la lettre, qui n'avait pas encore inventé l'Ecole Romane et les diverses religions qui l'ont illustré par la suite. C'était pour lors un quidam assez malappris. Il débarquait du *Chat Noir*, où, pendant tout un hiver, il avait servi de plastron et de chouette aux ivrognes de Salis.

Celui-là ressemblait à une pie de cordonnier, avec ses jambes maigres, ses longues pattes, le noir de toute sa personne et le nez surprenant qu'on lui voyait. Coiffé d'un nom

d'opérette — il s'appelait au vrai Pappadiamantopoulos — et d'un physique de café-concert, avec un accent à débiter des cacaouettes entre la rue Saint-Ferréol et le port de la Joliette, le sourcil gauche incrusté d'un monocle, un tic lui faisait involontairement relever l'épaule droite, tandis qu'il humectait de salive son pouce et son index, dont il faisait aussitôt profiter sa moustache, à défaut d'autre essence. Il portait des souliers pointus, du linge sale et des gants jaunes. Il cherchait sa voie; il se montrait condescendant aux inspirations d'Anatole Baju, ancien meunier devenu instituteur par la grâce d'un homme politique, et symboliste par les ténèbres inhérentes à son entendement. Plus tard, MM. Charles Maurras et Pierre Lasserre ouvrirent l'esprit de Moréas, à peu près comme une écaillère ouvre sa marchandise, lui révélèrent l'art néo-classique et la tragédie en cinq points. Même ils promirent à ce doux enfant des Muses qu'il prendrait la perruque de Jean Racine à la cour de Philippe VIII, ce qui serait — n'en doutez aucunement — arrivé si Moréas n'avait eu l'idée

inopportune de se laisser mourir quelques semaines avant le retour, dans sa bonne Ville, du Prince qui règne sur Les Lys.

D'autres encore, pèlerins d'un soir, éblouis par le reflet d'une gloire si haute, approchaient le maître bien-aimé : Fernand Icres, poète brutal et truculent, venu sous les auspices de Léon Cladel, et que devait emporter bientôt une mort prématurée. Ainsi que l'auteur des *Bouscassié*, Icres apportait la sonorité d'une langue presque latine, étonnante et détonante, pleine d'emphase et de sauvagerie. En des vers d'un naturalisme forcené, rebelle aux citations, bramait une fervente et rudanière luxure qui faisait de lui comme une sorte de Lucrèce paysan, d'autant plus acharné aux délices de la vie, à l'amour, que, déjà, le soir étendait sur son front pâle un crépuscule menaçant.

Puis, c'était Edmond Haraucourt, né « poète lauréat », tout d'abord adapté aux cantates et, pour qui, dès sa première jeunesse, les méchants vers n'eurent aucun secret ; le pauvre Mac-Nab, grelottant et malpropre ; Emmanuel Signoret, malpropre aussi, mais

avec des enthousiasmes de séraphin déplumé, Emmanuel Signoret à qui ses longs cheveux, sa voix de ténor poitrinaire, ses yeux d'azur et ses ongles de bitume donnaient l'apparence d'un Galaor miteux, d'un Parsifal tombé dans la débine, d'un héros vierge, vierge surtout de brosses et de bains. Quelques autres : MM. Mathias Morhardt, qui ne s'adonnait encore point à cultiver les *Droits de l'Homme* ; Édouard Rod, que l'on devait, plus tard, surnommer « Anatole Suisse » ; Charles Vignier, pique-assiette résolu et poète évanescent, par la suite enrichi dans le négoce du bric-à-brac ; Rodolphe Darzens, que le commerce des voitures allait bientôt ravir au char d'Apollon. Ces jeunes hommes préludaient, se communiquaient des vers, des essais, des poèmes en prose, dans la fumée âcre des pipes et l'odeur atroce des alcools. A qui mieux mieux, ils se vilipendaient.

Un aimable visage entrait parfois dans cette cage de fauves qu'était le *Soleil d'Or*. Il se nommait Albert Samain. C'était un grand garçon doux, réservé, un peu timide, avec une parole voilée et grise qui n'était pas

sans charme, quelque chose de souffreteux et d'étriqué, mais d'une grâce réelle, plein de distinction et de bonté. Suscité par Verlaine, comme autrefois l'auteur de *la Belle Vieille*, Maynard, fut suscité par Malherbe, il acquit néanmoins assez vite une personnalité discrète et doucement hautaine, qui lui conféra une place d'élection parmi les poètes de son âge.

Il venait du Nord, de ces Flandres françaises où l'ardeur espagnole, accoitée, enrichie, on le peut dire, par la beauté du sang flamand, a donné des poètes comme Desbordes-Valmore et Mme Burnat-Provins. Albert Samain était issu de Lille, capitale industrielle et savante des pays noirs où s'élabore la richesse.

Il mourut jeune, à quarante-deux ans, aimé des Dieux, sans doute, puisqu'un baiser de la Gloire vint fermer ses paupières et qu'il n'eut pas la douleur de survivre aux rimes en fleurs de ses vingt ans.

Samain, dans cette foire intellectuelle du *Soleil d'Or*, prenait place à côté d'Alfred Vallette, de l'espiègle Rachilde qui débutait

alors, et dont le premier roman, *Monsieur Vénus*, obtenait un succès d'art chez les esprits cultivés, de scandale chez les bourgeois. Depuis, nous eûmes, Albert Samain et moi, l'honneur d'assister au mariage de Rachilde en qualité de ses témoins.

Gabriel Vicaire, le poète des *Émaux bressans*, représentait, dans ce monde hétéroclite, l'École de l'Apéritif.

Il en suivit les errements avec une fermeté peu commune, jusqu'au temps où la mort le prit et, comme le duc de Clarence, l'emporta dans un tonneau d'esprit-de-vin. Il jouait, dans les catacombes du Symbolisme, le même rôle que les stoïciens de Couture dans l'*Orgie romaine* : au nom de la Gaîté française, du Vaudeville et du « bon sens ». Il protestait contre l'art nouveau, contre les tentatives des jeunes poètes qui cherchaient leur voie hors des sentiers battus. On le disait justement l'auteur principal d'un bouquin, par la suite fort estimé des bibliophiles à cause de sa rareté : les *Déliquescences d'Adoré Floupette*. On y lisait des mignardises dans le genre de ce petit morceau :

Si l'âcre désir s'en alla,
C'est que la porte était ouverte !
Ah ! verte, verte, combien verte
Était mon âme, ce jour-là !

C'était — on eût dit — une absinthe
Prise — il semblait — dans un café,
Par un Mage très échauffé,
En l'honneur de la Vierge Sainte !

C'était la voix verte d'un orgue
Agonisant sur le pavé,
Un petit enfant conservé,
Dans l'eau — très verte — de la Morgue.

Ah ! comme vite s'en alla,
Par la porte à peine entr'ouverte,
Mon âme effroyablement verte,
Dans l'azur vert de ce jour-là !

Vicaire, bon poète dans le médiocre, avait peut-être mieux à faire que ces tours de force à l'usage des ratés. Gros, pesant, carré, le masque d'un « poids lourd », massif d'allures et de face congestionnée, il ne pouvait passer pour beau qu'au pays des aveugles. Les dernières années de sa vie, qui n'atteignit pas la cinquantaine, s'écoulèrent dans un café du

Luxembourg. Il arrivait à midi, s'en retournait à deux heures du matin, emportant sous son bras un litre de rhum pour égayer sa nuit. Il n'avait pas l'ivresse godailleuse et bon enfant de Paul Verlaine. A le voir ainsi, renfermé, taciturne et misanthrope, nul n'aurait soupçonné cet homme de mise correcte et d'abord rechigné, ce bourgeois faisandé en ivrogne, capable d'écrire des vers pleins de fleurs, d'oiseaux, de jeunesse et de clarté, d'aiguiser des épigrammes un peu vieillottes contre les jeunes poètes qui préféraient ne boire que de l'eau.

Verlaine, quant à lui, ne goûtait qu'à l'hôpital ce chaste breuvage. C'était un vieil enfant, jamais sevré du « flot sans honneur » qui emporta Musset, Edgard Poe et tant d'autres! Il s'éloignait déjà de la quarantaine.

C'était aussi un pénitent saugrenu, Tannhâuser de caboulot, que la Grâce avait touché, sans que jamais l'on sût pourquoi.

Sagesse venait de paraître chez l'éditeur Palmé, ce qui n'empêchait en aucune façon le poète d'écrire *Parallèlement* et le reste.

La sensation nouvelle d'avoir conquis « une candeur d'âme d'une fraîcheur délicieuse » alternait chez lui avec les pires ordures et les jurons désordonnés. Il ne s'en apercevait même pas. Nul doute d'ailleurs qu'il ne fût sincère. La foi puérile, un peu taquine, le patriotisme vociférateur et bon enfant qui « revient de la revue », à l'heure où les bourgeois sont couchés, n'ont rien qui doive surprendre chez un tel homme. Cet être aérien, sonore et fugitif, aurait perdu la grâce et non acquis la force par l'étude et la méditation qui, seules, affranchissent des dieux. Ce fut une intelligence d'adolescent ou de femme, avec la surémotivité, le désarroi, la faiblesse nerveuse, l'appétit de mysticisme et de débauche, d'extase et de bestialité, propres aux « dégénérés supérieurs », en mal d'hiérogénie.

Ainsi l'a dépeint Anatole France, dans le Choulette, quelque peu grimaçant, du *Lys rouge*, hétéroclite et surprenant, mélange bizarre de biberon et d'illuminé, quelque chose comme un François d'Assise tombé adns les spiritueux, Diogène et Bernardone

allant de la buvette à *Santa Maria dei Fiori*, tantôt baisant les pas de Béatrice, « alors que la servante du soleil avance lumineuse », tantôt popinant avec les commères de Boccace, tantôt servant la messe, tantôt versant à boire, quittant volontiers la procession pour chanter vêpres au cabaret, alternant l'Eucharistie et la bouteille, prosterné devant le Seigneur ou couché dans ses vignes, promenant aux regards des Philistins ébahis un amalgame paradoxal de repentance et de godaille, de transports mystiques et de délires imbriaques, de contrition et de mal aux cheveux.

La conversion de Paul Verlaine datait de sa captivité dans la geôle de Mons, où le mauvais vouloir de ses proches le garda sans raison et sans humanité, quand la plus mince démarche auprès des autorités belges eût obtenu son élargissement.

La société — dit Henri Heine — est une république. Quand l'individu prétend s'élever, la communauté le refoule par le ridicule et la diffamation.

Le pharisaïsme, le goût du médiocre, la haine des supériorités, l'exécration du génie inhérente au public, chaque élément du pacte social concourut à exagérer les peccadilles verlainiennes. On mit aux fers cet ivrogne tumultueux et candide, comme le pire malfaiteur.

De le savoir blessé, tous les chacals, tous les dogues, tous les ânes vinrent s'ébattre sur son nom. Et pas un de ses anciens amis, pas même François Coppée, qui plus tard devait assumer le ridicule d'écrire une préface au florilège de Verlaine, pas un n'éleva la voix pour notifier au monde tant d'ignominie et tant de lâcheté !

Les malencontres de Paul Verlaine, pendant la première partie de son existence, prirent toutes leur origine dans ses noces avec Mlle Mauté, dans la haine prudhommesque du beau-père, buveur d'eau et grand admirateur de Béranger.

Verlaine, pendant ses fiançailles, proféra les serments et les exécrations habituelles aux ivrognes. Il avait promis, juré de ne plus boire. Or, un matin, fort peu avant midi, ne

le voyant pas descendre à l'heure du déjeuner, sa mère le vint quérir à sa chambre. Nu comme un ver, mais chaussé de bottines fangeuses et gardant sur la tête son chapeau haut de forme cabossé, l'auteur de la *Bonne Chanson* — la *Bonne Chanson*, ce *Cantique des Cantiques* aux Batignolles — cuvait ses libations nocturnes et ronflait comme un chantre, sans plus se soucier de la petite fée « en robe grise et verte avec des ruches » que de la reine Pédauque ou de Sémiramis.

J'ai rencontré, douze ans plus tard, Mme Mathilde Mauté, depuis peu divorcée, et, faut-il croire, épaissie, dans la maison de Charles Cros, qui lui-même devait mourir bientôt, victime de l'alcool. C'était un lieu cocasse, plein de bonhomie et de cordialité, de « zutisme » aussi, pour imiter en son langage le maître de la maison. On y faisait carrousse et on y disait des vers, puis médianoche, arrosant de genièvre et de whisky, sans aucune espèce de soda, quelques tranches de viande froide et du gingembre confit.

Mme Mathilde Mauté ne paraissait pas autrement se plaire dans un tel milieu. Nous

ne l'approchions guère sans timidité, car c'était pour elle, pour cette femme effacée et tout de noir vêtue, que Verlaine repentant avait écrit les vers si doux qui nous frappaient au cœur :

Les chères mains qui furent miennes,
Toutes petites, toutes belles,
Après ces méprises mortelles,
Et toutes ces choses païennes,

Après les rades et les grèves,
Et les pays et les provinces,
Royales mieux qu'au temps des princes,
Les chères mains m'ouvrent les rêves.

Mains en songe, mains sur mon âme,
Sais-je, moi, ce que vous daignâtes,
Parmi ces rumeurs scélérates,
Dire à cette âme qui se pâme ?

Ment-elle, ma vision chaste
D'affinité spirituelle,
De complicité maternelle,
D'affection étroite et vaste ?

Remords si chers, peine très bonne,
Rêves bénis, mains consacrées,
O ces mains, ces mains vénérées,
Faites le geste qui pardonne !

C'est pour elle encore, dans un espoir de retour et de réconciliation, qu'il implorait la caresse de son fils « et le tendre bonheur d'une paix sans victoire » :

Et j'ai revu l'enfant unique : il m'a semblé
Que s'ouvrait dans mon cœur la dernière blessure,
Celle dont la douleur plus exquise m'assure
D'une mort désirable en un jour consolé.

La bonne flèche aiguë et sa fraîcheur qui dure !
En ces instants choisis elles ont éveillé
Les rêves un peu lourds du scrupule ennuyé,
Et tout mon sang chrétien chanta la Chanson pure.

J'entends encor, je vois encor ! Loi du devoir
Si douce ! Enfin je sais ce qu'est entendre et voir,
J'entends, je vois toujours ! Voix des bonnes [pensées,
Innocence, avenir ! Sage et silencieux,
Que je vais vous aimer, vous un instant pressées,
Belles petites mains qui fermerez mes yeux !

Et, certes, nous hésitions à baiser la main de Mme Mauté, comme un croyant du Moyen Age eût hésité à boire un vin profane dans les vases sacrés. Au demeurant, ses propos étaient d'une bourgeoise ; elle ne paraissait

d'ailleurs se souvenir ni des hontes ni de la gloire. Verlaine avait disparu du champ un peu étroit de son esprit. On la disait fiancée à je ne sais quel rond-de-cuir. C'était Marie-Louise appelant Neipperg « le Général ».

On narrait toutefois de sinistres histoires. Un jour que, pris de boisson, Paul Verlaine se querellait avec sa femme, il avait empoigné leur enfant au berceau et, le tenant suspendu hors de la fenêtre (ils habitaient un cinquième), faisait le simulacre de le jeter sur le pavé, si Mathilde ne venait à résipiscence. La mère, affolée, promit tout ce que demandait l'ivrogne, mais ne consentit plus désormais à faire « le geste qui pardonne ».

Quand *Sagesse* apprit au monde le nom de Paul Verlaine, que la *Bonne Chanson* et les *Fêtes galantes* avaient manifesté seulement à quelques artistes avertis, le Parnasse agonisait.

Leconte de Lisle, ce « bibliothécaire pasteur d'éléphants », comme disait, sans révérence, un jeune de cette époque, menait boire son dernier troupeau de buffles, empaillait son ultime jaguar.

Banville disparu, toute une horde obscure s'évertuait aux rimes riches, aux vocables hiératiques et bombinateurs. Elle eût consenti à se faire amputer de la main droite... que dis-je ? à perdre ses droits civils et politiques, plutôt que de faillir à la consonne d'appui.

Sully-Prudhomme enclavait sa timidité dans des rêves philosophiques et moraux qu'on eût dit élaborés, pendant les averses d'équinoxe, dans une cave obscure, par un homme très enrhumé.

Mais l'archaïsme triomphait. Ce n'étaient que bons dieux de bois, paysages tropicaux, rimes riches et couleurs criardes. Jean Lahor, éminent vétérinaire de Pégase qui nomma *le Néant* son premier recueil de vers, proférant ce jour-là un aveu méritoire, en ce qu'il précisait la teneur du volume et dispensait de lire plus avant.

Après les buccins de Victor Hugo, après le gong du Parnasse, la voix pure et douloureuse de Verlaine émut délicieusement. Ces douces larmes fondirent, comme dit Veuillot, « les glaces et les graisses », dédorèrent les

idoles, mirent un peu d'humaine vérité dans la poésie artificielle en faveur il y a trente ans.

Chez lui, plus d'Apocalypse, plus d'archéologie ou d'exotisme. Après avoir montré qu'il était capable, autant et mieux que n'importe quel poète, de parler grec ou sanscrit, d'évoquer les fils de Raghû, les héritiers de Pélops, de faire métier d'émailleur, d'orfèvre et de miniaturiste, il brisait judicieusement le vers incassable du Parnasse, rompait les cadences monotones de ses prédécesseurs. Comme Richard Wagner avait désemprisonné la mélodie, il déliait le rythme poétique. Pour entendre et goûter le sien, il ne fallait plus qu'avoir l'oreille juste et se donner la peine d'écouter. Le vers ossifié, durci, sclérosé peut-on dire, par la technique parnassienne, reprenait avec lui son envol et sa fluidité. Ce n'était pas encore « le charme du vers faux », mais celui du mineur, de la sonorité atténuée où les fluides syllabes prêtent au langage plus d'harmonie et d'élasticité.

A force de rechercher la violence et l'ampleur du son, les poètes à la suite d'Hugo

avaient, pour ainsi dire, fait disparaître l'« *e* » muet de leurs poèmes, l' « *e* » muet qui prête à notre langue une vénusté sans seconde, enveloppe comme d'une brume transparente les contours de la phrase, pour les adoucir et les magnifier.

Vous nous reprochez, — écrivait à un étranger Voltaire, — vous nous reprochez nos « *e* » muets, comme un son triste et sourd qui expire dans notre bouche. Mais c'est précisément dans ces « *e* » muets que se trouve tout le charme de notre prose et de nos vers. « Empire », « Couronne », « Flamme », « Victoire », « Diadème », toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches.

Cette voyelle atone, dont Rivarol comparait aussi la musique « aux dernières vibrations des corps sonores », triomphe chez Verlaine, y reprend les mêmes grâces que dans Racine ou dans Chénier :

Tu gémis sur l'Ida, mourante, échevelée,
O reine! ô de Minos épouse désolée !...

Elle rend « plus vagues et plus solubles dans l'air » ces pièces brèves, odelettes, romances sans paroles, que l'on dirait écrites pour la « musicienne du silence » dont parle Stéphane Mallarmé :

Une aube affaiblie
Verse dans les champs
La mélancolie
Des soleils couchants.
La mélancolie
Berce de doux chants
Mon cœur qui s'oublie
Aux soleils couchants,
Et d'étranges rêves,
Comme des soleils
Couchants sur les grèves,
Fantômes vermeils,
Défilent sans trêve,
Défilent, pareils
A de grands soleils
Couchants sur les grèves.

Cette prodigieuse virtuosité, ces tours de force que nul poète, de Ronsard à Banville, n'exécuta si aisément, n'étaient point, malgré nos préoccupations techniques et notre

souci d'art, ce qui nous frappa tout d'abord quand *Sagesse* vint à nous.

Les Fêtes galantes, qui marquent la transition du faire parnassien à la méthode qu'adopta Verlaine, quand, dégagé de toute influence étrangère, il se rendit maître de sa pensée et de son instrument, *les Fêtes galantes* témoignent d'un art conduit à cette perfection extrême qui semble naïve et naturelle chez les poètes comme Lélian ou La Fontaine. Mais Lélian a touché la grande harpe romantique. Il a respiré l'air d'Hugo, volé près du grand aigle, comme un cygne harmonieux qui, dans un chant sublime, porte jusqu'aux étoiles son amour et ses douleurs.

Les Fêtes galantes, dans un parc de Watteau, sous les charmilles de Louveciennes ou les ormes de Saint-Cloud, ne tentent point ces hauteurs. Elles transposent en vers d'une légèreté sans pareille tout ce que le XVIIIe siècle, frivole, pimpant et convenu, a laissé de pastels, de sanguines et de camaïeux : Fragonard, la Rosalba, les amours nus et gras du très fade Boucher.

La musique a popularisé la plupart de ces morceaux. Fauré, Debussy les ont chacun interprétés à leur manière. Mais avaient-ils besoin d'être enchâssés dans une musique, pour belle qu'on la suppose, les purs diamants du poète vénéré ?

Cette intrusion de la musique dans les vers des poètes fait songer au mot connu de Renan, à qui le bon Marcel Legay, chansonnier de Montmartre et du Quartier Latin, offrait un morceau de la *Vie de Jésus* qu'il venait de mettre en musique :

Ah ! mon enfant, comme vous êtes bon d'avoir songé à cette bagatelle et comme je vous remercie ! Et pourtant, voyez jusqu'où va l'erreur humaine. Vous avez mis mes phrases en musique. Hélas ! je croyais l'avoir fait moi-même.

Et c'est le défilé des belles inhumaines, des Tyrcis, des Pierrots et des Léandres, des bergers de Florian et des masques italiens, tels que l'on en voit sur les panneaux de vernis Martin, menant « un troupeau poudré » ou bien prenant des poses chantournées aux pieds de Cydalise ou de Manon Lescaut. Frivolité

sensuelle, petit plaisir lentement savouré et, partout, cette « douceur de vivre » que Talleyrand ne pouvait, au déclin de ses jours, évoquer sans émoi. Les mandolines jasent. Tout ce monde va, rit, chante et danse, baigné par de

.....molles ombres bleues,
Un calme clair de lune triste et beau
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

Les Fêtes galantes s'achèvent sur une page douloureuse, sur une élégie auprès de quoi les prosopopées de Lamartine sont fades, et grossières les apostrophes de Musset. Au milieu des rires, des chants, des propos fades, une haleine funéraire passe et touche les couples enamourés. Le cor de la chasse fantastique sonne dans la forêt prochaine, comme dans le ravin d'Atta-Troll. Sous les jupes à paniers et la poudre blanche à la maréchale gambade le squelette, ricane la tête de mort. Oublier n'est pas mourir !

Dans le vieux parc solitaire et glacé,
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

— Te souvient-il de notre extase ancienne ?
— Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en sou-
[vienne ?
— Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? — Non.

— Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignions nos bouches ! — C'est possible.

— Qu'il était bleu, le ciel, et grand l'espoir !
— L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

L'émotion intime, cet arrachement d'une conscience que transpercent les épines délicieuses d'un vœu inexaucé, la plainte,

Et cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,

suscitèrent dans la plupart de nos contemporains une profonde ivresse. Nous ne voulûmes d'autre maître ; sans distinction de parti ou de doctrine, épris d'un art si neuf, de ce lyrisme ardent et pur, nous entrâmes dans le sillage de Verlaine et suivîmes son étendard. Car on aime les autres poètes comme des amis, des confidents. Mais Verlaine, tous, nous l'aimons à la fois comme une maîtresse et comme un dieu.

Si quelques-unes des pièces écrites en Belgique, pour complaire, sans nul doute, à l'aumônier de la prison, sentent le Catéchisme de persévérance et le Mois de Marie, si parfois l'on y trouve des bouquets d'autel en papier peint, celles que fit jaillir le poète de sa douleur et qu'il proféra, comme dit Calderon, « par la bouche de ses blessures », atteignent les sommets de la beauté.

C'est là sa *Divine Comédie* et sa *Consolation éternelle*. Ici, plus de littérature, de développements oratoires ; nulle rhétorique, mais la flamme intérieure, le coup d'aile de Psyché montant au *Paradis perdu*. Les mots

sont tous unis, simples étrangement. Les épithètes morales suffisent à peindre; la chair s'est fondue; immatérialisée, elle s'est consumée aux flammes de l'amour, évanouie en ses torrents; il n'en reste qu'une ombre, comme dans les Vierges, les Martyrs de Théry Boots, de Gérard David, de Quentin Metsys, comme dans la *Sainte Claire* de Memling.

Du squelette émacié, transparent, irréel; de l'ossature svelte comme les clochetons à jour, que dresse, en plein azur, la « folle cathédrale », il ne subsiste plus de tangible et de vivant que la charpente indispensable pour servir de support à la prière.

Ayant dénombré les Voix qui ramènent l'homme vers les illusions du monde et ses gloires décevantes, Voix de l'Orgueil, Voix de la Haine, Voix de la Chair, « les étoiles de sang sur les cuirasses d'or », le « gros tapage fatigué dans un air plein de parfums atroces », le poète entonne ce cantique plus beau, s'il se peut encore, que l'hymne

final dans la *Bénédiction* de Baudelaire :

Colères, soupirs noirs, regrets, tentations,
Qu'il a fallu pourtant que nous entendissions
Pour l'assourdissement des silences honnêtes,
Colères, soupirs noirs, regrets, tentations,
[êtes !
Ah ! les Voix, mourez donc, mourantes que vous
Sentences, mots en vain, métaphores mal faites,
Toute la rhétorique en fuite des péchés, [êtes !
Ah ! les Voix, mourez donc, mourantes que vous
[chés.
Nous ne sommes plus ceux que vous auriez cher-
Mourez à nous, mourez aux humbles vœux cachés
Que nourrit la douceur de la Parole forte,
Car notre cœur n'est plus de ceux que vous cher-
[chez !
Mourez parmi la voix que la prière emporte
Au ciel, dont elle seule ouvre et ferme la porte
Et dont elle tiendra les sceaux au dernier jour.
Mourez parmi la voix que la prière apporte.

Mourez parmi la voix terrible de l'Amour !

Sagesse est, à coup sûr, l'œuvre la plus caractéristique de Verlaine. Car elle montre dans toute sa grandeur et sa faiblesse l'homme à travers le poète ; elle marque, en même temps, la date d'une évolution dans le vers

français, la rupture avec le Parnasse, un retour à la Beauté « simple et vraie », à la Beauté qui seule ne ment pas.

* * *

A part la catastrophe qui l'éloigna pour jamais de la société régulière et fit de lui, jusqu'à la fin de sa vie, une manière d'*outlaw* reluisant et mal famé, Verlaine, peut-on dire, n'a pas eu d'histoire. Son existence s'est déroulée, comme la comédie italienne, sur la place publique, entre les murs de l'hôpital et la porte du marchand de vins, avec, pour toile de fond, cette même cathédrale où, quatre siècles auparavant, le trimardeur François Villon s'agenouillait « pour prier Notre-Dame ». Nul être humain ne fut, plus que Verlaine, spécialisé dans sa fonction. Ce fut un poète, et rien de plus. Ronsard, Victor Hugo, Jean Racine mêlent à leurs dons lyriques d'admirables facultés oratoires. Ce sont de merveilleux rhéteurs, d'incomparables avocats. Verlaine est tout en cris, en effusions passionnées. Il délire,

il se meurt, il se pâme, transverbéré d'amour.

Poète admirable et spontané, il n'a que faire d'un travail soutenu. On l'imagine malaisément assis devant sa table, à des heures méthodiques, et reprenant le lendemain sa tâche de la veille.

La bohème, le désordre, la godaille populacière étaient le milieu propice à son génie. Il vivait naturellement parmi la crapule et trouvait, à l'assommoir, ses grâces les plus tendres, ses rythmes les plus purs. Il écrivait *Green* et couchait dans le ruisseau. Ce lys, naturellement, prospérait dans le fumier. Mais l'œuvre survit au poète disparu. La mort purifie et, comme le tison du bûcher funèbre, laisse intacte la seule et pure essence des héros qu'elle a touchés. Par elle, Verlaine s'assied au rang des dieux.

La bonne flèche aiguë et sa fraîcheur qui dure

ont à jamais pénétré dans nos cœurs.

Cependant les forces inconscientes qui nous mènent impartissent le génie et la beauté avec un majestueux dédain. Qu'importe à

l'universalité des êtres un ténor contrefait, un poète scandaleux? Aussi bien, est-ce peut-être une consolation, pour le commun des hommes, que cette indifférence de la Nature envers ses « fils aînés », l'incuriosité du Monde pour les avantages dont il comble ses favoris. *Qui dat nivem sicut lanam, nebulas sicut cinerem spargit!*

Et quand nous comptons les morts, quand nous pleurons ceux qui furent nos maîtres, ces plaintes ou ces révoltes n'ont pas d'écho dans l'Univers! Hélas!

Combien sont partis, déjà, qui, sur la net audacieuse du *Mercure*, s'embarquèrent, il y a trente ans, vers les cyprès d'Akademos, dans le sillage de Verlaine : Dubus, Fanier, Samain et, plus tard, Alfred Jarry, Marcel Schwob, hier encore le noble Pierre Quillard.

Les rameurs du golfe d'Otrante n'ont pas seuls mené des funérailles, perdu leurs frères d'armes aux escales du chemin. Elle nous emporte aussi vers les Mânes, la barque d'Eurydice! Le crépuscule d'automne ouvre ses ailes grises et plane sur le flot. Voici que,

déjà plus assombri, le couchant mêle aux pourpres défaillantes les teintes obscures de la mort et de l'hiver. Qu'importe! L'œuvre collective subsiste, l'honneur d'avoir, dans les matins fervents de la jeunesse, combattu en féaux écuyers du souverain poète, du maître que nous aimâmes, du pauvre et doux Lélian. Que le soleil s'amortisse! Que la nuit confonde mer et ciel! La nef que pavoisa, jadis, notre Espérance et qu'illumine, à présent, la lueur mélancolique du souvenir, à travers les embruns, les vagues et les rochers astucieux, accomplira sa traversée, emportant les jeunes hommes qui, tels autrefois leurs aînés, s'embarqueront aux lueurs des favorables étoiles, pour la seule découverte qui vaille qu'on l'estime, pour la conquête du rythme, de la paix intérieure, de l'Éloquence et de la Beauté.

AUGUSTE RODO DE NIEDERHAÜSEN

Le 24 mai 1913.

J'ai voulu, dès aujourd'hui, revoir au Luxembourg le monument de Paul Verlaine, saluer d'un funèbre hommage cette œuvre cardinale de Niederhaüsen. Hier, en style administratif et laconique, un télégramme notifiait la mort du noble artiste, aux papiers publics, à ses amis.

En allé, depuis quelques jours à peine, reçu dans Munich par ses lointains admirateurs, le maître à qui, jeune encore, une équitable renommée apportait, depuis peu, le salaire d'opiniâtres efforts et la revanche des luttes antérieures, a, dans ce voyage d'art et d'espérance, rencontré, sur son chemin, l'Iné-

vitable. Une banale imprudence, quelque frairie où, peut-être, l'on but sans mesure, à l'allemande, puis la congestion qui n'épargne guère que ceux dont l'âge a dépassé la quarantaine, les poumons bloqués et bientôt le dernier souffle d'un organisme où l'air et la vie ont cessé de pénétrer, il n'en faut pas davantage pour mettre à néant les promesses de l'avenir.

Auguste de Niederhaüsen — Rodo, comme le nommaient ses familiers d'un prénom ou d'un surnom qui, fort heureusement, abrégeait ce patronymique idyllique (*Niederhaüsen* — maison de la vallée), dont les désinences tudesques ne s'accommodaient guère aux douceurs du langage français — Rodo, plus que tout autre, semblait promis à de longs espoirs. Il donnait une impression de vigueur et de joie indestructibles. C'était un petit homme, taillé en force, aux membres carrés de montagnard ou d'athlète, aux traits quelque peu rudes et lourds, mais qu'embellissaient de clartés vivantes un sourire enfantin et des yeux spirituels. Trapu, « court sur pattes », avec des bras que le

maniement des calcaires, des glaises et du granit faisait pareils aux bras des plus fermes boxeurs, chevelu, barbu, mal peigné, « hispide », comme disent en franco-belge les élèves de feu Huysmans, harnaché en terrassier, pantalon bouffant et vareuse de velours, on l'eût aisément tenu pour un artisan quelconque, si la malice du regard et la qualité du discours n'eussent tout d'abord affirmé la riche culture, la fine trempe de son intellect.

« Rodo, vous ressemblez à l'ours de Berne », lui disait un ami. Et Rodo ne s'offusquait point, car il entendait raillerie et savait *causer* à la française. Néanmoins, il venait de Genève, de l'hypocrite, ennuyeuse et pédante Genève, « caverne d'honnêtes gens », où Lord Byron pensa mourir d'ennui, de ce pays où les vices et les vertus, la philanthropie et la rapine, l'escroc et l'aubergiste, le filou et le pasteur usent de la même langue, incorrecte et veule, ce pays d'où l'égoïsme, la laideur, la cafardise et le mensonge huguenots se sont, à la manière d'une tache nauséabonde, propagés sur le monde occidental. Mais il n'avait point l'empreinte ni l'emprise de la

Vache à Colas. Encore que Rodo comptât au nombre de ses plus beaux ouvrages le monument élevé par la Suisse aux fondateurs du calvinisme, Servet, Théodore de Bèze et le rèvêche auteur de *l'Institution chrétienne*, jamais entendement ne fut plus affranchi de tout protestantisme que le sien. Au demeurant, on imagine avec peine un sculpteur, un de ces hommes que le Moyen Age, si profondément idolâtre, qualifiait de « maître ès pierres vives », atteint de piétisme ou féru de mysticité.

La vision des belles formes, la réalisation permanente d'un idéal plastique, la présence auguste de la nudité humaine sauvent la pensée et le cœur de ces excroissances ténébreuses. La lumière affranchit des Dieux. Comme les artistes de la Renaissance, Rodo fut un païen, dans le sens le plus compréhensif et le plus vaste du mot.

Les divers projets qui demeurent à l'état de maquettes, presque de rêves encore, dans son atelier, ainsi que les fragments plus achevés où s'exerça l'incomparable virtuosité du jeune maître, portent la marque d'un

naturalisme perspicace et bien équilibré. Conformé pour voir le monde extérieur et traduire par des contours ce qu'il a vu, Rodo n'en pénètre pas moins, en psychologue avisé, dans le tréfond et le « jardin secret » de ses modèles. Mais il n'affiche point la prétention (très en vogue, quand il débuta, dans les milieux soi-disant artistes) de figurer « des âmes ». Certes, nul ne traduit avec plus d'autorité que lui la pensée et l'émotion interne du sujet qui pose devant lui. Telles études pour une *Ophélie au bord du fleuve* d'après Mme Chauvin, la belle cantatrice de Gabriel Fauré, et ce *Jérémie* à qui Rodin lui-même décerne l'épithète de « chef-d'œuvre », attestent au plus haut degré, chez Niederhaüsen, ce don magnifique d'émouvoir et d'être ému. Il en est de même pour *la Cheminée*, où, sous le vaste manteau d'une royale ampleur, deux amants semblent réchauffer leur bonheur au double rayonnement de la flamme et de la volupté. Cette pièce magnifique, digne d'orner l'habitacle des rois, au temps où les souverains ne s'hébergeaient point dans des hôtels meublés, attend,

presque achevée, une commande princière. Il en est de même pour *le Temple du Bonheur*, large composition, où la plus savante architectonique groupe, dans une sobre et majestueuse ordonnance, les ornements et les figures. Ainsi, *la Porte de l'Enfer* ou bien cette *Glorification du Travail* qui fait de Constantin Meunier l'égal de Pierre Puget. Niederhaüsen méditait encore ce monument représentatif, expression totale, somme et *compendium* de son génie. Il cherchait, en modifiait l'aspect général, poussait avec ardeur un certain nombre de morceaux. Quelques-uns, taillés dans un grès particulièrement dur et d'une couleur enchanteresse, faisaient, il y a deux ans, l'admiration des connaisseurs.

Néanmoins l'*opus magnum*, la formule, comme on dit à présent, intégrale du penseur et du statuaire, pour la plupart d'entre nous restera cette image de Paul Verlaine, en qui l'artiste avait mis tout son cœur et son talent. Aux côtés de *poor Lélian*, Auguste de Niederhaüsen, maître en son art et grand parmi les plus fiers, n'était

qu'un disciple, un admirateur enthousiaste et craintif. Dans la horde innommable dont s'entourait Verlaine, Rodo, comme la plupart d'entre nous, contemplait le rayonnement du poète ; il cachait les défaillances de l'homme sous un voile infini de compassion et de respect.

Le premier buste qu'il en fit remonte, sans doute, à 1884, quand l'auteur de *Sagesse*, méconnu de tous, abandonné par la plupart de ses amis, revint d'exil et de prison. Depuis, Niederhaüsen ne cessa de porter en lui-même le simulacre divin, l'effigie auguste, chef-d'œuvre de sa maturité. Vingt fois il recommença le portrait de Verlaine. Employant le burin, le ciseau, il martela des reliefs, coula des bustes. Le bronze, l'argent, le marbre de Carrare lui servirent, tour à tour, dans cette recherche sans répit d'une stylisation vivante ou, pour mieux dire, d'une incarnation nouvelle du grand lyrique, du pasteur de rythmes qu'il aimait.

Verlaine, peu accessible à la tendresse, Verlaine qui, sous l'apparence bon enfant

et le débraillé de ses mœurs, nourrissait le plus parfait égoïsme, une froideur à la manière de Gœthe, pour tout ce qui ne touchait point directement ses intérêts, fut ému néanmoins de cette belle adoration.

Ne sais-tu que l'amour change en soi ce qu'il [aime?

Il écrivit, pour Niederhaüsen, un maître sonnet, une *Dédicace*. Mais il ne put résister à la tentation, dénigra un peu la statue et le statuaire. Dans un vers qui ne saurait compter parmi ses meilleurs, il déclara que le buste ne lui ressemblait point.

* * *

« C'est l'heure exquise. » Le crépuscule amortit ses dernières lueurs dans les ondes croissantes de la nuit. Malgré le soir étouffant, près du *rosarium* qu'enchante le parfum ambré des lumineuses fleurs, sous les allées de marronniers où tombe déjà l'or crespelé des feuilles mortes, le silence et la nuit entrent de concert. Les massifs, les quinconces, les charmilles, le *Persée* de Benvenuto,

l'arête des palais se détachent en vigueur, tantôt sur le fond bleu d'ardoise ou d'hortensia fané, tantôt sur les rouges enfumés du couchant. Le jardin est presque désert : un nègre qui fume, assis au bord d'une pelouse, et s'harmonise avec l'ombre immanente, seul, avère le cosmopolitisme de ce lieu cher à notre matin. Voici la délicieuse minute des chauves-souris, ce jour après le jour fermé qui prête aux objets un charme de lointain et d'irréalité. Le buste de Verlaine, en pierre grise, émerge au détour d'une allée. Un peu ventrue et de style médiocre, la colonne qui le supporte s'érige dans une corbeille de violettes rustiques, dont les couleurs claires apparaissent à présent, un peu vagues, comme une étoffe obsolète, comme un tapis décoloré. Sur la tête olympienne, un pigeon bleuâtre s'est posé, dont le nid sans doute est fort prochain. Le poète rêve, tandis qu'à ses pieds trois « femmes de douleur », comme disait Rimbaud, mènent leur éternelle ronde. Ce ne sont ni les Grâces de Flaccus, ni les Nymphes de Virgile, ni les Vertus des Primitifs. Le commun appa-

remment les tient pour laides. Leur beauté romantique est tout entière dans l'expression de leurs visages douloureux. Quel deuil les fait gémir? Quel sauveur implorent leurs yeux désespérés ? La femme de trente ans, au milieu, celle de vingt, à droite, dardent vers l'horizon de nostalgiques prunelles. Une enfant de seize ans voile son front à gauche. De pudeur ? De douleur, en attendant

La pâle Séléné qui venge les amies ?

Tourments inavoués, peines secrètes, orages du cœur, elles demandent au poète l'ivresse éleuthérienne des rythmes et des sons. Elles vivent. Elles incarnent l'humanité pensante qui, meurtrie et douloureuse, tente les étoiles d'un chant sublime, qui puise dans les eaux vives, dans les eaux jaillissantes de l'immortelle poésie, un peu de joie et de réconfort.

Des merles attardés sifflent encore dans les lierres et les buis. Une odeur fraîche d'herbes en fenaison alterne avec le parfum des roses. Tout à coup, de sa bêtise admi-

nistrative, le tambour déchire la paix vespérale. Des gardes se figent aux portes du Luxembourg, chassant les nocturnes promeneurs.

Derrière la fontaine Médicis, éclate la note limpide et triste des crapauds.

Le buste solennel, à présent, se confond avec la nuit; la théorie élégiaque des femmes entoure l'image de *poor Lélian*, à jamais lavé de ses erreurs et de ses défaillances.

Près de lui apparaît une ombre encore, celle de l'artiste amical, enthousiaste et profond, qui, pour le triomphe de Verlaine, fit cet ouvrage sublime, de l'artiste qui vivra désormais, uni dans la mémoire des hommes au poète souverain, maître des pierres vives, couvert comme lui, par les ailes pacifiques de la Gloire, sous les rameaux d'un laurier permanent et fraternel.

CHARLES CROS

Tout en haut de la rue de Rennes, dans ce quartier neuf et bête, où les Saint-Cyriens du dimanche traînent leur suffisance, où les étals de quincaillerie pieuse réjouissent l'œil par la coloration topinamboue des Notre-Dame en pastillage et des Sauveur à la crème, une sorte de chalet en retrait de l'alignement, pendu comme une guenille aux murs corrects des maisons voisines, avec, dans ces jours d'hiver, la tristesse des fleurs mourantes sous l'empoussièrement des tonnelles secouées par l'omnibus.

Grande ouverte, la salle d'un café vide à jamais de biberons et somnolente dans l'ordre uniforme des tables pâles, des verres et des fioles échafaudés sur leur dressoir. Au-dessus, l'emplacement quitté des noces et festins, le

salon propice aux meuglements des sociétés chorales, aux entreprises dramatiques des calicots lettrés.

C'est là qu'au mois de septembre 1883 je vis Charles Cros pour la première fois. Sur un divan pisseux, entouré de sous-diacres, la plupart imberbes et tous d'une évidente malpropreté, Cros, très allumé, récitait des vers. Des cheveux de nègre et ce teint bitumeux que M. Péladan devait qualifier plus tard d' « indo-provençal » en parlant de sa personne; des yeux bénins d'enfant ou de poète à qui la vie cacha ses tristesses et ses devoirs; les mains déjà séniles et tremblotant la fièvre des alcools, ainsi m'apparut le fondateur des *Zutistes*, le praticien délicat dont le *Coffret de santal* délectait les curieux d'art, cependant que ses monologues, colportés au jour par la fantaisie de MM. Coquelin, éveillaient dans le grand public le goût de la drôlerie infinitésimale. A chaque strophe de ces pièces, connues pourtant et rabâchées dans l'entourage du grand homme, un frisson d'enthousiasme secouait la buée du pétun et les nidoreuses émanations de l'assemblée.

Intarissablement, Charles Cros ressassait quelques poèmes, d'une voix brève et mate, dont le timbre découpait non sans vigueur la grâce un peu étriquée de ses compositions :

Mille étés et mille hivers
Passeront sur l'univers,
Sans que du poète-dieu
Li-Taï-Pé meurent les vers
Dans l'Empire du Milieu.

Les Éphèbes se pâmaient, et je conclus bientôt, les voyant si déchaînés, qu'ils ne tarderaient point à nous confier quelques élégies de leur façon. Ils étaient bien là une douzaine de bacheliers, hardis comme des pages et plus cuistres que des pions. Le linge absent et l'ongle en deuil, ils évacuaient des choses ninivites ou contemporaines, au grand contentement des donzelles préposées à leur bonheur.

Encore mal instruit des cénacles esthétiques, l'impudeur de ces jeunes hommes ne laissa point que de m'éberluer, et je demeurai sans parole devant la singulière obscénité

de leurs rondeaux. Les gaillards célébraient par le menu les agréments de leurs compagnes, avec un luxe de « seins nacreux » et de « hanches assouplies » que les corsages de ces dames paraissaient ne justifier pas. Tous, d'ailleurs, infatués en diable et mutuellement congratulatifs, daignèrent m'apprendre comme quoi les Maîtres antérieurs ne furent que pagnotte au prix de leurs intellects. J'ai depuis entendu traiter Henri Heine, qu'ils plagiaient, de crétin. Mais alors je débutais, et cette assurance m'étonna.

Les muses ne manquaient point à la petite fête. Je ne pense pas avoir jamais rencontré plus lamentable congrès de laiderons. Et les atours de ces infantes m'expliquèrent d'abord l'incurable bassesse des rhapsodes fainéants, accagnardés aux bonnes fortunes du ruisseau.

Parmi les guenipes investies de leurs tendresses, une femme qui goûta quelque renom, du quartier Saint-Michel à l'Observatoire, marivaudait les grandes coquettes, avec les poses afférentes aux Célimènes de brasserie.

Grande, grasse et déjà fort loin du matin, sur le piano édenté de ses dièzes, elle exé-

cutait volontiers des mélodrames dans le goût ingénu de M. Rollinat. Une légende glorifiait ses travaux. On prétendait que des appétits infra-littéraires égayaient la beauté de ses décamérons. Elle tenait bureau d'esprit dans un troisième de la rue Monge, où passaient les jeunes hommes curieux de parfiler des syllabes, et maint adolescent qui briguait la faveur d'être mûri par elle. Au demeurant, une excellente fille, moins sotte que la plupart des bas bleus, et qui suffisait aux rêveries passionnelles d'une génération que ne tourmentait point la sublimité de son orgueil.

Le café du *Chalet*, où les poètes ont amené la faillite, céda la place à un fabricant de confitures. La distillerie emplit de manipulations néfastes ce lieu jadis intellectuel, et Charles Cros a rendu l'âme entre les bras de feu Salis, grand-prêtre de la limonade.

* * *

Bien avant l'école post-verlainienne, Charles Cros, qui, jeune, connut le Maître,

usita ses procédés en une série d'imitations habiles et d'un ton parfois heureux. Sans aucune personnalité bien définie, ces poèmes flottent de Verlaine à Coppée, avec, çà et là, des velléités parnassiennes promptement essoufflées. Mais ses rimes sèches et d'un tour pointu n'atteignent pas la caressante langueur des *Romances sans paroles*, si elles dépassent de beaucoup la bassesse rondouillarde, le coton dans les oreilles des *Intimités*.

Quelques morceaux valent d'être retenus : non les *Sonnets*, d'une facture assez piètre ; non *le Fleuve*, lourde composition qui magnifia son auteur d'un prix académique et fait songer aux pensums les plus massifs de Baour ou de Lemierre ; mais certaines légendes des *Chansons perpétuelles* cueillies dans cette forêt magique, où le poète d'*Atta-Troll* poursuit le drack et la salamandre, où bleuit, sous les ronceraies, le myosotis des amoureux serments.

L'Orgue, l'Archet, la Dame en peine, disent l'histoire des abandonnées mourant de leurs douleurs :

« Au bord du ruisseau croît un saule qui mire ses feuilles grises dans la glace du courant. Avec ce feuillage, elle avait fait une fantasque couronne de renoncules, d'orties et de marguerites et de ces longues fleurs pourpres que des bergers licencieux nomment d'un nom grossier, mais que nos froides vierges appellent « doigts d'hommes morts ». Alors, comme elle grimpait pour suspendre la sauvage couronne aux rameaux inclinés, une branche envieuse s'est cassée, et tous ces trophées champêtres sont, comme elle, tombés dans le ruisseau en pleurs. »

Ainsi parle Gertrude, annonçant à Laërte la mort d'Ophélie. C'est la funèbre et suave idylle que Charles Cros a tenté de redire après elle, dans ce *Nocturne* navrant et doux comme une page de Chopin :

Bois frissonnant, ciel étoilé,
Mon bien-aimé s'en est allé
Emportant mon cœur désolé.

Bois, que vos plaintives rumeurs,
Que vos chants, rossignols charmeurs,
Aillent lui dire que je meurs !...

Puisque je n'ai plus mon ami,
Je mourrai dans l'étang parmi
Les fleurs, sous le flot endormi...

Et je pense que, même auprès du divin modèle, ce « quadro » suffit à désigner son auteur parmi les plus nobles chrysographes de ce temps.

Outre ses monologues imités, sinon dépassés depuis, Charles Cros découvrit je ne sais quelle abomination photographique. Il s'agissait, je crois, de fixer les couleurs sur un iodure nouveau, de donner au Philistin un moyen plus parfait de reproduire son image. Beau souci, en vérité, bien digne d'occuper, entre deux absinthes, les rêveries d'un alcoolique déchaîné.

Charles Cros est mort à son heure. Depuis longtemps déjà le démon de l'intempérance hantait son cerveau, jetant sous les pieds de la « noire idole » tout ce qui fut l'orgueil des jours anciens. Comme Quincey, comme Poe, comme Verlaine et Musset, comme plus d'un vivant illustre, il a connu l'incomparable maladie de l'alcool et traîné dans les cabarets sa

généreuse vie. Plus favorisé que tout autre, il est tombé à la fin de sa jeunesse, ignorant les souillures dernières et les suprêmes expiations. Heureux certes! Et combien enviable la fin de la journée à nos angoissants midis! Sous le tertre vert, là-bas, dans le riant cimetière où s'apaise la chanson monstrueuse de Paris, les brises du printemps nouveau éparpillent leurs haleines. Les hyacynthes, les violettes, germent comme un précoce amour, et, dans le ciel bleu de perle, passent des oiseaux migrateurs, — telles des âmes de poètes, — l'aile tendue vers le soleil.

ALFRED POUSSIN

Celui-là fut un survivant de la bohème, telle que l'ont dépeinte Vallès et Murger, l'un, avec les couleurs tragiques de la réalité, l'autre, avec les roses et les bleus souriants d'une convention où se plaisent les bourgeois. Il y a vingt-cinq ans à peine, Alfred Poussin donnait au monde utilitaire d'à présent le curieux spectacle d'un poète nourri par son état. Sa misère en eût fait une sorte de Gringoire, plutôt que de Rodolphe, — car les pantins de *la Vie de Bohème* sont, avant tout, préoccupés d'aventures amoureuses; — il eût couché sous les ponts, ne « voyant du pain qu'aux fenêtres », si la prudence normande, qui servait de trame à ses destins, n'eût permis à cet original de régler avec un ordre bureaucratique les hasards dont il vécut pen-

dant plus de soixante ans. Bohème, il avait le tempérament d'un notaire. Il était propre, soigneux de sa personne, correct et médisant. Il buvait, mais sans tapage ni scandale, promenant dans les cabarets de sa prédilection une ivresse froide à la manière anglaise ; elle contrastait fortement avec l'intempérance godailleuse de Verlaine, qui se mêlait parfois à ses pérégrinations. Long comme un jour sans pain, maigre, escalabreux, tout en os, large d'épaules et de traits, la face glabre et méticuleusement rasée, il arborait un faux air d'ecclésiastique en civil, avec sa redingote noire, son chapeau haut de forme, son linge d'une entière blancheur. C'était, lorsque nous le connûmes, un grand vieillard plein de vigueur et d'endurance, qui montrait à ses jeunes compagnons l'art de passer la nuit, d'engloutir des spiritueux sans malaise ni fatigue. Levé à l'heure où s'allument les premiers réverbères, ne voyant le jour qu'à la fin des brèves nuits d'été, l'aube verte de l'absinthe le tirait du lit. Minutieusement, il procédait à sa toilette et, sur-le-champ, se mettait en quête du dîner. Loin d'être un

réfractaire, un insurgé, de vivre, seul, dans son grenier, comme Alfred Jarry ou le « palikare » de Vallès, il recherchait les débutants : peintres, poètes, journalistes, pourvus de quelques sommes; il n'avait pas d'égal pour faire mettre son couvert chez des compagnons adroitement dépistés. Sans outrer l'obséquiosité, ce merveilleux parasite poussait dans le cramoisi les talents de son état. Nul ne savait écouter comme lui, flagorner sous prétexte de controverse, mettre en lumière les talents de son amphitryon. Son estomac de bas-Normand supportait les plus rudes crevailles; il eût égalé ce Vibidius Balatro qui délectait Horace par une désinvolture incomparable à gober d'une seule bouchée les croustades au sortir du four. Au dessert, il payait son écot en récitant les petits poèmes dont il s'était fait une spécialité.

Poussin, fidèle au « Quartier Latin » des légendaires étudiants, ne traversa jamais les ponts ; il habitait, depuis vingt ans, rue de Seine, un hôtel meublé où sa réputation de locataire modèle était fortement établie. Une blanchisseuse d'âge canonique, dont il s'était

assuré les bonnes grâces, l'embarquait pour Cythère et prenait soin de ses chemises. Un ami de sa taille alimentait son vestiaire; un autre pourvoyait à son argent de poche, un autre à son tabac.

Il rencontrait la plupart de ses commanditaires dans une brasserie alsacienne de la rue Jacob, où fréquentait un monde hétéroclite d'artistes connus, de ratés, de faux ménages, de débutants et de calicots. La tenancière de l'endroit, ancien modèle de Feyen-Perrin et son amie, achalandait sa boutique par l'excellence des nourritures et la décoration artiste de ses murs. Bien avant les cabarets esthétiques, la dame étalait, en guise de hors-d'œuvre, des toiles de maîtres. Feyen, Harpignies, toute l'École de Fontainebleau, avaient donné des pochades à Clarisse, laquelle en eût formé une collection rare, si, par trop de zèle, certain compatriote venu de Guebwiller, grand garçon balourd, godiche et rudanier qui lui servait de *famulus*, n'avait eu la coutume peu louable de savonner, tous les ans, quelques jours avant Pâques, les tableaux de la Galerie, avec une forte lessive.

Dans leur jeunesse, Paul Arène, Monselet dînaient volontiers chez Clarisse, dont la choucroute, le kirsch, la bière et les tartes aux quetsches affriandaient un groupe d'amateurs. La maîtresse du lieu faisait l'article : *Rébrenez ein peu te fiante. Manchez du chicot. Il est très bon, le chicot.* Vingt ans de Paris n'avaient pas atténué son pur accent des Vosges, dont la clientèle s'amusait. Un peu plus tard I.-F. Bladé, quand il résidait à Paris, afin de surveiller, chez Maisonneuve, l'impression de ses *Contes Gascons*, passait volontiers quelques heures en cet endroit, au milieu de jeunes hommes que sa causerie, encore que pleine de redites, amusait ; car I.-F. Bladé, malveillant et disert, avait, sur les gens du Second Empire, qu'il avait su voir, un trésor d'historiettes, de bons mots savamment calculés.

Parfois aussi, Armand Silvestre, qui gardait à Feyen-Perrin le plus amical souvenir, venait s'asseoir sur les banquettes de Clarisse : « Mais, disait-il, je ne m'y risque pas souvent; car, chaque fois que j'y passe, elle retrouve un reliquat de note, qui met à

cinq ou six louis la bouteille de bière ou le verre de *Kirschenwasser.* »

Poussin rencontrait aussi quelques rédacteurs du *Mercure de France*, alors dans sa fraîche nouveauté. Alfred Vallette, en un recueil que précédait une amicale et docte préface, avait colligé les *Versiculets* du vieux rhapsode. « Versiculets » à bon droit nommés de la sorte, car le plus étendu, parmi ces brefs morceaux, ne dépassait pas une vingtaine de vers. Sa pièce d'anthologie : *la Jumentmorte*, qu'il récitait plusieurs fois chaque soir, avait fait connaître Poussin dans quelques cénacles, d'où son étrange fortune était sortie. En ce temps-là, jeune et frais arrivé de sa Normandie, il avait brûlé un petit héritage de quelques mille francs, avec des poètes dévolus, par la suite, à la célébrité. Aussi longtemps que dura le bas de laine, ce ne furent que bombances et franches lippées. La gloire de Poussin rayonnait de la rue Monsieur-le-Prince au carrefour Buci. Et nul ne se lassait encore de *la Jument morte.* Le dernier écu volatilisé dans le serpentin aux liqueurs fortes, les grands hommes ne se

montrèrent pas ingrats. Ils assurèrent au « petit poète, dont la chanson est courte mais bien faite », qui ne gênait en rien leur vanité ni leur ambition, le vivre et le couvert. Ainsi le mouvement fut donné. Aux anciens compagnons d'Alfred Poussin, une génération nouvelle succéda; puis une autre, puis une autre encore, pendant trois fois vingt ans. Si bien que, pour avoir dissipé à propos un pécule plus que médiocre, l'homme put vivre à l'aise, ignorant le besoin, les inquiétudes étroites de la vie, et cela, sans travailler un jour, sans autre peine que d'écrire, en un demi-siècle, trois cents vers de mirliton.

Cette incroyable prospérité n'arrivait pas, néanmoins, à neutraliser, chez Poussin, le fiel du rimeur, offusqué par le succès d'autrui. L'éclosion du Symbolisme l'exaspéra. Au fond, il jalousait Verlaine, encore qu'il le méprisât un peu. Le désordre, la saleté, l'aspect dépenaillé, la sordide bohème du « pauvre Lélian », si semblable quant aux dehors à Bibi-la-Purée, induisait en réprobation le pique-assiette bien mis et tiré à quatre épingles. Poussin envieux de Paul Verlaine ! Le suif

de lampion se trouvant offusqué par les étoiles ! Cette chose se voit pourtant; l'orgueil du pou n'est pas moindre que celui du lion ! Un jour, après boire, Poussin aborda le maître de *Sagesse* et, le prenant de très haut, malgré sa cautèle ordinaire : « Tu sais, Verlaine, on a beau parler de tes Vers. Ils ne m'épatent pas ! » — « Moi non plus, répondit poliment son interlocuteur. Mais c'est peut-être parce que je les ai faits. »

Qu'est devenu Poussin ? Dans quelle terre les os du troubadour vagabond se reposent-ils de tant de soupers et de médianoches ? Qui garde encore le souvenir de cet être falot, plein de ruses et de vanité ? Quel mur a fixé la silhouette du vieux noctambule ? Et combien parmi ceux qui vivent ont encore dans leur mémoire les syllabes de son nom? Le crépuscule descend ; la nuit gagne ; demain, peut-être, la vague de l'oubli développera sur nous les plis de son linceul. Et c'est pourquoi d'aucuns trouveront peut-être un mélancolique plaisir à l'évocation de cette ombre déjà confuse, tremblotante sur l'écran du souvenir.

LA COMTESSE DIANE

Un portrait peint par Henner mais suggéré manifestement par le modèle et qui, drapé de velours écarlate, s'imposait aux regards de quiconque était reçu chez la Comtesse Diane, la figurait, non telle qu'au moment où parurent ses *Maximes de la vie* à la librairie Ollendorff, mais telle que, peut-être, elle s'était montrée aux gens du Septennat, vingt ans auparavant. La toile d'Henner, comme toujours beurrée et de ton limoneux, donnait l'image d'une femme presque jolie, atteinte à peine par la rouille d'automne : cheveux de cuivre, teints au henné, face de vieil ivoire, s'enlevant sur un fond de suie et de bitume, col souple encore, dans un carcan de velours noir et, sous l'ombre d'une légère dentelle — noire aussi — des épaules qui ne désavouaient

par aucune fâcheuse antithèse le mythologique pseudonyme dont la dame avait fait choix.

Au demeurant, elle ne ressemblait guère à l'effigie imprécise d'Henner. Obtenu par l'entremise de Sully-Prudhomme, ce morceau rappelait à peu près la Comtesse Diane, en 1890, comme le nuage de Polonius, une belette, un dromadaire ou un éléphant.

C'était, quant à elle, un être sans sexe ni âge, dont les épaules s'incurvaient et qui donnait au premier abord une impression tout à fait particulière de sécheresse, de vétusté. Son visage au type chevalin fortement accentué, décharné comme toute sa personne, armé, par surcroît, de dents jaunes, longues et menaçantes, avait plus de rides qu'au mois de mars une pomme de reinette oubliée dans le fruitier. La peau noirâtre, fardée et mal tenue, exagérait, par contraste, la teinte fulgurante des cheveux, dorés comme un ciboire. Mais, comme la dame était de la vieille école, professant pour les ablutions un mépris louis-quatorzien, elle gardait, sur ses tempes et sa nuque, pleines de clairières,

le stigmate des cataplasmes qui lui servaient à peindre sa chevelure : quelques sédiments de *lausonia inermis* transparaissaient fréquemment à travers les bandeaux « couleur de soleil ».

Le harnais s'harmonisait au visage. Qui, le matin, eût rencontré, descendant la rue d'Amsterdam, la Comtesse de Beausacq allant donner à plusieurs hommes d'affaires ses ordres pour la Bourse, eût volontiers gagé que c'était une plaideuse hors d'âge, sinon une cliente des Pieds-Humides. Il y avait dans sa mine de la chanteuse en plein air, de la marchande à la toilette et de l'actrice de banlieue. Avec un appétit singulier du clinquant, des fanfreluches, de la broderie, ayant, en outre, accoutumé de ravauder elle-même ses vieilles hardes, elle remplaçait l'étoffe ancienne par une effarante garniture d'empiècements bizarres, devants d'autel, débris de rideaux, housses de fauteuil, la hotte d'un chiffonnier en délire, épris d'art décoratif.

Joignez à cela toutes sortes de breloques, fétiches, gris-gris qu'elle portait en breloque, en tours de cou, en ceintures, suspendus à la

taille ou brinqueballant sur son estomac. Dans les temps froids, elle déployait sur le tout un mantelet en velours cerise, datant ou peu s'en faut du Coup d'État et bordé parcimonieusement d'une fourrure chauve. Ainsi accoutrée, il fallait, pour lui rendre hommage en plein air, la suivre dans la rue, une certaine force d'âme, le dédain bien affermi du « qu'en-dira-t-on ? ».

Chez elle, ce n'était plus Madame Eloa Cabestan, le professeur de guitare immortalisé par Gavarni, mais un personnage d'Hoffmann ou d'Edgar Poe : la Fée aux Miettes, la tireuse de cartes, la marraine de Cendrillon et de Peau-d'Ane.

Son avarice atteignait les hauteurs que Balzac, témoin unique de la vie au XIXe siècle, avait seul découvertes. L'âme de Gobseck et de Grandet vivait dans cette femme d'esprit, qui en tenait bureau. Quand elle voyageait à la suite des congrès, qui, avec d'incontestables droits à la bousculade obtiennent un rabais important sur le viatique, ses amis, derrière elle, étaient forcés de faire le tour de la valetaille et de consolider ses pourboires, afin de lui

éviter quelque affront éventuel. Chez elle, on servait des poulets faisandés, acquis sous les portes cochères, des petits-fours invétérés et, vers la mi-novembre, des marrons ou des chocolats gardés précieusement depuis le premier janvier.

Avec cela, une rage de sortir, de se produire, un goût furieux de donner des fêtes. Les bals masqués, les *veglione*, comme elle disait, dans son appartement de la rue d'Amsterdam, ont laissé, n'en doutez point, une trace dans la mémoire des hommes jeunes en ce temps-là. On y voyait des gens étrangers et délicieux, la maîtresse de la maison elle-même, dont Carmen Sylva disait, après l'avoir hébergée à Sinaïa, dans son intimité royale : « Impossible d'imaginer un être plus charmant ni plus ridicule que Mme de Beausacq. » A l'un de ces bals, aux buffets érémitiques, il fut donné à quelques élus de voir en personne l'académicien Loti, en archer perse, agenouillé, pour une déclaration d'amour, — toute littéraire, au surplus, — devant Mme Dieulafoy plus que jamais travestie en vieux monsieur, dans son

frac rouge et son inexpressible de casimir noir.

Eh! bien, malgré ces dehors, et cette chie-en-lit, et ces repas où la volaille sentait le lièvre en possession de tourner, Mme de Beausacq groupait autour d'elle, gens d'esprit, gens du monde, *professional beauties*, devant son âtre sans feu, sous les lampes fumeuses; car elle gardait ce don qui fut celui de la femme et l'orgueil de la France : elle savait causer. Marie de Suin, fille de l'amiral que l'on trouve dans les *Châtiments*, au détour d'une phrase juvénalesque :

... un troupeau
De Suins et de Fourtouls qui vivent sur sa peau,

Marie de Suin, qui avait été bercée sur les genoux de Lamartine, après un mariage malheureux, brouillée avec son fils et veuve du Comte de Beausacq, imagina, sur le tard, de se rendre auteur. Elle écrivit des maximes, composa quelques volumes, dans le but avoué de faire connaître au monde sa belle âme. — « Non ! » rétorquait-elle à un benêt qui lui donnait du La Rochefoucauld en plein

visage. « Non ! La Rochefoucauld n'était pas bon. Égalez-moi simplement à Vauvenargues ! » — Sully-Prudhomme, qui, après une longue et toujours affectueuse liaison, était resté son ami, avait ainsi engagé, on ne sait pour quel motif, Mme de Beausacq dans cette voie. Il rédigea la préface des *Maximes* ; il donna au vieil amour le bien qu'après l'argent elle convoitait plus que tout au monde : un salon académique.

Pierre Loti, Jean Aicard, Joseph Bertrand, Paul Deschanel y rencontraient quelques jeunes écrivains. Paul Fuchs, Charles Martel, Wanda de Boncza, Mme Gautereau, Hélène Vacaresco, muse des *Annales* et de la Dambovitza, y firent entendre les plus beaux vers du monde, y régnèrent par le talent ou la beauté. C'est là que Mme d'Osmond, divorcée alors, et portant son nom de jeune fille, Marie de Maleyssie, nous raconta une histoire de Frosdhorff qui nous a valu, non sans raison, il est vrai, les anathèmes du vicomte de Reiset. Jacques de Boisjolin y groupait, chaque vendredi, quelques jeunes hommes ardents à recueillir ses

paroles fécondes. Ce grand inconnu fut, comme Socrate, un merveilleux accoucheur d'esprits, un maître pour les intelligences attentives qui eurent la haute fortune de le rencontrer sur leur chemin.

Quand les *Maximes de la vie* eurent fait leur apparition, Mme de Beausacq invita ses amis à lire, chaque semaine, les articles divers que les journaux publiaient là-dessus. Un plaisir à ce point sévère mit en fuite quelques-uns d'entre nous qui ne possédaient pas la suprême élégance de savoir s'ennuyer.

Peu après, la Comtesse Diane s'alita, prise d'une congestion. Elle mourut de froid, littéralement de froid. Dans son appartement, des objets d'art, quelques pièces dignes des plus hautaines collections, voisinaient avec des rideaux en tarlatane à pansements, où des applications de papier blanc représentaient la broderie. Mais il y manquait avant tout du feu ! Quand elle eut expiré son dernier souffle, on trouva, dans le tiroir de sa commode ouverte à n'importe qui, douze cent mille francs, soit d'or liquide, soit de titres au porteur, sans compter un nombre considérable

d'assez beaux diamants. Et la malheureuse n'avait pas eu le courage de faire monter un seau d'anthracite pour alimenter son foyer!

Est-ce la peur de manquer, principe et fin de l'avare, qui lui avait inspiré l'agréable sentence que voici? En tout cas, elle mérite qu'on la sauve du grand naufrage :

Les parents pauvres sont toujours des parents éloignés.

JEAN MORÉAS

La Mêlée symboliste, ainsi M. Ernest Raynaud qualifie, avec une rare justesse, le mouvement d'opinions esthétiques, sociales et même religieuses qui, de 1880 à 1890, caractérisèrent la réaction des jeunes écrivains contre le Naturalisme cher à leurs aînés. M. Jorris-Karl Huysmans, d'autant plus batave qu'il employait, pour libeller ses élucubrations, des vocables français, avait, dans *A Rebours*, défini les dogmes de la jeune école. Des Esseintes fit fureur. Il dota la génération nouvelle de quelques ridicules assez bien venus; il apporta, dans « l'écriture artiste », un lot recommandable de contorsions inédites, et suggéra aux apprentis les formules d'un pathos que n'eussent désavoué ni Gongora, ni le chevalier Marin, ni les

attentifs de la belle Arthénice. Même il fallut, plus tard, quelques efforts aux gens bien doués, qui traversèrent, dans leur éphébie, les étangs de ce galimatias, pour en effacer jusqu'aux derniers vestiges.

Sous l'inspiration meilleure de Paul Verlaine, d'autres chapelles s'érigeaient, toutes célébrant à l'envi l'éclosion d'une sensibilité jusqu'alors inconnue, en même temps qu'un renouveau prosodique et la refonte de la syntaxe, désormais à l'unisson d'un goût plus délicat, ayant banni toute forme vulgaire du langage. Les initiés recommandaient aux catéchumènes ce qu'on trouvait de moins intelligible parmi les vers des contemporains ou des aînés. Tantôt, ils psalmodiaient avec béatitude le tercet de Nerval :

Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,
Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule,
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieux ?

Tantôt, le quatrain des *Premières Communions* :

Adônaï ! Dans les terminaisons latines,
Des ciels moirés de vert dorent les fronts vermeils
Et, tachés du sang pur des célestes poitrines,
De grands linges neigeux tombent sur les soleils.

Ou bien ils ajoutaient la transcendante obscurité d'une glose au texte de Germain Nouveau qui montre

..... envolé dans la danse des hosties,
Le rêve violet d'un doux évêque blanc.

Toute une pléiade, éprise avant tout de musique, se ruait dans les spéculations hétérodoxes, appuyait du geste et de la voix les plus folles hypothèses, ergotant, criant, déclamant, ivre à toute heure, de néologie et d'archaïsme, de formes insolites et d'équivoques sonorités. Le « charme du vers faux » avait des zélateurs, cependant que les nouveaux venus, dont quelques-uns gardaient encore un soupçon d'empois provincial, interpellaient Anatole Baju sur le code, les mœurs et le costume décadents. Les terrasses italiennes, le *rosarium* du Luxembourg, les galeries de l'Odéon représentaient, pour ces

jeunes hommes, le portique et les jardins fleuris d'Akademos; la butte Sainte-Geneviève était un cap Sunium, où le visage socratique de Verlaine dominait sur le chœur des poètes nouveaux empressés à recueillir les paroles du Maître. Car *la Mêlée symboliste* avait désappris le chemin de Montmartre; elle dédaignait, à présent, le *Chat-Noir* où snobs et filles s'étaient mis.

M. Ernest Raynaud compta parmi les plus fermes champions de la jeune École. Poète, il greffait sur le don mystérieux que nul travail ne conquiert, les plus solides études, une lecture infinie et patiente, en un mot, ces « humanités » qui furent, jadis, l'honneur de la France et peuvent, seules, former des écrivains. C'est pourquoi il s'exerce dans tous les genres : critique, pamphlets, études littéraires ou sociales avec une pareille solidité. Il se plaît, aujourd'hui, à ressusciter les fraiches saisons, où s'affirma son talent. Une suite de portraits, dans le cadre que leur donnèrent les petites revues de cette époque, si pleines de sève, de fantaisie et d'originalité, se déroule sous sa main; presque tous

les originaux de ces parlants crayons ne survivent plus qu'ici. La barque des rameurs d'Otrante laissa des tombeaux à chacune des escales où sa course s'arrêta.

Ernest Raynaud, traducteur de Virgile, qui dans ses vers transposa la sereine mélancolie et les cadences harmonieuses du poète de Mantoue, se plaît comme lui à ces retours crépusculaires, aux évocations d'après-midi, quand s'allongent sur la route les ombres du passé. La nuit est proche. Ces morts furent nos compagnons, nos émules, nos détracteurs ou nos amis. Et nous avons partagé les rires de ces lèvres silencieuses désormais.

Parmi ces trépassés, la figure la plus caractéristique et la plus amusante fut, à coup sûr, Jean Moréas, qui, pendant quelques années, passa pour un grand homme dans quelques sous-sols artistiques et chez les étrangers appliqués à la lecture des auteurs nouveaux.

C'était le type du *græculus* venu à Rome pour y chercher fortune. Il aurait eu sa place au Banquet des Sophistes comme au festin de Trimalcio. Les Sophistes n'eussent pas manqué d'applaudir ses vers et les

ivrognes, agglutinés par Trimalcio, de le prendre pour chouette. Impossible d'imaginer un quidam plus cocasse, falot et saugrenu. Petit, maigre, chétif, noir de peau, d'ongles et de cheveu, il s'habillait tel un gommeux de café-concert; il promenait, à la ville, exactement les gilets vert-paon et les faux cols de Libert, dans *l'Amant d'Amanda*. Son allure sautillante, le nez qu'il avait, en manche de rasoir, lui donnaient quelque semblance avec une pie apprivoisée. Un tic de l'épaule droite qui le portait à relever le bras en tordant sa moustache augmentait l'illusion que ne pouvait détruire une voix croassante dont il interrompait, sans la moindre urbanité, ses interlocuteurs. Sec, enfumé, l'œil en pruneau incrusté d'un monocle, Moréas avait en outre l'honneur d'être beaucoup plus mal élevé que le commun des hommes. « Què jè suis grossier, moi ! » confessait-il volontiers, avec des intonations où le marseillais et le sabir, langage apparemment de ses aïeux, s'amalgamaient dans la plus dissonante cacophonie. A la fin de sa carrière, quand il eut remorqué, au pied de tous les

« murs », son *Iphigénie* et pris contact avec le savoir-vivre de la Comédie française, comme il se tournait déjà vers la Coupole, une redingote succéda aux pet-en-l'air de son avril. Même, on lui vit un chapeau de soie. Il avait blanchi, mais, faute de lessive et d'eau claire, ses cheveux, de noirs qu'ils étaient, vingt ans auparavant, assumaient une couleur intermédiaire entre le jaune d'ocre et le vert-billard.

Jamais homme ne fut au degré de Moréas fermé à la compréhension de n'importe quelle chose. Arts, sciences, voyages, politique, histoire, il ne s'intéressait à rien, ne comprenait rien. Il passa trois ans en Allemagne, quand le Maître vivait encore, et ne soupçonna même pas l'œuvre de Wagner. En revanche, il narrait des historiettes :

« Quand j'étais à Munich, disait-il, qué jé marché toujours nu-têté, parcé qué l'on m'avait dit qué les femmes allemandes aiment beaucoup les chéveux noirs ; qué j'é des chéveux très bô. Je suis d'ailleurs très bô. Toi, té n'é pas bô. »

Sa bêtise, — une bêtise de ténor, — eût déconcerté quiconque ignore de quelle stupidité sont pourvus la plupart des virtuoses. Or, Jean Moréas ne fut rien autre qu'un virtuose, un pianiste surprenant du vers français. Il y a, dans les *Stances*, dans *le Pèlerin passionné*, des merveilles de facture et de doigté, des pages qui valent, — pour ne parler que des anciens, — les strophes décoratives de Malherbe et les plus travaillés de ses poèmes à forme fixe.

La prodigieuse ignorance de Moréas lui fut de la plus secourable utilité. Comme il ne savait rien, il avait conservé la précieuse faculté de s'étonner. Tour à tour, il découvrait le *Faust* de Marlowe. (Un des combattants de *la Mêlée symboliste* l'entendit se pâmer devant la tunique en « pourpre brune » d'Hélène, que, depuis, il replaça dans *les Syrtes* :

> En tunique de *pourpre brune*,
> Sous la comète et sous la lune, etc.)

Tour à tour, il apprit l'existence de Malherbe, de Ronsard, d'Euripide et de Racine. Avec

une louable dextérité de main, il confectionna des centons qui, par l'agilité de leur facture, émerveillèrent les gens de lettres peu lettrés. Ceux qui, depuis longtemps, fréquentaient ces auteurs se montrèrent plus chiches d'enthousiasme.

Il serait néanmoins inique de lui dénier toute espèce d'émotion humaine. En vieillissant, le rhéteur s'attendrit pareil à ces fruits de l'arrière-saison, que mûrit le premier gel. Regrets inutiles du passé, amertume du présent! Et l'horreur de la mort qui menace l'Homme, au déclin de sa maturité. Moréas a prodigué les variations sur ce thème douloureux. Il a trouvé des accents d'égoïsme attendri qui, parfois, émeuvent le lecteur. Mais, bientôt, lassé d'une plainte qui se répète sans cesse, il ferme le livre d'où la perfection n'exclut pas l'ennui.

Un homme d'esprit, Joseph Caraguel, emporté lui aussi par le tourbillon de la danse macabre, affirmait que le meilleur succès de Moréas lui venait de son perpétuel contact avec les jouvenceaux: « Il est célèbre, disait-il, parce que, chaque soir, il pérore au café où

les hommes de son âge ne vont plus. »

Ce fantoche, au surplus, était un galant homme. Il porta dignement sa pauvreté. Malgré des ressources infimes, que n'augmentaient guère ses droits d'auteur, il vécut, se suffisant à lui-même, subsistant de peu. Une sobriété de bédouin, le manque absolu de besoins lui laissaient l'argent nécessaire pour ingurgiter de l'alcool, porter des cravates couleur de perruche et des gants caca d'oie. Il couchait dans un taudis, se nourrissait de quelques poissons achetés dans la rue et que lui faisait cuire un tavernier de la vieille place Maubert. Il se levait à quatre ou cinq heures du soir et ne faisait, par jour, qu'un seul repas.

Édouard Dubus, à qui Moréas devait servir de témoin, deux heures après, s'en fut le réveiller, un beau matin de duel. Après un colloque infini du palier à la chambre et de la chambre au palier, Moréas vint ouvrir en chemise, encore vague et la bouche pâteuse des libations nocturnes :

« — Qué qué té viens cherché ? — Toi. Je

me bats tout à l'heure. — Qué c'est bien ! Lé temps dé changé dé linge et jé té suis. »

Ouvrant alors un tiroir de commode, il y prend un faux col, roide comme un sabre, l'attache à son cou noir avec beaucoup de dignité, s'habille en toute hâte et, sans autre ablution ni préambule :

« — Qué je suis prêt, dit-il, et nous pouvons partir. »

Cependant, au fond des provinces lointaines, près de la mer Cantabrique ou sous les chênes du Quercy, les belles incomprises, les Emma Bovary, en quête d'enivrements et de félicités plus hautes que leur pâle bonheur, cherchaient, à travers les feuillets, une image furtive du poète, — sans doute beau comme un dieu et superbe comme un roi, — qui fait battre leur cœur.

ANATOLE BAJU

ET LES

COMPAGNONS DE VERLAINE

Ce fut dans le courant de l'hiver, en 1884, que Paul Verlaine, à l'âge de quarante ans, réintégra Paris, qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort. Ayant échoué dans ses tentatives agronomiques et renoncé à cultiver la forêt des Ardennes, qui, pour toute récolte, donne aux poètes la rose de Titania; ayant aussi fermé les paupières du bel enfant Lucien Létinois, Raimbaud de sa maturité, dont l'image resplendit, comme à travers les gemmes d'un reliquaire, dans les poèmes de *Bonheur*, Verlaine jugea le moment opportun de reprendre le harnais littéraire. Il n'ignorait pas l'admiration enthousiaste que la

plupart des lettrés manifestaient pour son œuvre bizarre et pénétrante, pour ces brèves odelettes, ces cris de douleur intime, ces confidences à mi-voix, qui, sans rhétorique ni verbiage, sans pompe ni fracas, sans « écriture artiste », sans la moindre emphase parnassienne, portaient au cœur, chantaient à l'unisson de la rêveuse jeunesse et de l'éternelle Humanité. Néanmoins la réputation de Verlaine demeurait circonscrite, ne franchissait pas encore les groupes d'initiés. Les éditeurs catholiques Palmé, après la conversion du poète, avaient publié puis étouffé dévotement *Sagesse*, écrite à Malines pendant les loisirs que lui faisait sa prison. *La Bonne Chanson*, tirée à peu d'exemplaires par les soins d'Edmond Lepelletier, seul ami des jours mauvais, attestant de Verlaine la prodigieuse virtuosité, accréditait sa gloire et déjà lui donnait place à côté des plus adroits et des plus grands. Très habile, en dépit de son débraillement affecté, de son allure insouciante et d'une prédilection très sincère pour les liqueurs fortes, Verlaine attendait son heure, sachant

qu'elle ne pouvait tarder, que, par un mouvement de bascule inévitable et certain, le goût des jeunes hommes ne tarderait pas à s'orienter vers un art plus véridique, plus ému que celui du Parnasse, dont la veine épuisée et moribonde ne se maintenait guère que dans les sonnets fastueux et coruscants de Hérédia. Verlaine donc soignait ses amitiés, ne gardait ni mépris ni rancune aux compagnons qui, suivant l'usage, l'avaient abandonné quand il faisait scandale et méritait la réprobation du Bourgeois. Paysan madré, sous une apparence de bohème indécrottable, *poor Lélian* « soignait » l'Académie en la personne peu reluisante de Coppée. Il ne gardait pas rancune à l'auteur du *Lys rouge*, lui pardonnait *Choulette*, si bien que la protection d'Anatole France, amicale, souriante, efficace, lui faisait escorte jusqu'à son dernier jour.

Sa gloire éclata comme une aurore boréale, dans les cénacles de la rive gauche, quand parut, chez Vannier, une plaquette, d'ailleurs assez médiocre, *les Poètes maudits*. Ces poètes, Raimbaud, Corbière et Mallarmé,

avec, pour compléter le brelan, Verlaine lui-même, furent sacrés d'emblée inspirateurs et maîtres des générations nouvelles. Décadents, symbolistes vers-libristes, un monde entier de poètes et de grotesques, d'artistes, vrais ou faux, se réclama de leur gloire. Leur influence épanouie en traînée de poudre éclata comme un feu d'artifice et, du soir au matin, métamorphosa la chose littéraire. Le nom de Verlaine fut porté aux étoiles. Ce ne furent plus désormais que rythmes chuchotés, sanglots d'automne! Le « charme du vers faux » éclata dans toute son horreur. Des jeunes hommes se rencontrèrent qui façonnaient des « chansons bien douces », comme, en 1820, ils eussent, auprès des lacs, assis une Elvire aux anglaises en repentirs, entre le cygne et la barque des méditations lamartiniennes.

Une école se groupa autour du Maître, habile à ramasser les miettes de sa renommée, à partager ses veilles de cafés en estaminets, enfin, quand venait tardivement l'heure, qui toujours sonne, du coucher, à reconduire son ivresse jusqu'à l'hôtel borgne où ce dompteur de rythmes gîtait parmi les

débardeurs et les Messieurs du Dimanche.

Car, dans la familiarité de Verlaine, ingurgitation des spiritueux, visites aux cabarets les moins respectables s'inscrivaient au premier rang des nécessités journalières. Tout en exploitant avec beaucoup d'industrie et d'à-propos le succès foudroyant qui se levait sur lui, Verlaine continuait à satisfaire ses goûts de crapule et d'ivrognerie. Il traînait, du *Café François-Premier* à l' « Académie » de la rue Saint-Jacques, une séquelle de pierreuses en cheveux et d'éphèbes aux ongles noirs, qui ne rappelaient que fort approximativement le *Bacchus* de Léonard ou les jeunes hommes de Platon. Lui-même, sordide, avec, sous un chapeau crasseux, le cache-nez d'un allumeur de réverbère et la barbe de Vireloque, donnait à son escorte l'exemple du sans-gêne, de la malpropreté. Ce n'était affectation ni fanfaronnade, mais un très sincère appétit de l'ivrognerie abjecte et de la mauvaise compagnie. Au milieu de ce cortège, apparaissaient quelquefois des curieux, des enthousiastes, des étrangers que le désir de voir, d'entendre le poète séra-

phique, aux chants d'une si haute et pure mysticité, guidait vers les caboulots du Quartier Latin. Sans vergogne, Verlaine continuait à boire, se laissait inviter. Les petits verres succédaient aux chopines, à la grande stupeur des « entrants », que sidéraient un peu l'entourage et les façons de Verlaine.

Sur quel terreau la merveilleuse floraison venait-elle s'épanouir? Encore qu'il eût infiniment d'esprit, de malice et de charme, dans les rares moments où l'Alcool ne le possédait point, le poète de *Green*, instigateur d'Ubu, employait d'ordinaire le mot national à ponctuer son entretien. Cela faisait un éclat singulier, à travers le brouillard des pipes et la puanteur des breuvages, sur les cris, les gloussements, les pétarades et les cocoricos de cette fantastique ménagerie. A côté d'un vrai poète, Ernest Raynaud, d'esprits éminents, Jules Tellier, Charles Le Goffic, venait s'asseoir l'écume des bouges, des tavernes où l'on boit. Ici, le plus grand poète — après Baudelaire — du Dix-Neuvième Siècle, se harpaillait avec les filles à maçons du Clos-Bruneau ou du quartier Saint-Victor, tandis que

Bibi-la-Purée, ex-séminariste et cireur de chaussures, échangeait des aperçus esthétiques ou autres avec le très noble comte Robert de Montesquiou, pasteur de chauves-souris en même temps que Mécène au rabais des littérateurs besogneux.

Parmi les individualités falotes qui s'agglutinaient à l'entourage de Verlaine, aux esthètes sans linge ainsi qu'aux biberons sans relâche assoiffés, un des types les plus cocasses fut, à coup sûr, Anatole Baju, auquel revient l'honneur d'avoir donné à ses amis et connaissances le nom de « Décadents ». — « Nous autres, gentilshommes du Moyen « Age..., » disait un fantoche de l'ancien *Bobino* ou du *Petit-Laze*. — « Nous autres, décadents, » affirma Baju, que la lecture du batave Huysmans avait émerveillé. Claudien, peut-être, ne se croyait pas en décadence de Virgile, mais Anatole s'affirmait décadent tout court dans une plaquette bimensuelle et jaune-serin, où sa littérature foisonnait.

C'était, quant à lui, un petit homme, noir, mal bâti, l'air d'une figure en pain d'épices, vieillot en même temps qu'inachevé, la peau

moite, le cheveu rare et gras, les genoux cagneux et le regard stupéfait, le nez en pied de marmite et la bouche déhiscente, jadis meunier, avant de professer, comme instituteur à la laïque de Saint-Denis, sa préoccupation maîtresse, le dandysme, induisait Baju à vêtir les plus étranges hardes. On le rencontrait, harnaché d'un *inexpressible* caca d'oie, que rehaussait encore une bande large de satin vieil or ou de velours cerise. « Car, disait-il, pour obtenir des femmes la soumission d'esclave à laquelle nous avons droit, il convient de séduire leur imagination et de flatter leurs yeux. » Le ridicule factum de Barbey d'Aurevilly sur Brummel était son livre de chevet. Au surplus, quoique revenant du moulin, Baju croyait devoir à sa propre élégance de traîner Zola dans la boue et d'épancher, dans un périodique, le trop-plein de son génie. Ainsi *Le Décadent* fut fondé. Verlaine lui souhaita la bienvenue ; il lui donna des vers, entre autres cette ballade : *Louise Michel est très bien.* Ernest Raynaud y collabora ; quelques autres poètes encore, si bien que le nom resta et que *La*

Décadence devint une congrégation poétique au même titre que *La Pléiade*, *Le Parnasse* ou *L'École du Bon Sens*. Depuis, les sectes ont pullulé à la façon des plaies d'Égypte ou des Hérésiarques dans Flaubert. Luministes, obscuristes, véristes, solistes, multilinguistes, unanimistes, contrapontistes, bandagistes et le reste ! Si bien que cela, aujourd'hui, manque tout à fait d'importance ; depuis qu'on en fait un emploi excessif, les étiquettes ne représentent plus aucune chose, comme, autour des cigares, les bagues en papier doré.

Mais, lorsque vivait Baju, cela gardait encore je ne sais quel intérêt. Le « dompteur de femmes » en trousse jaune a connu l'heureuse fortune de créer un mot. Gavarni inventa les « lorettes » ; Roqueplan, la « parisine » ; René de Pont-Jest, les « faiseuses d'anges ». Or, le très infime et provincial maître d'école à Saint-Denis, le garçon de moulin, Baju, verra peut-être, contrepointes du sien, les noms de ces raffinés, en vedette naguère, pour ce qu'il a fourni aux disciples immédiats de Paul Verlaine, un sobriquet

heureux, indélébile, indélébile d'autant plus qu'il ne signifie absolument rien et ne porte avec soi ni rime ni raison.

LE SCHISME
DE LA RUE LEGENDRE

Ceci pourrait avantageusement fournir la matière d'un poème en burlesque, dans le goût du *Lutrin*, de *Vert-Vert*, d'*Hudibras* ou d'*Il meo Pataca*, si la mode était encore à ces farces de collège qui fleurent l'encre moisie et le cuistre en belle humeur. La triviale gaîté d'un Scarron ou les sarcasmes vindicatifs d'un Hutten s'y donneraient une ample carrière, au grand contentement des vieux partis, charmés de voir, à si juste raison, bafouer leur adversaire. Il y a là des traits de mœurs et quelques aperçus nouveaux sur la bohème ecclésiastique propres à délecter les orthodoxes de n'importe quelle confession.

Même au temps des grotesques, dont Alphonse Karr et Champfleury ont noté les

comportements, à cette époque déjà lointaine des « dieux en chambre » que suscita la révolution de Février, l'abbé Châtel, Jean Journet le prophète, et l'apôtre Chénau, jamais un pareil concours d'olibrius n'avait battu la caisse et débité, à l'ombre de la cathédrale, son orviétan, sous couleur de religion.

L'aventure, d'ailleurs, passa fort inaperçue : elle ne provoqua pas un instant la curiosité de Paris. Sauf un petit nombre de curieux, amusés par le spectacle des existences hors cadre et l'aspect saugrenu de n'importe quels irréguliers, on peut dire que le schisme de la rue Legendre vécut et trépassa quelques mois après sa venue au monde sans que personne qui vaille la peine d'être nommé en ait pris cure un seul jour.

C'était au lendemain de la séparation, du divorce entre l'Église et l'État français. Officiellement, le concordat n'existait plus, si bien que juifs, huguenots ou catholiques, les ministres des cultes reconnus autrefois par Napoléon cessaient de vivre aux dépens du contribuable. Ce nouvel état de choses, cristallisé par la loi Briand, donnait satisfaction

aux ligues de la libre pensée, aux radicaux de la vieille école, enfin à toutes les sortes de naïfs, qui, prenant au sérieux l'honnêteté parlementaire et les promesses électorales, attendaient pour la fin de la semaine l'avènement du grand soir.

Cependant, quelle que fût l'adresse apportée à la rédaction de cette loi, certaines malencontres en pouvaient sortir. Un schisme allait-il naître? Schisme, à coup sûr, inoffensif; car Lamennais et, plus tard, le Père Hyacinthe Loyson avaient, sous l'universel dédain, vu s'effondrer leurs Églises indépendantes. Néanmoins, il était préférable d'écarter cette chance adverse, de maintenir le vieil ordre des choses. Et voici le biais que l'on imagina. Par une sorte d'homéopathie efficace et préventive, on rendait impossible n'importe quelle tentative de dissidence ou de rébellion. Le moyen le plus sûr était manifestement de ridiculiser sur-le-champ toute entreprise de ce genre. Problème fort aisé, puisqu'il ne s'agissait que de grouper un effectif ecclésiastique assez cocasse pour prêter à rire, suffisamment honnête pour

épargner tout chantage aux zélateurs de la petite affaire.

Les membres de la Cultuelle ne prenaient pas contact avec les principaux intéressés. Un homme de paille servait d'intermédiaire, faisait les commissions entre l'église de la rue Legendre et ses bailleurs de fonds. Il se nommait Durand-Maraimbaud.

Sous le pseudonyme d'Henri des Houx, il signait des entrefilets médiocres, d'une lecture facile, aucunement inférieurs, du reste, aux élucubrations de feu Harduin ou de l'Oncle inexpugné.

Large, ventripotent, l'allure d'un tambour-major, avec une face cuite où le rouge-tomate se nuançait par places de violet-aubergine et que rayait de blanc une moustache de vieux reître, Henri des Houx gardait la politesse du journalisme impérial, ces manières accortes dont les rédactions modernes sont si largement dépourvues. C'était un « journaliste de carrière » dans la plus large acception du mot, c'est-à-dire un homme sans lettres et sans idées générales, professant une égale horreur pour la chose écrite et les esprits

indépendants. Il écrivait, avec une facilité pourrait-on dire mécanique, son « papier » de chaque jour, allumant un cigare à la première ligne et posant la plume à la dernière bouffée, à l'abri de l'enthousiasme qui développe ou de l'émotion qui retarde. Comme plus tard M. Jean de Bonnefon, mais avec moins de fleurs, de style et de broderies, il consacrait ses talents au reportage ecclésiastique. La nonciature, le Vatican n'avaient pas de secret pour lui.

Ces précieuses qualités firent d'Henri des Houx une éminence grise à souhait pour les desseins du ministre quant à la fondation d'une Église française qui ne devait pas avoir de lendemain.

On choisit, afin de loger ce culte éminemment précaire, la chapelle vacante des Lazaristes, qui, pendant un trimestre, abandonnèrent leur local aux nouveaux venus. La bande se composait d'un évêque, d'un curé, de trois vicaires et d'une couple de sous-diacres, le tout fort peu reluisant, habillé au décrochez-moi-ça et d'un aspect aussi peu sacerdotal que faire se pouvait.

L'évêque, Mgr Villate, sacré, paraît-il, en Amérique, avait, depuis longtemps, jeté sa mitre par-dessus les moulins quand M. Henri des Houx lui vint offrir la direction du nouveau culte, un casuel médiocre et les honneurs épiscopaux. En ce temps-là, notre homme se débattait contre la fortune adverse, derrière un comptoir de marchand de vins en gros. Abandonnant ses futailles vides, sa clientèle rare et ses échéances imminentes, le prélat occasionnel vint habiter le couvent des Lazaristes attenant à leur église, bientôt suivi en cet endroit par un groupe de subordonnés, curés, vicaires et sous-vicaires dont la paroisse avait aussi pour théâtre la chapelle à tout faire des moines en allés.

Ce curé, l'abbé Xoru, avait, comme son évêque, déserté le sacerdoce pour le trafic des spiritueux. Mais, plus modeste, il avait borné ses désirs au vulgaire emploi de mannezingue, versant au quatrième État le canon de la bouteille et les apéritifs. Parmi ses acolytes, deux vicaires ne se distinguaient que par leur insignifiance et la permanente voracité de leur appétit. Eux aussi avaient

eu des malheurs. Suspendus *a divinis* après quelques histoires louches, ils semblaient apprécier, dans leur nouvel état, d'abord la possibilité de dîner, chaque jour, après avoir déjeuné, tandis que leur troisième confrère, l'abbé Henri Dumesnil, apportait une foi très sincère avec le candide espoir de concilier enfin les dogmes catholiques et le rationalisme des esprits éclairés. Transfuge, lui aussi, des milieux orthodoxes, mais sans autre motif que d'embarquer pour Cythère, il compliquait son existence de romans biscornus.

Éloquent, passionné, gardant l'allure et les façons de la prêtrise, il était l'orateur de la rue Legendre, la coqueluche des épicières mystiques et des concierges dévotes qui fréquentaient ce lieu.

Enfin, dans la pénombre, deux figurants, le frère Artiguenade et M. Thers, autrefois clerc d'huissier, évincé de la basoche pour cause d'ivrognerie, attendaient l'un et l'autre que l'évêque les ordonnât prêtres, leur octroyant ainsi la faculté d'exercer leur ministère en province, où quelques hameaux en querelle

avec l'évêché demandaient à grands cris un curé dissident.

La première messe de la rue Legendre eut lieu, en grande pompe, le jour de la Noël.

Outre M. Henri des Houx, sanglé dans sa redingote noire, ganté de clair et cravaté de blanc, qui reluisait à la place d'honneur, sur un prie-Dieu, en face du maître-autel, une cinquantaine d'agents — tels des bouledogues moustachus — se mêlaient aux fidèles, prêts à refréner les incongruités des personnes que désobligeait l'avènement de la « Cultuelle », comme se nommait déjà l'association nouveau-née. En effet, les *militants du Devoir chrétien*, ayant à leur tête un certain M. Lecasble, droguiste éventuel et benêt sans conteste, menaient une horde de jeunes aboyeurs et de bigotes frénétiques entraînés savamment les uns et les autres à imiter les cris des divers animaux. Le chien, le chat, le paon, le coq, l'âne répondaient aux versets de l'officiant et de l'acolyte.

A l'Élévation, une dame très mûre, quelque peu moustachue et largement tétonnière, prit sous son châle un « balai innommable » avec

le vase y afférent et se mit en devoir d'exorciser le Malin au moyen d'une aspersion qui n'avait rien d'évangélique. Tels sont les grands exemples que donne le Devoir chrétien ! Non sans quelques bourrades, les « flics » déposèrent l'énergumène sur le trottoir que jamais elle n'aurait dû quitter.

Cependant, Mgr Villate, sérieux comme un âne qu'on étrille, s'asseyait au fauteuil épiscopal, recevait les encensements, quittait et recoiffait sa mitre, s'évertuait de la crosse et bénissait à tour de bras. Laid, petit, grisonnant et bedonnant, avec un nez pareil à sa bague couleur d'améthyste, il n'exagérait aucunement le prestige; il ne dépassait pas en magnificence un rat de cave ou l'épicier du coin.

La grand'messe prit fin au grand contentement de M. Henri des Houx, lequel se pavanait à la sacristie, heureux d'avoir fondé une religion, comme Luther ou Mahomet.

A la sortie et devant la porte de l'église, ce furent, de plus belle, cris d'animaux, chants séditieux appuyés de nombreux coups de poing. Il y eut quelques nez en purée et

bon nombre de gencives en marmelade. On ramassait les dents sur le trottoir.

Schismatiques et orthodoxes furent alors élevés de confesseurs à la dignité de martyrs. Il est juste de dire que leur « semence » ne leva guère et que la « Cultuelle » ne tarda pas longtemps à péricliter.

En dehors des clercs diocésains et des Congrégations — plus que jamais florissantes — parmi les prêtres hors cadre, vivotant de maigres aubaines, sans travail régulier ni salaire défini, vesperillonne dans le crépuscule des églises une espèce vagabonde, saugrenue et besogneuse.

En marge du sacerdoce reconnu, au plus infime degré de la hiérarchie et sur le pied de parents pauvres, ces capelans rogneux dînent vaille que vaille de l'autel, des miettes qu'abandonnent leurs confrères à l'engrais. C'est la bohème de l'autel, non moins râpée et lamentable que celle du barreau et des autres métiers bourgeois. Ils vaquent aux mariages prolétaires, aux funérailles, pour l'amour de l'art. Ce sont eux qui, dans

les paroisses indigentes, célèbrent la messe d'une heure, confessent les vieilles sempiterneuses aux péchés rances comme leurs dents et leur haleine, les bigotes sans le sou, hommes-à-tout-faire de l'Église et bagottiers du Paradis. Souvent, la plus banale conjoncture a fait dévier leur sort. Tantôt, l'animosité d'un grand vicaire, l'antipathie obscure d'un quelconque supérieur, la mauvaise digestion de leur évêque, tantôt une parole malsonnante, un propos risqué, parfois aussi la joliesse de quelque dévote assidue au prône suffisent à déraciner le jeune lévite, aiguillé désormais vers une existence de hasard. La plupart de ces irréguliers ne sont des réfractaires ni des révoltés, mais bien des incapables.

Un Renan, un Ledrain, abandonnent le sacerdoce au nom de la vérité, l'un parce qu'il ne saurait admettre, pour des raisons philologiques, l'authenticité des prétendus livres de Moïse, l'autre parce que, sommé d'altérer les faits dans son *Histoire d'Israël* ou de quitter la Congrégation oratorienne dont il fait la gloire, il préfère au mensonge le

départ. Un divorce de ce genre n'est pas à la portée de tous. N'abjure pas qui veut au nom de la Science, et les abbés Loisy ne courent pas les rues. Savoir l'hébreu ainsi que la chronologie biblique, posséder à fond la théologie et la grammaire n'est pas moins rare dans le monde sacerdotal que parmi les gens du Siècle.

Ne demandez pas à la bohème des « prêtres habitués » un effort transcendant. Ne soyez pas surpris davantage quand l'un d'eux abandonne la soutane pour courir les aventures, l'inconnu ayant pour les esprits faibles de singuliers appâts.

C'est parmi les membres de ce clergé volant que se recrutèrent le plus grand nombre des « lévites affranchis » que, sous le ministère Combes, l'on vit onduler à travers le sillage de Victor Charbonnel, prendre part aux déjeuners « laïques », aux processions blasphématoires, à la canonisation du Chevalier de La Barre ou d'Étienne Dolet ; ce sont eux qui fournirent, plus tard, à M. des Houx, le personnel ecclésiastique dont il avait besoin pour édifier sa « Cultuelle » et prendre

place parmi les Hérésiarques renommés.

Le plus mémorable de ces fugitifs, celui dont la très véridique historiette semble imaginée à plaisir, fut Henri Dumesnil, artiste, écrivain, orateur de la Cultuelle ; en outre, le seul honnête homme de l'équipe assemblée, aux Batignolles, sous la crosse de Villate, pour le plus grand contentement des esprits enclins à la gaîté.

Un jour, — il écrivait encore à *l'Écho de Paris*, — Tybalt reçut la lettre d'un jeune abbé qui lui demandait conseil, avec force madrigaux et points d'admiration. La chose venait de Saint-Mandé. Aumônier d'abord des Dames Réparatrices, puis simple attaché à la paroisse et disant, pour tout potage, quelques messes à bas prix, l'auteur de la lettre soumettait à son correspondant les doutes qui l'agitaient avant de prendre un parti définitif, de rompre avec le passé. Il implorait un avis, suppliant Tybalt de mettre un terme à son incertitude. Comme il ajoutait, vers la fin de son épître, qu'un opulent mariage l'attendait au sortir de la cléricature, Tybalt ne crut pas qu'il convînt de refuser

un encouragement sollicité avec tant de candeur.

« Puisque vous ne croyez plus aux dogmes que vous enseignez, montrez-vous homme probe et rentrez dans le Monde, — écrivit-il à son correspondant. Faites en sorte de garder longtemps cette belle franchise et de trouver le bonheur dans votre nouvel état ! » Quelques jours s'écoulèrent, l'été prit fin ; bientôt ce fut l'automne et le retour à Paris. Tybalt n'avait pas défait ses malles que l'abbé Dumesnil se faisait annoncer.

Un homme petit, fluet, menu, grêle dans une soutane du bon faiseur, avec toutes sortes de façons discrètes, la sourdine permanente d'une laryngite chronique sur sa voix naturellement onctueuse et melliflue. Rasé comme il convenait à son état, les traits fins, de beaux yeux aux regards sincères, l'allure déférante mais sans obséquiosité, il entreprit, sitôt dans son fauteuil, l'histoire de ses infortunes. Aimé, en dépit de sa robe, par la fille d'un riche brasseur qui manipulait, à Nogent-sur-Marne, l'orge avec le houblon et vivait, quant au reste, dans la familiarité des messieurs

prêtres, Dumesnil avait si bien catéchisé la donzelle que, pour légitimer une situation désormais trop visiblement acquise, elle avait offert au bienheureux vainqueur sa main, la fortune qui lui venait de sa mère et quelques espérances de riches successions. Dumesnil, après cette visite, ne reparut pas chez Tybalt. Ce fut bientôt l'hiver, les habitudes reprises, quand, tout à coup, une lettre, portant la nouvelle que tout était rompu. La dame reprenait sa liberté, sa fortune, laissant Dumesnil avec le souvenir de leurs amours passées, un complet de demi-saison et le regret d'avoir, en quittant l'Église, écrit des insolences à l'évêque d'Arras. Le pauvre homme suppliait Tybalt de venir à Saint-Mandé, ne pouvant se confier qu'à lui pour échanger avec la dame une correspondance « ivre de délices et d'amour ». Encore que le geste lui semblât assez ridicule, ce pauvre Dumesnil écrivait d'un ton si morose et déconfit que Tybalt n'osa décliner la corvée.

Il entreprit donc le voyage de Saint-Mandé, où ne tarda point à se faire connaître l'objet

d'un si beau pleur. Une taille de cuirassier, une voix de baryton, des bras comme en ont les forts de la halle, une gorge en auvent et, sur la lèvre, une moustache du plus beau noir. Quel propos tint alors cet ange mamelu ? Après quelque trente ans, cela n'importe guère. Il en résultait que, voyant son idéal, fagoté à la *Belle-Jardinière* et sans le prestige du fourreau ecclésiastique, la Belle avait ressenti les affres du désenchantement. Son « petit abbé », la statuette exquise, le mignon en soutane, avait l'air, sous ce harnais bourgeois, d'un pion endimanché. Ainsi Dumesnil, à son premier pas hors du sanctuaire, manqua un mariage d'amour. Ce ne fut pas le dernier.

Il habitait, pour lors, chez un ébéniste, lequel s'occupait de rendre à la grande nature ce qu'une pratique invétérée et quotidienne de l'alcoolisme lui laissait de poumons. Sa femme ne tarda pas à discerner les charmes du locataire. Un pied dans le tombeau, un pied dans l'édredon, la Mort fut, ainsi que pour l'*Abbesse de Jouarre*, l'entremetteuse de l'amour.

Après le mariage manqué de Henri Dumesnil, devant son découragement et sa tristesse, la femme de l'ébéniste — elle se nommait Suzanne — résolut d'installer à Paris, bien entendu, sous le même toit, l'un et l'autre de ses conjoints. Moribond et gigolo partirent donc, un beau matin, afin de rejoindre la Dame qui les attendait rue Caulaincourt, dans une boutique d'épicier. Tel était le négoce qu'elle offrait à Dumesnil pour tenter la fortune et reprendre sa vie. Au fond de l'arrière-boutique où pénétraient les senteurs du magasin, bien tranquille dans un lit fort douillet, Monsieur, tout le long du jour, crachait sans nul effort le débris de ses poumons. Suzanne le soignait avec un dévoûment sincère, tandis que, papillonnant du roquefort au chocolat vanillé, Dumesnil faisait l'article, se propageait auprès des boniches ou poussait sa pointe avec les péripatéticiennes du *Rat-Mort*. La maîtresse en pied se desséchait d'amertume et, dans ses fureurs jalouses, invectivait contre Dumesnil, auquel, de temps à autre, l'époux agonisant faisait l'éloge de la tempérance et de la fidé-

lité. D'ailleurs, il ne tarda guère à défunter, suivi bientôt de Suzanne, qui, à force de vivre dans une atmosphère empoisonnée, ayant contracté la tuberculose conjugale, fut emportée en quelques jours par une phtisie galopante. Dumesnil hérita de la boutique. Suzanne l'avait, par testament, promu au titre d'épicier. Une pratique de la maison, — pratique dans les deux sens du mot, — roulure des bouges montmartrois, voyant quel homme était Dumesnil, imagina de se faire « aimer » pour le bon motif, de se poser en vierge sage et, par ce moyen, de dévaliser son homme jusqu'au dernier sou. Bientôt elle présenta au malheureux son frère — frère du boulevard extérieur — qui l'aida si bien à préparer un chaste hymen que Dumesnil, au bout du trimestre, Dumesnil dont les suprêmes conserves et les dernières bouteilles avaient, depuis longtemps, pris le chemin des Vieilles Lunes, sortit de sa boutique, sans pardessus ni linge, coiffé d'une casquette mûre et harnaché d'un veston flétri, car le « frère » de sa promise avait soigneusement exploré commodes et placards au moment des adieux.

Par bonheur, en ce temps-là, M. Jean de Bonnefon publiait les *Paroles françaises et romaines*. Il cherchait un secrétaire à plusieurs fins, capable de veiller à la caisse et particulièrement d'éconduire les « tapeurs ». Dumesnil, on n'a jamais su pourquoi, se rechigna dans l'atmosphère élégante de la rue Vivienne. Cela n'aurait pas eu d'autres conséquences, mais il se permit, touchant son directeur, des épilogues d'autant plus fâcheux qu'il en faisait part à la femme de ménage préposée à l'entretien du bureau. Heureuse faute!

Car c'est alors que son étoile parut enfin se dégager. Dans l'officine très cléricale et très mondaine des *Paroles*, dans cette maison où même les senteurs profanes exhalaient comme un parfum d'encens, il avait rencontré M. Henri des Houx en possession de recruter son personnel. Dumesnil s'engagea, non sans quelques regrets, dans la milice schismatique. Un autre cependant eût demandé l'épiscopat, des sommes importantes. Mais lui, en qui l'esprit d'affaires ou d'ambition n'habitait aucunement, s'accommoda volontiers de douze cents livres et d'un

poste subalterne. Ce n'était pas tout à fait la moitié de ses appointements aux *Paroles* ! Mais le plaisir de chanter vêpres en français, mais l'honneur de cultiver la libre pensée et le « catholicisme indépendant » chez les zingueurs mystiques du XVIIe valaient bien ce léger sacrifice.

Quand la Cultuelle eut pris fin, à Paris, elle garda pendant quelques mois encore des filiales en province. Dumesnil fut dépêché à Bethmale, dans les « Pyrénées Wisigothes », comme disait Wagner, un trou en pleine Ariège, où le curé schismatique, pour tout casuel, avait l'eau des fontaines et l'ombre des châtaigniers. Ses patarins de fidèles entendaient bien faire la figue au desservant orthodoxe, mais quant à donner un centime pour l'entretien du remplaçant, il n'y fallait pas songer.

Après quelques mois de ce régime, Dumesnil, toujours dans le complet de Saint-Mandé, un peu plus chauve néanmoins et décoloré qu'avant la Cultuelle, mais, cette fois, avec une soutane dans sa malle, dit adieu à ses paroissiens. Toulouse était prochaine. Il

gagna Toulouse afin de s'adonner à la culture des violettes, qui, chacun le sait, croissent aux environs de la Cité Palladienne, plus odorantes et plus belles qu'en aucun lieu du monde. Les violettes, à Saint-Cyprien, ne réussirent pas autrement que les denrées coloniales, rue Caulaincourt.

Peu de temps après ce jardinage, Dumesnil regagna Paris. Tybalt le vit, une dernière fois, il y a quelque dix ans, peu de jours avant son départ ou sa fuite vers un lieu inconnu. Il apportait pour tout bagage quelques plants de poiriers, sept lapins à la mamelle, ainsi qu'une paysanne ariégeoise, répondant au nom de Chuchougne, dont il s'était fait le protecteur et l'amoureux transi.

Avant de se résoudre à gagner Paris, avec ses plants d'abricotiers, ses lapins nouveau-nés et la compagne qu'il s'était acquise, Henri Dumesnil, — outre la carrière de pépiniériste et celle, peu encombrée, d'ecclésiastique dissident, — avait, comme disent les Belges, « probé » plus d'un métier.

Les montagnards de Bethmale, rentrés en

grâce auprès de leur évêque et n'ayant plus besoin de curé schismatique, avaient, néanmoins, laissé à Dumesnil une preuve en chair et en os, surtout en os, de l'étape vécue au milieu d'eux. Le petit homme rapportait, dans ses bagages, une pastoure de là-bas, Mlle Chuchougne, dont les premiers ans furent consacrés à la culture éminemment virgilienne des canards et des moutons. Cette pastorale débuta comme un roman d'Ohnet ou d'Octave Feuillet. Un soir d'orage, dans le hourvari de la tempête, au milieu des éboulis, pendant que, sous le choc de l'averse et l'impulsion du vent, les pierrailles se ruaient en lourdes masses à travers les pentes inondées, Chuchougne, à la recherche, comme Lycénion, de ses ouailles fugitives, ayant glissé maladroitement sur une pierre qui servait de pont, criait à l'aide au milieu d'un ruisselet devenu torrent et qui menaçait de l'emporter. Dumesnil passait d'aventure aux environs; il vint à son secours. Il mit en action le beau poème de Scribe, dans *le Prophète* :

Un jour, sous les flots de la Meuse,
J'allais périr ! Jean me sauva.
Oui, me sauva !
Toujours triste et bien malheureuse :
Puis il m'aima.

Comme Jean de Leyde, son illustre devancier, l'anabaptiste de la rue Legendre « aima » la beauté rudânière qu'il avait arrachée à « la fureur des flots ». Petite, mal équarrie, un peu cagneuse, la taille en planche à pain, la gorge en estomac de pintade, le nez et le menton pointus, la peau huileuse et les ongles noirs, Chuchougne, au sortir de l'eau, ne ressemblait que de fort loin à Vénus Anadyomène. Elle fit néanmoins la conquête de son sauveur. Tous deux, après le temps donné aux indispensables préparatifs, s'en allèrent dans le vaste monde, abandonnant, l'un, ses paroissiens et, l'autre, ses brebis.

Après leur exode à Toulouse et la déconfiture de leur jardinage, ils entreprirent un voyage d'art à travers les Pyrénées, car la saison des eaux était venue. Dumesnil avait depuis longtemps dévêtu la soutane et

décroché le complet gris de Saint-Mandé. Chaque soir, avec sa jeune amie, il patoisait, au hasard des cafés et des salles disponibles, quelques chansons ariégeoises dont il faisait le boniment. Chuchougne gardait son costume de paysanne, la haute coiffe, le fichu de couleur voyante, le jupon court et les sabots à la poulaine. Lui se montrait au public en berger d'opérette, guêtres blanches, veste sur l'épaule, gilet à ramages, cravate à la Colin bleu de ciel et, brochant sur le tout, une barbe d'apôtre ou de sapeur, qui donnait à ce petit homme, harnaché de couleurs tendres, l'aspect d'un diable, à mettre dans une boîte, par façon d'épouvantail. On retrouve, à Pau, à Tarbes, puis à Bagnères, à Luchon, à Cauterets, à Saint-Sauveur, le curé troubadour et sa compagne. Ils vendent leurs portraits enluminés, parfois aussi une carte postale d'un goût moins badin où l'on voit Dumesnil en costume ecclésiastique. Cette icone a pour légende quelques phrases extraites des sermons prêchés par leur ancien pasteur aux Bethmalous.

Au sortir de sa cure villageoise, Dumesnil

rentre dans le commun; son rôle, en tant que missionnaire du nouveau schisme, est bien fini. Désormais, il appartient, comme l'abbé Châtel, comme l'abbé Vingtras, comme le chanoine Boulan, comme les taumathurges en chambre et les hérésiarques du coin, aux chercheurs que ne rebutent point les « verrues » des capitales,

« Où tout, jusqu'à l'horreur, tourne à l'enchan-
[tement, »

aux petits mémorialistes de l'avenir que délectent les extravagants et les irréguliers.

A Paris, le schisme avait déménagé. Après quelque temps de fermeture, après l'expérience de la Cultuelle, qui s'effondrait le plus naturellement du monde, les Lazaristes s'étant délibérés de rentrer chez eux, l'évêque schismatique et son clergé n'eurent plus qu'à faire leurs malles, à se pourvoir d'un local nouveau.

Ce lieu fut sans aucune gloire. Toujours aux Batignolles, rue Buffault, dans la cour d'un ancien liquoriste, Mgr Villate et ses

acolytes, vaille que vaille, installèrent le culte vagabond. C'était dans une manière de hangar, autrefois magasin à fourrages, que furent dressés chaire, autel, harmonium et confessionnaux. L'endroit était sombre, tristement éclairé par des jours de souffrance, copieux en toiles d'araignée. Une écurie attenante laissait, par les joints mal fermés de la cloison peu étanche et mitoyenne, filtrer une senteur de crottin qui, mêlée aux émanations de l'assistance, « fleurait plus fort mais moins bon » que l'encens.

La clientèle diminuait. Les fidèles se faisaient rares. Comme les huîtres, on ne les comptait plus que par douzaines.

L'emménagement rue Buffault ne laissa plus autour de M. Villate que ses amis personnels et ses créanciers. Henri des Houx se faisait rare, lui aussi. Encore qu'il eût toujours au premier rang — côté Évangile — son beau fauteuil de damas écarlate, il manquait d'assiduité. La pièce était jouée et la figuration égayait seule encore le tapis.

Néanmoins, l'évêque schismatique résolut de solenniser la Pentecôte par une suite

d'émouvantes liturgies. En même temps que la première communion et la grand'messe chantée en *lingua volgare*, une autre cérémonie invitait les adhérents à l'Église française. La fête du Paraclet fut le jour choisi pour l'ordination de l'abbé Thers, ce basochien honoraire qu'une soif inextinguible avait délogé de n'importe quel emploi, au bout d'une semaine ou deux. Ancien élève des congréganistes, et, tout d'abord, aspirant à la cléricature, il avait reçu les ordres mineurs, puis quitté le séminaire. A présent que toutes les portes laïques se fermaient devant lui, ce fut vers la Cultuelle que s'orientèrent ses désirs. Pour atteindre ce havre inespéré, l'homme était prêt à tous les héroïsmes. Il eût mené l'effort jusqu'aux manuels de théologie. Heureusement Villate ne poussait pas si loin ses exigences. Il ne demandait qu'un peu de tenue. Aussi, en attendant son ordination, Thers se refusa le marchand de vins et, dans une fièvre de renoncement qui remémore la retraite au désert, il se mit à boire exclusivement les fioles noirâtres de Vichy.

La grand'messe eut lieu dans le plus bel

ordre. Vêtu de noir et blanc, comme les hirondelles, cinq ou six catéchumènes firent leur première communion. (Quelques jours auparavant, M. des Houx avait fait prendre le bateau pour Folkestone à leur catéchiste, — ancien trappiste devenu garçon de bains, — être oléagineux, aux regards obliques, aux mains moites, à l'encolure de portefaix, dont, au gré des familles, les épilogues sur tel ou tel commandement se faisaient trop persuasifs.) Donc, l'abbé Thers fut ordonné. Mitre en tête, appuyé sur la crosse épiscopale, M. Villate pontifiait en grand costume. L'harmonium déchaînait les voix célestes. Les chantres nasiféraient, tandis qu'importunés par ce fracas les chevaux, derrière la cloison, s'ébrouaient en frappant du pied sur le terrain malpropre de leur écurie : *quadrupedante putrem...* C'était l'apothéose de la Cultuelle, vraiment, le premier jour où Villate crut à son épiscopat.

Ce fut aussi le dernier. Entre la messe et les vêpres, le Malheur trouve encore plus d'aise qu'entre la coupe et les lèvres. Or, les vêpres de la Pentecôte furent, à la *Cultuelle*,

des vêpres siciliennes. Et d'abord, l'abbé Thers, qui, pour se remettre de son jeûne, avait, depuis le matin, sifflé copieusement la linotte dans les assommoirs du voisinage, manqua déplorablement de tenue : « *In adjutorium nostrum intende !...* » Tandis qu'il entonne le premier verset de l'office, il trébuche, s'embarrasse dans les plis de son vêtement. Au lieu de monter à l'autel, tout de son long il se laisse choir sur les degrés. On s'empresse. On le remet debout. Un assistant feint de croire à une syncope, va chercher des cordiaux ; un autre demande que l'on donne un peu d'air. L'organiste ouvre tous les jeux de son harmonium, et les chantres beuglent à qui mieux mieux le psaume commencé.

Alors, du fond de la chapelle, un homme noir, le chapeau sur la tête, force paperasses à la main, que suivent à quelques pas deux quidams, noirs aussi, mais beaucoup plus ords et faméliques, dans leurs souquenilles luisantes de crasse et de vétusté : l'huissier accompagné de ses recors, suivant les rites de la Procédure, vient saisir les ornements du culte, les

vases sacrés, sans compter les hardes, meubles et livres de ces messieurs. Après avoir poliment décliné l'objet de sa visite, l'officier ministériel redevient homme du monde. Il attendra la fin des vêpres et même du sermon avant de procéder à la saisie. Vous rappelez-vous, dans *le Nouveau Monde*, la scène tant reprochée à Villiers, où tous les acteurs parlent à la fois, tandis que les chiens aboient, que les perroquets jacassent, que les singes poussent leurs cris d'oiseaux exaspérés et que deux vieilles demoiselles chantent du nez un cantique luthérien ? Les bruits de la *Cultuelle* donnent l'impression que Villiers a cherchée. Hurlements, apostrophes, cris d'animaux, explosions de larmes que dominent à la fois la basse des chantres et le hennissement guttural des chevaux. M. Villate, aucunement déferré, assiste au branle-bas et, d'une voix tranquille, entonne le *Veni, creator Spiritus*.

* * *

Il n'est si bonne compagnie, à la fin, qu'on

ne quitte. La *Cultuelle* se meurt ! la *Cultuelle* est morte ! L'heure sonne de dire adieu au schisme agonisant : « Thamouz ! Thamouz ! le Grand Pan est trépassé ! » Allons respirer l'air du mois de juin, au square des Batignolles et sous les marronniers un peu défleuris du boulevard extérieur.

PETITS MÉMOIRES DE LA VIE

Rue de Rome. Le boulevard extérieur franchi, c'est encore une sorte de banlieue, un coin où le plâtras abonde, où quelques masures suburbaines, — vestiges des guinguettes qui l'emplirent autrefois, — pendent comme des loques aux immeubles de rapport, où quelque chose survit des antiques Batignolles au temps où ce quartier bourgeois et couche-tôt formait un village et non un arrondissement de Paris. Des sifflets de locomotives, le halètement des trains, le vacarme des gares, seuls déchirent le grand silence, la paix nocturne, indiquant la ville prochaine et son activité. En causant, nous gravissions les quatre étages d'une maison modeste, l'escalier assoupi, au gaz déjà baissé. Un coup de timbre ; la porte s'ouvrait sur une

antichambre exiguë et pleine d'ombre attenant à la salle où, chaque mardi, Stéphane Mallarmé recevait, le soir, la foule de ses admirateurs, ses familiers et ses amis. Nul objet d'art, sinon le portrait du Maître par Manet et quelques toiles de Wisthler, ne décorait ce lieu où les hommes illustres d'hier et d'aujourd'hui vinrent tous prendre place, goûter l'entretien du pur poète que spontanément la Gloire visitait dans son obscurité. Francis Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Moréas qui portait encore son nom de palikare et s'appelait, comme un bouffon d'opérette, Papadiamantopoulos ; Félix Fénéon, sarcastique et melliflu ; Gustave Kahn, dont les *Palais nomades* préconisaient déjà un artiste neuf et puissant ; René Ghil, qui, poussant à l'extrême la doctrine de Mallarmé, s'efforçait d'obtenir avec des mots les effets de la musique et, ne redoutant pas le naufrage d'Icare, tentait de conquérir un nouvau domaine à la parole rythmée ; Auguste Dorchain, talent académique, sans doute un peu dépaysé parmi les outrances, les curiosités, les recherches inquiètes de ces novateurs,

étaient les hôtes habituels de Mallarmé, s'asseyaient sous la lampe autour de la table où, sur l'humble toile cirée, un verre de grog aromatique et chaleureux attendait les visiteurs. Parfois, vers le tard et les groupes formés, une portière s'écartait, livrant passage à l'apparition, toujours soudaine et quelque peu mystérieuse, d'un hôte bienvenu.

A pas furtifs, le ton descendu volontairement au-dessous du diapason vulgaire, parlant d'une voix sourde, lente, compassée, avec des gestes précieux et des mines discrètes, svelte encore dans la mesquine redingote d'un coureur de cachets, fantomatique et ridicule ainsi qu'un personnage d'Edgar Poe, affectant une allure patricienne que démentait, par instants, son besoin de mystifier, Auguste Villiers de l'Isle-Adam faisait, chez son ami, une entrée exempte de simplicité. L'auteur de *l'Ève Future*, d'*Akëdysséryl* et du *Nouveau Monde*, malgré sa pompe, son emphase chateaubriannesque et l'ennui que dégage la fatigante solennité de tout prosateur qui donne l'impression de se regarder dans la glace à chaque

phrase qu'il écrit, fut un des plus parfaits champions de l'«écriture artiste». Catholique de façade, légitimiste par besoin d'étonner « le bourgeois », Villiers n'est jamais si bouffon que lorsqu'il se drape en augure. Chez lui, Tribulat-Bonhomet déséquilibre à tout moment le « prophète du passé ». Derrière l'émigré, le congréganiste, l'ultra, un Cabrion sans bonhomie et sans joie taille des basanes aux reliquaires où dorment les guenilles des vieux temps.

La grande infatuation, la manie inexorable et fondamentale de Villiers fut de croire à sa propre noblesse, d'en vouloir imposer la même créance aux moins épiphanes de ses interlocuteurs. Il en racontait volontiers la légende — plus ou moins apocryphe — dans les cafés de nuit. Héritier des royaumes de Chypre et de Jérusalem, à défaut des Lusignan éteints, il prétendait à leur trône et demandait sans rire aux puissances européennes de lui faire place *in consilio et congregatione*. La chose alla si loin que, peu après l'exposition de 1867, il sollicita de Napoléon III une audience dans le but de

faire appuyer ses droits par la diplomatie et les armes françaises. Déjà, il se voyait sur le trône de Rhodes, en grand costume de l'Ordre, comme Tartarin à bord du *Tutu-panpan*, en simarre de pourpre, la croix de *Malte* à l'épaule, drapé dans le manteau de velours noir, et, sauves toutefois les rengaines d'Halévy, pareil de tout point au ténor de la *Reine de Chypre*. Quels discours et quel état modèles! Sans doute, on eût fait de la bonne musique chez ce prince de Monaco remontant aux croisades — sans recourir néanmoins à l'assistance de M. Raoul Gunsbourg.

En effet, Villiers de l'Isle-Adam chérissait la musique, en percevait les délices, en comprenait la beauté. Le premier en France, avec Judith Gautier, Mendès et quelques autres intelligences de choix, il eut cet honneur insigne, — malgré le déni de justice honteusement infligé à *Tannhäuser*, — de s'adapter à la pensée olympienne de Richard Wagner. Il fut son hôte à Lausanne et, plus tard, dans cette résidence royale de *Wahnfried* où, comme le soleil à son déclin, le Maît

« d'ans et d'honneurs chargé », vécut dans la gloire les dernières saisons de sa vieillesse. Plus tard, Villiers écrivit quelques pages dans la *Revue Wagnérienne*, ce livre d'or où la jeunesse artiste de 1880 se fit honneur de collaborer, en attendant que les radotages mercantiles du vieux Saint-Saëns, les injures de l'envie et de la haine l'eussent à jamais consacré.

En même temps que Villiers, un couple étrange faisait l'étonnement des visiteurs assemblés chez Mallarmé. Sanglé dans un frac de haute allure, peigné, lustré, verni, bagué de pierres précieuses, endiamanté comme une prêtresse de Vénus, le revers de soie éclaboussé d'un chrysanthème énorme ou d'un soleil démesuré, Oscar Wilde flanqué de son Euryale, Alfred Douglas, pontifiait discrètement, inquiet de l'ironie ambiante et moins sûr de ses effets que parmi les snobs de Londres, alors à ses genoux. En disciple fidèle, Alfred Douglas donnait la réplique à son directeur intellectuel, buvait ses paroles, ne le quittait point des yeux, « immobile et charmé » comme, au *cap Sunium*, le jeune Athénien de Laprade écoutant les discours

embaumés, recevant la doctrine de Socrate.

Lord Douglas, à présent quinquagénaire ou peu s'en faut, apporte sa contribution à la montjoie exécrable d'ordures qu'amassent l'hypocrisie anglicane, la bigoterie et le mensonge sur les restes sacrés, la tombe et la mémoire du poète défunt. Jamais lord Douglas n'eut meilleure occasion de garder le silence, d'éviter le nom infamant de renégat.

Si diaprée et reluisante que fût la compagnie admise par Stéphane Mallarmé, chacun faisait silence pour entendre pieusement le maître de la maison : jamais causeur plus exquis, plus varié, plus fécond en trouvailles. Il orientait ses propos, avec un art invisible et discret, vers l'idéalité la plus haute, sans négliger pourtant de cueillir en chemin toutes les fleurs de sa riche fantaisie. En mots vivants, précis, diaphanes, exacts et lumineux, en phrases limpides comme le cristal, d'une voix un peu sourde et qui, par instants, faisait songer au timbre de Villiers, sans fatigue ni trêve, il déroulait, trésor infini, ses nobles paradoxes. Il formulait une sagesse rare, une philosophie élégante et dédaigneuse,

en axiomes imprévus. Son éloquence, tout d'abord, surprenait par la clarté. Des vers abstrus, de la prose quelquefois alambiquée et rappelant, à travers les siècles, ce que l'on reprochait à Lycophron, le poète alexandrin, de tout ce mystère qui déconcerte, au premier abord, le lecteur peu familiarisé avec cet art profond, aucune trace ne demeurait dans la conversation de Mallarmé. Rien de plus net, de plus direct que son discours. Le poète « aux sept clefs » de la *Prose pour des Esseintes*, *d'Hérodiade*, s'y révélait comme un héritier avantagé des Rivarol, des Chamfort, de ces maîtres qui faisaient tenir en un mot la substance d'un livre et poussèrent l'art de causer dans son intégrale perfection.

C'était un petit homme assez trapu, avec une tête de faune et des yeux qu'emplissait la plus rare douceur. En veston gris, un éternel cigare aux doigts, il développait avec des gestes charmants et mesurés le thème qu'il avait choisi. De son intimité avec Mlle Beaugrand, dernière survivante de la danse classique, il avait pris le goût des belles attitudes, le sens du rythme dans la

pose et dans le mouvement. Il estimait à leur juste prix mimes, gymnasiarques et danseurs de ballet. Il avait fréquenté Paul Legrand, seul représentant de l'*arte muta* depuis la mort de Debureau. Et ce fut lui, sans doute, qui dirigea la curiosité de ses neveux, MM. Paul et Victor Margueritte, vers la pantomime où leur adolescence s'exerça. Sans gesticulation inopportune, sans quitter jamais le coin de sa cheminée où, dissertant plusieurs heures et toujours debout, il jouait chacune de ses phrases, n'interrompant la période enchanteresse que pour tendre la main à quelques retardataires ou pour faire accueil aux nouveaux venus, tel apparaissait le « divin Mallarmé ». Toujours éteint et toujours rallumé, son cigare — vrai cigare de Schéherazade — se prolongeait tout le long de la soirée et ne s'éteignait que passé minuit. On était ici entre poètes d'excellente compagnie, on ne disait point de vers, comme si, dans la serre chaude où fleurissaient les paroles du Maître, il eût été grossier de montrer n'importe quelles autres fleurs. Seul, Camille Saint-Saëns osait se mettre au piano pour jouer ses

propres ouvrages devant l'immense poète de *Tristan* et de *Parsifal*.

Au Concert Lamoureux, vers la fin de sa vie, en 1897, peut-être, je rencontrai Stéphane Mallarmé, venu seul, lui aussi, pour goûter la musique loin des amateurs et des fâcheux. La *Neuvième Symphonie*, excellemment conduite, s'achevait. Mallarmé sortit avec moi et, tous deux encore débordant de l'émotion sacrée, il me dit :

« Voilà, certes, le modèle des modèles, un type d'architecture musicale s'appliquant à tous les arts. L'ouvrage que nous venons d'entendre peut servir d'enseignement et d'exemple à quiconque rêve de créer, comme disait Baudelaire, un beau nouveau. »

J'ai retenu le précepte et la leçon. Mais parfois je l'applique de même à l'œuvre de Stéphane Mallarmé. Car lui aussi, le magicien irréprochable, sut donner « un sens plus pur aux mots de la tribu », frayer des routes nouvelles à tous ceux dont l'orgueil répugne à suivre les chemins fréquentés et les marches triviales. Par la magie impérieuse de son art,

il donne aux termes les plus communs, aux vocables quotidiens, un éclat sans pareil, une coruscation d'étoile. Dans ses vers, architecture exemplaire, les « mots de la tribu » brillent et se consument, pareils à ces métaux qui, dans l'éther pur ou quelques vapeurs mystérieuses, revêtent une sidérale incandescence et des brillants inusités. Du parloir obscur, de la maison bourgeoise, perdue aux lointains de Paris (Leconte de l'Isle, avec la sottise des faiseurs de mots, appelait Stéphane Mallarmé « le Sphynx des Batignolles »), un monument a surgi qui, jusqu'à la consommation des âges, instruira, dans l'art des belles formes autant que des nobles pensers, les jeunes hommes fidèles au culte sacré de l'Art du Rythme et de la Beauté.

* * *

Ce fut au Capitole, par un soir tout en fleurs du printemps de 1873, où montaient les parfums despotiques des lilas, des narcisses et des violettes, entassés pour le marché du lendemain, que je rencontrai

pour la première fois, à Toulouse, Armand Silvestre, mon parrain littéraire et mon ami. On donnait, à l'Opéra de la Cité Palladienne, *Dimitri*, un ouvrage dont l'auteur des *Sonnets païens* avait écrit le poème et Victorin Joncières la musique. C'était, dans la formule encore intacte de Meyerbeer, un de ces vastes drames lyriques où se déroulent, parmi les chœurs, les duos, les quintettes et les gargouillades vocales des premiers sujets, toutes les pompes de ces compositions plus ou moins historiques dont *le Prophète* et *la Juive* offrent le type fastidieux. La chose, écoutée avec déférence, obtint un médiocre succès, encore que Tournié, gloire locale et ténor fulgurant, l'eût défendue avec intrépidité. Les quinquets éteints, les violons dans leurs étuis, compositeurs, musicien, librettiste et amis furent souper chez Tivollier, où, présenté au bon Silvestre, j'eus tout loisir de lier conversation avec lui et de vaquer aux préliminaires d'une amitié que la Mort seule a pu dénouer. Quelques mois auparavant, Silvestre avait signalé, dans *le Moniteur universel*, en termes plus que bienveillants,

une ode que, du fond de ma Bigorre natale, j'avais adressée aux Jeux Floraux, ce qui me valut une églantine d'or chez les « mainteneurs » quelque peu surannés du *Gay Sçavoir*. J'avais alors dix-sept ans, l'excuse de la jeunesse et l'amour d'autant plus exalté des beaux vers que je vivais dans un milieu incroyablement fermé à toutes les choses de l'esprit. Silvestre, dont je savais par cœur les sonores poèmes et que j'admirais, alors, sans nulle restriction critique, m'apparaissait comme un dieu. Or, c'était, en outre, le premier poète vivant auquel j'adressais la parole, un peu ému et, certes, plus intimidé que si j'eusse approché un roi.

L'aménité de son accueil m'eut bientôt délié de cette gêne ; après deux heures d'entretien, il m'avait conquis et donné l'impression très nette de ne pas lui avoir déplu.

C'était un homme assez jeune, d'aspect robuste, de taille élevée, encore que l'alourdissement de la trente-cinquième année appesantît son allure et le mît déjà au nombre des barbons ; une tête régulière et charmante, aux yeux de topaze brûlée, à la barbe châ-

tain, dont les souples anneaux encadraient une bouche voluptueuse et riante, le nez court, sans méplats, des êtres faits pour abdiquer entre les mains d'Aphrodite victorieuse, l'ensemble d'un Faune au pourchas des Nymphes ou plutôt d'un Bacchus enivré par le chant du Dithyrambe et les odeurs éparses de l'amour.

« J'exalterai toujours dans sa gloire et sa force
La beauté de Rosa prêtresse de Vénus. »

Et de fait, ce masque païen, lumineux et sensuel, apparaissait à nos regards enfantins comme celui d'un être d'exception fait pour, en vers nombreux et magnifiques, prôner la chair de la femme, cette « argile idéale » vers qui monte un éternel encens.

Les propos du Maître furent moins lyriques et surtout moins pompeux que les strophes qui chantaient dans mon esprit. Déjà, il préludait aux contes du *Gil Blas*, aux propos de haute graisse, aux gaillardes historiettes qui plus tard devaient faire sa fortune et sa popularité. Déjà, *Toto Laripette*, l'amiral *Lekelpudubeck*, tout l'effectif de ses contes,

défilait dans une causerie infatigable et diaprée, avec un entrain, une bonne humeur, une fougue dont les bienséances du journal amortirent, par la suite, le primitif éclat.

Après quelques minutes de stupeur, voyant que le Maître descendait si aisément du trépied, et, quittant le laurier augural, racontait de grand cœur les plus graves folies, je m'abandonnai tout entier au charme de ses propos, si pleins de verve et de jeunesse. Il aimait Virgile, certes, et retrouvait les grâces de Tibulle ou d'Anacréon ; mais il ne goûtait pas moins Rabelais, Beroalde et tous les vieux conteurs en goguettes du terroir ancestral. Aucune gauloiserie, à sa belle humeur, ne paraissait trop forte. L'odeur même de Tabarin ne l'effarouchait pas. Il admettait non seulement l'impudeur, mais l'incongruité.

* * *

Ce fut Armand Silvestre qui m'ouvrit les portes de Paris. Ce fut lui qui me conduisit chez Banville ; en outre, il me présenta au *Dîner de l'Homme qui bêche*, où les poètes

édités chez Lemerre se réunissaient amicalement tous les mois. Ce fut guidé par lui que je publiai mon premier volume de vers et fis mes premiers pas dans une carrière vers laquelle, sans doute, je ne me fusse jamais orienté sans lui.

Son existence, laborieuse au point d'en mourir (il est tombé, foudroyé, à soixante ans, par une maladie de cœur identique à celle de Balzac), fut, comme celle de tous les grands travailleurs, exempte d'incidents ou d'aventures. Il se levait à quatre heures du matin, écrivait jusqu'à midi. Contes, romans, livrets d'opéra, poèmes de circonstance, critique d'art, il amoncelait feuillets sur feuillets, éperonné par d'immenses besoins d'argent, par la nécessité de pourvoir à l'entretien de plusieurs ménages superposés. L'amour de la femme aiguillonnait son zèle, maintenait sous pression la machine toujours active, toujours en labeur de son riche cerveau.

Une sorte de fatalité le poussait, l'éperonnait, pareil au cavalier de cette caricature antique dont la monture, impossible à nommer, conduit vers les abîmes son imprudent

chevaucheur. Alphonse Daudet, expliquant un jour comment il avait perdu de vue, après une longue intimité, Armand Silvestre, disait cela dans des termes plus vifs encore, montrant le poète mené en quelque sorte à l'abattoir par sa tâche sans répit, à la suite d'une étoile qui précisément n'était pas celle de Canalis, chez Mme de Mortsauf.

Pendant une longue suite de jours, le malheureux n'a pas connu un instant de répit, la halte bienfaisante, l'heure donnée à la rêverie. Il n'a pas eu le temps de « fumer sous les lilas » au mois d'avril, emmuré dans la nécessité de gagner cent mille francs par an, comme dans un bagne sans évasion possible, ni repos, ni merci. Pour lui, toutes les semaines furent sans dimanche, tous les étés sans vacances, toutes les nuits, peut-on dire, sans sommeil.

Au dessert, vers la fin du repas, il s'endormait le nez dans son assiette, flappi, tanné, dodelinant de la tête, jetant, çà et là, quelque parole destinée à faire illusion, à montrer qu'il ne dormait point.

Rêvait-il, en ces moments, le beau, l'har-

monieux poète d'autrefois, à la métempsychose de Galathée ou d'Euryante, aux nymphes virgiliennes s'enfuyant sous les saules, découvrant leur nudité?

ALFRED NAQUET

Un sublime visage de philosophe grec ou de prophète hébreu, encadré par des épaules difformes, une tête de Moïse ou de Platon avec, pour support, la croupe de Thersite, le chef d'un dieu sur le torse d'un bossu, Alfred Naquet fut, il y a trente ans, quelque chose de plus qu'un homme célèbre, une physionomie à la mode et l'engoûment de Paris. Chansons, caricatures, vaudevilles, journaux à estampes, lui décernèrent la notoriété. Le *Chat-Noir*, en sa faveur, exerça l'*humour* de ses « bons poètes ». Les photographes étalèrent son image entre la danseuse, le prélat et l'assassin du jour. Même, aux *Folies-Dramatiques*, une revue à grand spectacle eut pour apothéose le couronnement de son buste par un chœur de divorcés.

En effet, après bien des luttes, des risques, des échecs, des alternatives prospères ou néfastes, Alfred Naquet, au mois de mai 1886, rendait enfin au *Code Civil* cette Loi sur le Divorce, que, soixante-dix ans plus tôt, la Restauration avait effacée, à l'instigation des Ultras. Ce que la presse, le théâtre, l'opinion et l'évidence n'avaient pu faire, ce juste venait de le réaliser. Ferme dans sa raison et dans son vouloir, avec l'opiniâtreté qui lui venait de sa race et le courage qu'il prenait dans la conscience de son droit, il avait écarté les obstacles, mené jusqu'au bout son œuvre de civilisation. Au Parlement, son éloquence familière, sa dialectique nourrie et positive, ralliaient à la cause du divorce toutes les indécisions de bonne foi. Ses campagnes de presse, entre autres, la belle suite d'articles donnés par *le Figaro*, portaient la conviction dans les esprits que n'aveuglaient point des jugements préconçus. Par la plume, par le verbe, tant que dura cette discussion infinie, Alfred Naquet disputa contre ses adversaires, mit à néant leurs sophismes et triompha de leur courroux.

C'est pourquoi Paris l'adopta pour l'un des siens. Grâce à lui, à son héroïque persévérance, la chaîne séculaire était rompue. Au lieu du joug, accouplant comme deux forçats, à la vie, à la mort, l'homme et la femme, le mariage devenait un lien qui, pareil à tout autre, se pouvait dénouer ou rompre quand l'étreinte en devenait blessante pour l'un des alliés. Soumis désormais à la règle de tous les pactes, résiliables au gré de l'une ou l'autre partie, il devenait de contrat m a-physique un simple contrat social.

Quand fut la Loi du Divorce obtenue et votée, Alfred Naquet, sans renoncer néanmoins aux affaires publiques, revint aux études qui l'avaient, à ses débuts, montré comme un savant plein de lumière et d'originalité.

Né à Carpentras, en 1832, il appartenait à une très ancienne famille israélite du comtat Venaissin. (Les juifs d'Avignon, comme ceux de Lyon, de Bordeaux ou de Tolède, représentent une sorte d'aristocratie, au milieu de leurs coreligionnaires, ayant, outre la Banque, exercé, de siècle en siècle, des pro-

fessions libérales : médecins, astronomes, à la Cour des Papes ou des Rois.) Alfred Naquet ne s'attarda pas aux nonchaloirs de la Provence, car un esprit ardent et passionné vivait dans cette forme incohérente. Il ne tarda pas à devenir un chimiste en renom, devant lequel Pasteur, malgré ses préjugés philosophiques, ne laissait pas de s'incliner, surtout quand le Sénat fit de Naquet un homme utile. Mais la chimie et la science pure ne lui suffisaient pas. Son génie, aucunement contemplatif, se tournait invinciblement vers les questions sociales. En même temps qu'il préparait ses études sur le divorce, il écrivait aussi des livres, des *tracts*, des brochures, pleins de sens et de raison ; il exposait les doctrines économiques du Socialisme et de l'Anarchie. Il ne se pressait pas de conclure, ayant, pour le garer des enthousiasmes trop chaleureux, un fond d'ironie et de belle humeur qui lui permettait de juger avec sang-froid les actions des hommes. Écrivain assez lourd, diffus, parfois même incorrect, il ne se déshabitua jamais pleinement du jargon parlementaire, des phrases

toutes faites, des locutions périmées. Mais il raisonnait droit et juste. Aussi, malgré ce qui manque d'art et de soin à ses meilleures pages, *la Patrie et l'Humanité* n'en reste pas moins un des plus beaux livres exaltant la « Société des Nations » et le retour final des Hommes à la Paix. Bientôt, après sa victoire du Divorce et malgré ses projets de retraite, Naquet fut derechef emporté en pleine mer par le Démon des aventures politiques. Le Boulangisme n'eut pas de soldat plus fidèle ni de conseiller plus intelligent. Tandis que les vieux partis guettaient, dans « notre » général Boulanger, le Monck éventuel de leurs prétendants, faisaient fond sur lui pour mettre à bas le régime actuel, Naquet, Georges Laguerre et quelques autres fondaient sur l'Idole de Paris l'espoir d'une république nouvelle, sans, désormais, aucune survivance des antiques royautés. Pendant qu'ils rêvaient ainsi, que les cafés-concerts acclamaient le « César de Revue » et son cheval noir, pendant que Paulus gambillait, *en revenant de la revue*, et que Bourgès trempait la soupe aux « pioupious d'Auvergne »,

des craquements se faisaient entendre ; bientôt, le parti se disloqua. Puis, ce fut le drame de Belgique, après la mort de celle qui, pour Boulanger, ce Bonaparte d'occasion, avait été Joséphine, le suicide émouvant du malheureux achevant le conte bleu de sa puissance par un dénoûment *à la Werther*. Avec le boulangisme, l'étoile de Naquet pâlit. Encore qu'il se maintienne assez longtemps au Sénat, sa vie publique est, dès lors, virtuellement achevée. Il n'adhère pas au Socialisme Unifié. Ses électeurs et ses amis de Carpentras ne peuvent, désormais, rien pour lui : les Indépendants sont condamnés à l'exil éternel.

C'est dans la retraite d'Auteuil, où s'écoulèrent les paisibles années de sa vieillesse, que l'homme se dévoilait dans tout le charme de son esprit et de son affable accueil. Ce zélateur du divorce, encore que, depuis fort longtemps, il vécût séparé de sa femme, n'avait jamais consenti à divorcer. Mais il cohabitait patriarcalement avec une dame cuisinière qui le peignait, le lavait, l'habillait, comptait les grains de sel dans son œuf à la coque et fermait la porte

au nez des importuns, en attendant le mariage final, couronnement habituel de tous ces menus soins. La santé de Naquet, ruinée et défaite brusquement, comme si les rouages de cet organisme discord s'arrêtaient sur le champ, à la façon d'une horloge dont on a tordu quelque roue, était l'objet d'une inquiétude permanente. Il ne sortait guère, mais il recevait, chaque après-midi, ses camarades, ses amis, Charles Malato, le Dr Max Hulmann, et ce génie inconnu, Jacques Vieilh de Boisjoslin. Un grand et lumineux salon, aux quatre fenêtres donnant sur la rue du Docteur-Blanche et ses derniers arbres puis, en retour, sur le parc des Assomptionnistes, permettait aux visiteurs assez nombreux, nihilistes de passage, révolutionnaires étrangers, littérateurs et fidèles quotidiens, de se grouper ou de causer avec le maître de la maison. Étendu sur une chaise longue, enveloppé, dans toute saison, d'une large robe grise, le dos appuyé sur des coussins, on ne voyait de lui que sa belle tête aux cheveux argentés, sa barbe non moins blanche, ses yeux vifs, son nez d'une courbe

aquiline et ses longues mains pâles aux doigts fuselés. C'était un causeur insigne, plein de souvenirs, diapré de faits, d'anecdotes. Il fréquentait chez Victor Hugo, qui l'avait pris en amitié, au point de vaticiner, quelquefois, pour lui tout seul. De temps à autre, Olympio radotait comme le premier venu. D'un fin sourire, Naquet soulignait les divagations du Maître, alors qu'il pérorait sur l'immortalité de la personne humaine et autres fariboles de même qualité.

« — Croyez-vous, monsieur Naquet, — demandait-il avec sa voix de « Jocrisse à Pathmos », comme disait Barbey d'Aurevilly, — croyez-vous à la survie éternelle de l'âme?

— De la nôtre, Maître, cela est malaisé à croire. Mais, quand la Nature enfante un esprit comme le vôtre, il est certain qu'elle doit tout mettre en œuvre pour le conserver à jamais.

— Voilà un avis fort judicieux, disait le Maître qui mordait candidement à l'hameçon. Et je ne suis pas éloigné de le partager. Ainsi, mon fils (que, d'ailleurs, il avait fait

mourir de privations) est avec nous. Il nous entend et nous répond sans doute : peut-être un jour l'entendrons-nous aussi. »

Il croyait au spiritisme, le burgrave ! Il parlait à cette « bouche d'ombre » comme feu Papus ou la reine Victoria.

Parmi les morts civils des quatre années terribles, Naquet s'en est allé dormir le suprême sommeil. Les morts vont vite ! La génération qui nous devança disparaît, avec ces beaux vieillards qui survivaient au grand naufrage. Combien, déjà, parmi ceux qui furent nos contemporains, ont fait halte sur la route où nous marchons encore. L'heure s'égoutte, le jour baisse, le vent souffle entre les ifs du cimetière. La main qui tient la plume fera-t-elle encore grincer pendant de longues heures le papier, avant d'écrire le mot « fin » pour la dernière fois ?

JUDITH GAUTIER

Au premier abord, la femme n'avait rien de sympathique ou d'attirant. Avec son profil de médaille syracusaine, son masque de Junon, sur un corps dont l'obésité noyait, dans une masse informe, les contours jadis harmonieux, avec ses mouvements torpides et son air ennuyé, Judith Gautier donnait l'impression d'un être vaniteux, outrecuidant et affecté. A table, en visite, à la promenade, sur la côte de Saint-Enogat comme dans les rares salons parisiens qu'elle hantait, son indolence d'almée et cette allure de sultane, fourvoyée hors du harem, ou de Reine Balkis, proposant à Salomon des énigmes, ne la quittait jamais. Encore que sa voix fût chaude, bien timbrée. elle parlait avec monotonie et comme dédaignant de soulever la pesanteur de ses phrases.

Une souveraine indifférence émanait de ses gestes, de ses propos, comme si, arrachée à la torpeur béatifique de l'opium, elle eût promené sur les objets de la curiosité humaine le regard insoporé du thériaki. Cette manière distante n'aidait pas à nouer avec elle, même pour une heure, les premiers fils de l'intimité. Que ce fût dédain, roideur ou léthargie, une personne, lointaine à ce degré, manquait un peu de vertus attractives. On admirait la belle idole, trônant de haut et comme assise en rêve sur le lotus de Çakya-Mouni, sans éprouver le désir de pousser l'entretien plus avant. Elle semblait avoir adopté et fait sienne la phrase attribuée à Théophile Gautier, son père, que, d'ailleurs, il n'a jamais écrite mais qui le synthétise avec une si rare perfection : « Rien ne sert de rien. Néanmoins, tout arrive. Au surplus, tout est bien indifférent. »

De son père, en effet, elle avait hérité la haine du mouvement « qui déplace les lignes », l'attitude olympienne, l'impassibilité mahométane. Tout ce qu'a de criard, d'inutile, de trompeur et de vain l'ardélionnat des races

occidentales inspirait à Judith Gautier, comme à son père, une invincible répugnance. On l'eût dite mise au monde pour vivre dans le décor vague et somptueux des contes de fées, dans les salles fraîches d'un palais nippon, tout peuplé de chimères et de fleurs, dans les *patios* du Généralife ou de l'Alhambra, pour au clapotis des fontaines y chanter la feuille du saule, nouer les pétales de jasmin en colliers, ou, près des lauriers-roses,

Beaux comme la jeunesse et frais comme l'amour,

ordonner des poèmes ingénus et subtils.

Aussi, les premiers pas faits et rompus les premiers glaçons, dès que la femme se dégageait de l'Idole, Judith Gautier apparaissait dans la vérité de sa nature, enfantine et craintive. Cette « princesse lointaine » au visage classique et majestueux (elle-même raconte plaisamment à quel point son père l'énervait, quand il faisait admirer au premier venu la pureté de son profil), cette belle indifférente cachait sous ces dehors glacés une aménité sincère, un très noble penchant

à voir les hommes et la vie en beau. Dans le monde haineux des lettres où tout n'est que perfidie et traîtrise, où chacun s'efforce de nuire à son voisin, elle passait, bienveillante et sereine, sans jamais se permettre ni souffrir autour d'elle un brocard, si léger qu'il fût, même sur les plus décriés. Timide, elle redoutait le public, les visages nouveaux, ce qui suffirait à expliquer l'apparente hauteur de son accueil. Pourtant elle savait, au besoin, défendre ses amis, tenir tête même aux gens célèbres, comme en fait foi sa réplique à Berlioz, pendant le premier concert de Richard Wagner, aux *Italiens*. Se promenant avec Théophile Gautier, pendant l'entr'acte, un petit homme, aux lèvres minces, aux traits en lame de rasoir, les aborde, se met à furieusement déblatérer contre le nouveau venu. C'était Hector Berlioz : « Autant que je puisse comprendre votre indignation, lui dit la jeune fille, il s'agit, n'est-ce pas ? monsieur, d'un confrère et d'un ouvrage transcendant ? » Gautier gronda pour la forme, mais il riait dans sa barbe, étant, au fond, ravi. Cette rencontre fut le premier présage

de l'attachement que voua au « dieu Wagner » la jeune poétesse.

Deux cultes, en effet, ont absorbé sa vie, ennobli chacun de ses instants, maintenu son esprit au-dessus des contingences triviales et des mesquins soucis ; l'enthousiasme pour Wagner et l'amour de l'Extrême-Orient. La première, en France, avec Mendès, Villiers de l'Isle-Adam et Stéphane Mallarmé, elle se tourna vers l'aurore de Bayreuth. Elle pressentit le Génie à ses premières œuvres et lui demeura fidèle, jusqu'au dernier jour. Elle avait épousé, presque enfant, Catulle Mendès, beau, en ce temps-là, comme un jeune dieu, au grand déplaisir de Théophile Gautier, qui trouvait, — le croirait-on ? — dans la race du jeune homme, une objection à ce mariage. « Il m'a tué mon bon Dieu ! Il n'aura pas ma fille ! » Le couple, naturellement, passa outre à cet accès prématuré d'antisémitisme. Le consentement du père de famille, arraché ? obtenu ? leur union fut célébrée, et le monde accueillit avec faveur les jeunes époux si bien assortis de talent et de beauté. L'alliance, néanmoins, ne fut pas heureuse. Mendès ne tarda pas à fri-

voler dans toutes sortes de boudoirs, tandis que sa femme, trop haute pour se plaindre, gardait intact le nom de son mari. Malgré l'amour passionné dont Armand Silvestre effeuillait les guirlandes sous ses pas, elle se renferma dans l'hiératique impassibilité qui devint, en peu de temps, son maintien de chaque jour.

Avant la rupture, Judith et son mari avaient rendu à Wagner des visites nombreuses. A Lausanne, à Weimar, elle avait approché le souverain poète que, par la suite, et quelque temps après la guerre de 70, elle visita seule plusieurs fois encore, à *Wahnfried* ; car la sainte amitié de ces grands artistes planait bien au-dessus des événements que suscitent la noirceur et la cupidité des hommes. Elle-même, dans sa belle étude sur *Parsifal,* a narré ces voyages, la bonhomie et la gaîté du Maître, sa fraternelle hospitalité pour ces pèlerins de l'Art qui, pareils à Wolfram d'Eisenbach, marchaient vers lui en célébrant son étoile. Une religion, aussi fervente que celle de Wagner, emplissait encore l'esprit et le cœur de Judith Gautier. Elle

eut de la Chine, de l'Annam, du Cambodge, des pays safranés où les pruniers fleuris sèment d'étoiles blanches la simarre des jeunes filles, où les guerriers composent des chansons à la marguerite, où les sages remémorent, en buvant le vin pur, dans l'émail cloisonné, la gloire et la vertu des aïeux, une longue nostalgie. Elle rêva de cortèges impériaux, de mousmés, de samouraïs, de pivoines, de chrysanthèmes et de pavillons au bord de l'eau. Dans *le Livre de jade*, sous le nom de Judith Walter, elle mit en vers les poèmes de l'époque des Thang, recueillis par le marquis d'Hervé Saint-Denis, traduisit ou, pour mieux dire, interpréta Ouen-Kiun, Li-taï-pé, Thou-fou et quelques autres dont les noms assouplissent malaisément les lèvres occidentales. Son œuvre, à part les études sur Wagner, un drame, *la Barinia*, en collaboration avec J. Gayda, quelques nouvelles et trois volumes de souvenirs : *le Collier des jours*, se compose, à peu près exclusivement, de drames et de contes chinois. Sculpteur, outre le buste de Gautier qui décore, à Tarbes, le jardin Massey, elle modela celui de l'empereur

d'Annam. Cet empereur était l'objet, dans sa maison, d'un cérémonial qui fermait sa porte à la plupart, même de ses habitués, quand il descendait chez elle, rue Washington. « — Vous savez que l'Empereur est là ! » disait-elle. On ne tardait pas, en effet, à discerner, dans un coin, un petit monsieur, très jaune, très court et très laid, en complet veston, cependant que la maîtresse du logis se montrait en robes de soie écarlate ou bouton d'or que chamarraient des iris, des phénicoptères ou des lophophores éployés.

Quand elle eut pris ses invalides et fut devenue, ainsi que dit Arvède Barine, « une vieille dame à manies », mûre pour l'Académie Goncourt, elle eut pour ses bêtes, chiens, oiseaux et chats, une recrudescence de tendresse. Aux heures les plus graves, la santé de ses amis à quatre pattes la bourrelait d'inquiétudes. Peu de temps avant sa mort, elle perdit *Pé-pé*, le minet favori. Ce furent des pleurs, des nerfs, la crise de désespoir au grand complet. — « Voilà bien le trois cent quatorzième qu'elle enterre, disait un ami de la maison, avec un ton de voix

discret, et c'est toujours le même deuil ! »

Incapable d'accéder à la moindre notion usuelle, n'ayant le sens de l'heure ni la notion de l'argent, Judith Gautier a vécu dans un rêve, comme la princesse des contes bleus. Elle a aimé la musique, les pays lointains, bizarres et décoratifs. Sans doute, son esprit évaporé comme un parfum, hors de terrestres maisons, emporté sur l'aile d'un dragon noir et or, s'est envolé, parmi « les Immortels qui aimaient à boire»; elle s'entretient posément, sous les arbres fleuris d'un printemps éternel, avec le doux Li-taï-pé, avec Se-ma-sïan-iu, poétesse au teint d'orange, et, comme disait le gentil sonneur de belles rimes, Charles Cros :

Maintenant, elle est auprès
De Fô-hi, dans les prés frais
Où les sages s'en vont tous,
A l'ombre des grands cyprès,
Rire et boire avec les fous.

MARC DE MONTIFAUD

La salle de travail, à la Bibliothèque Nationale, est un lieu pittoresque, d'une indéniable singularité. Dans le Paris moderne qui, chaque jour, se transforme, s'enlaidit, s'américanise et dépouille, avec une sorte de hâte furieuse, le peu qui lui restait encore de ses vieilles beautés; dans le Paris de l'automobile, du téléphone, de la cohue et du pavé de bois; dans le Paris de la Foire à l'Argent et de la Foire aux Vanités, ce coin garde encore un aspect de quiétude affable, de calme provincial. On y parle à voix basse. On y met en pratique les règles de l'urbanité. C'est un refuge où l'on peut fuir la ville trépidante et le contact des gens affairés. Les habitués se reconnaissent entre eux, d'un signe, d'un rapide salut. Chacun a son fauteuil, son coin

de prédilection que nul ne lui dispute. Un monde bigarré se coudoie autour des pupitres et des casiers, chuchote dans les coins, journalistes, badauds, élèves de Normale, traducteurs, lycéens, bas bleus, compilant, à leur propre usage, des auteurs peu connus, vieux messieurs à bésicles et à manies, astrologues et besogneux qui viennent se chauffer. Puis, toutes sortes d'ecclésiastiques, cherchant, les uns des effets oratoires dans les sermonnaires en renom, les autres des textes pour la classe du jour suivant, depuis les moines déchaux et les précepteurs de bonne maison, jusqu'aux prélats que signale discrètement la ganse mauve de leurs boutonnières. Voici la table de M. Albert Savine, lequel importa, de Catalogne, Jacinthe Verdaguer, un poète épique, aussi ennuyeux, à lui seul, que Milton, Camoëns et Le Tasse réunis. Là, travaille Rappoport. Ici, Mme Valentine de Saint-Point étudia la métachorie et se préoccupa d'obtenir « quelques détails authentiques sur les déportements de Messaline ». Tout ce monde, laborieux et muet, s'applique à sa besogne, dans une chaleur opaque et fâcheu-

sement odorante, jusqu'à l'heure où le jour tombe, cependant que la voix hargneuse des gardiens aboie, à pleins poumons, le cri : « On ferme », qu'accompagne le vacarme des livres qu'on empile et des sièges bousculés.

Une des silhouettes journalières de la Bibliothèque fut, pendant l'Affaire et les années suivantes, le personnage que voici. Représentez-vous un collégien, mis à la mode, comme les figures de cire dont les tailleurs à grande réclame peuplent leurs devantures. Complets de nuances printanières, chapeau couleur de tourterelle avec tout un arc-en-ciel de cravates rose tendre, lin en fleur, eau du Nil, brin de lilas, cuisse de nymphe, jonquille et bouton d'or. Un foulard de teinte complémentaire tombait avec grâce de la poche extérieure, sur le côté gauche du veston. La tête ronde, les cheveux fades, coiffés « en demi-Capoul » sur un visage sans beauté au nez mafflu, aux pâles yeux, à la bouche sans lèvres, mais que relevait une expression de bienveillance et de douceur, les doigts chargés de bagues, la face peinte, maquillée et largement couverte de plâtre, composaient un ensemble,

d'abord assez inquiétant. Ce jouvenceau, ridé comme une pomme sur la paille, marchant sur des talons Louis XV et faisant reluire toutes sortes de bijoux médiocres et voyants, quel pouvait être son état dans le monde? Si c'était un collégien, depuis quelle époque avait-il entrepris ses études? Son apparence équivoque de jeune icoglan faisait sourire le faubourg Montmartre, quand, d'un pas sautillant et mal affermi, la mignonne créature traversait la rue, emportant sous son bras une forte liasse de journaux et de cahiers. Celle qui s'en allait ainsi, en harnais de gandin, avec son pet-en-l'air évasé « en forme de lyre », sa badine, son élégance de chrysocale, était une bohème, une fantaisiste et, jusqu'à sa mort, la moins bourgeoise femme qui se pût rêver. Marc de Montifaud, apparentée aux duc d'Ossuna, pouvait arborer le nom de Quivonas, que l'on traduit par « Quivogne » de ce côté des Pyrénées. — Presque la « Quinquengrogne », disait Charles Monselet avec un mélange d'admiration et de stupeur. Au temps du Seize Mai, la dame, jeune alors, que le ministère

de l'Ordre Moral poursuivait méchamment pour des publications graveleuses, entre autres *les Vestales de l'Église*, dont une forte nuance de cléricalisme aggravait le cas, jugea bon de gagner au pied. Sans attendre le jugement, elle prit la route de Belgique, mit une frontière entre elle et ses persécuteurs. Comment l'autorisation lui fut-elle donnée, avant son retour, de vêtir le costume singulier qu'elle porta jusqu'à la fin ? Pourquoi lui fut permis de s'habiller en homme ? Ses explications restaient confuses sur ce point ; elle rompait, d'ailleurs, l'entretien dès que les bienséances rendaient la chose praticable. Personne, même parmi ses intimes, n'eut le mot de l'énigme, qui resta un secret.

Après la déroute du ministère Broglie, dès les premiers jours de la victoire républicaine, elle revint en France et, d'emblée, elle se remit en posture de noircir du papier. Le nombre de ses romans, factums, compilations, œuvres légères, dépasse le nombre qu'il est permis d'imaginer. Cette femme laide, travailleuse et la plus honnête du monde, avait un goût surprenant pour les histoires de haute

graisse, les contes libidineux, toute la friperie obscène que l'école de Mendès et d'Armand Silvestre mirent, peu après, en si grande vogue. Maris trompés, vierges mises à mal, nonnes amoureuses, couvents où les filles de Loth semblent avoir prononcé leurs vœux, femmes succombant au prestige militaire, duègnes, petits abbés, pages et caméristes, le répertoire de l'« esprit gaulois », cet esprit si malpropre, nauséabond et fastidieux, brillait, au grand complet, dans les ouvrages de la dame. Ajoutez un piment de luxure à la Huysmans, le goût des messes noires, l'amalgame de mysticisme et de dévergondage, sans compter les lubriques images et les couvertures scabreuses. Aucun élément de succès ne lui manqua. Le plaisant, c'est que, débobinant tout le long du jour ces malpropretés, Marc de Montifaud mena l'existence d'une matrone romaine. Dans une chronique de ses meilleures, Monselet représentait la jeune écrivain s'interrompant d'annoter *le Portier des Chartreux* pour écumer ses confitures ou allaiter son petit dernier.

Les romanciers n'ont qu'une saison. Marc

de Montifaud ne tarda pas être oubliée. En fait d'impudeur, la surenchère est facile. Mais à force de piment, le palais se blase; il ne reste plus qu'un goût indifférent ou, tout au moins, émoussé. Les énormités du Naturalisme, au bout de quelques mois, ne suscitaient plus de révolte ni de curiosité.

Tant que dura la *Fronde,* Marc de Montifaud, avec une rare compétence, y débobina la politique étrangère. Elle signait *Ibo* ses articles, d'un irréprochable ennui; elle passait pour être fortement documentée. Sans le modifier peu ou prou, elle conservait son équipement de fantoche et faisait le délice des péronnelles qui l'environnaient. Étrange milieu que cette *Fronde*, où quelques belles courtisanes, en robes sensationnelles, parmi des poétesses aux cheveux gras, aux ongles noirs, au linge suspect, et des maîtresses d'écoles, discutaient, en buvant du thé ou du vin de Champagne, le salaire des pauvresses! Marc de Montifaud ne se trouvait aucunement dépaysée entre ces merveilleuses. Elle minaudait, se lamentait de vieillir, d'atteindre la

quarantaine que son fils avait dépassée — et de plusieurs longueurs !

Le personnel de la *Fronde* dispersé, Marc de Montifaud disparut. Elle ne se montra guère à la Bibliothèque. Bientôt, le bruit de sa mort vint attrister ceux qui l'avait connue. Elle était « farce », pleine de drôlerie et de surprises, comme tous les êtres qui ont mené une existence décousue, au demeurant la meilleure femme du monde. Il est permis de croire que son ombre, vague et falotte, revient, dans les nuits fatidiques, tournoyer la valse macabre, avec les anciens habitués, dans la rotonde nocturne de la Bibliothèque, les habitués disparus comme elle depuis quelques hivers. Mais c'est dans nos esprits, surtout, qu'elles reviennent ces figures, tristes ou bouffonnes, de jadis. Notre souvenir est l'écran où se projettent les entrechats, les danses et les gestes d'outre-tombe, qui n'ont pas besoin d'autre mise en scène pour vivre leur nuit de Walpurgis.

ALPHONSE LEMERRE

Trapu, massif, carré, les jambes courtes et solides, la poitrine vaste, avec des épaules et des bras de pugiliste, le chef solidement implanté, la face large dans un encadrement de barbe blonde, la bouche épaisse, le rire spirituel, des yeux gris au regard perspicace et doux, un masque suggérant l'image à la fois sculpturale et paysanne d'un proconsul romain et d'un toucheur de bœufs, tel de 1865 à 1910 apparut Alphonse Lemerre, dans sa librairie du passage Choiseul. Cette boutique sans air ni jour fut un lieu cependant insigne et renommé. Comme le pilier de Barbin, comme, plus tard, le café Procope, elle mérite qu'on l'inscrive parmi les recoins illustres de Paris. Là, vinrent s'asseoir et causer trois générations de poètes. Là, furent

prononcés, pour la première fois, des noms promis à la célébrité. Blancs, jaune-paille ou bleu de ciel, portant la vignette qui représente un laboureur en possession de fouir la glèbe, au soleil levant : *Fac et spera*, les volumes parus en cet endroit notifiaient au Monde l'avènement d'une jeune pléiade : Léon Dierx, Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé, Catulle Mendès, Armand Renaud, Sully-Prudhomme, Coppée, Anatole France, Hérédia, Verlaine, avec, pour Ronsard, Leconte de l'Isle, quelque peu leur aîné.

Alphonse Lemerre, qui fut, pendant plus de trente années, l'éditeur unique des poètes, avait débuté dans sa carrière par un coup d'audace et de génie. Après avoir, quelque temps, servi comme employé le libraire Percepied, qui tenait dans le passage un magasin de livres pieux, il acheta le fonds achalandé médiocrement de son patron ; du soir au lendemain, il transforma l'objet de son commerce ; jugeant l'heure favorable, il imagina de publier des vers. Hardi normand, avec l'esprit aventureux et le sang-froid qu'il tenait de sa race, il hasarda le grand coup

de rééditer avec splendeur les poètes du XVIe siècle, Ronsard, Baïf, Rémy Belleau, en restaurant l'orthographe de l'époque, d'après les textes les meilleurs et les plus sûrs. Pour un jeune homme, pour un débutant, la veille encore simple commis, l'entreprise était chanceuse. Mais Lemerre, doué d'un rare instinct commercial, prévoyait déjà la réussite, la fortune, le succès. Il venait de se marier. Sa femme, laborieuse comme lui, tenait un magasin de mode en face de la librairie. Elle partageait la foi de son jeune compagnon, relevait son courage, le secourait de son travail. Souventefois, les chiffons vinrent en aide à la littérature; jusqu'au dernier sou, les tiroirs de la modiste se vidèrent dans la main de l'imprimeur ou du marchand de papier. Jamais Alphonse Lemerre n'évoquait sans une émotion touchante le souvenir de cette courageuse amie. A l'effort des jeunes gens, la Fortune se montra bénigne. La vogue, dès les premiers jours, entra dans la maison du passage Choiseul que, désormais, elle ne quitta plus. En même temps que Lemerre restaurait la *Pléiade* et publiait ces beaux volumes

in-8, à présent si recherchés par les bibliophiles, un groupement de poètes se formait autour de lui. Des affinités d'art et de culture poussaient les nouveaux venus à se former en école, afin de réagir contre le mauvais goût, le laisser-aller des derniers romantiques, fâcheux imitateurs de Lamartine ou de Musset. Louis-Xavier de Ricard, déjà grand homme dans sa Provence, *capoulié* du félibrige et bon poète, par surcroît, se lia d'amitié, chez Lemerre, avec le svelte Mendès, rayonnant, alors, d'enthousiasme et de beauté. Ricard et Mendès fondèrent, en conséquence, une revue, exclusivement lyrique, une sorte d'*Almanach des Muses* voué à la publication des vers nouveaux. Cela se nommait : *le Parnasse contemporain*, et « sortait » par fascicules bimensuels.

Le Parnasse ! En même temps qu'ils intitulaient ainsi leur périodique, Mendès et Ricard constituaient à la naissante École un état civil. A dater du premier numéro, les Parnassiens étaient créés. Le grand homme de la maison était Leconte de l'Isle. Alphonse Lemerre avait pour l'auteur des *Poèmes*

Barbares une admiration sans limite, le regardant un peu comme sien, étant, de préférence à tout autre, l'annonciateur de son génie. Aussi, Leconte de l'Isle donnait le ton de la causerie, et chacun s'efforçait de prendre sa manière, d'envenimer le sarcasme et d'asséner, comme lui, des épigrammes douloureuses à quiconque s'avisait d'écrire soit en prose soit en vers. On entendait là des vers bizarres d'une plastique sans égale, d'une étrangeté pittoresque, savante et, parfois, outrancière ; car les disciples exagéraient, suivant la coutume, les procédés, la doctrine du Maître. La plupart des jeunes hommes qui reçurent le « Baptême de la Ligne » et les brimades olympiennes de Leconte de l'Isle, dans la boutique du passage, laissèrent des noms connus de tous. L'Académie a consacré les plus sages, la Gloire a couronné Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé. Quelques-uns se sont effacés dans la pénombre : ainsi le délicat Armand Renaud dont les *Poèmes persans* méritaient de rester dans les mémoires.

Le succès du *Passant* fit populaire le nom

de François Coppée, un peu avant la guerre de 70.

Quand elle éclata, il était déjà sur le pied de poète officiel. Après la campagne, il reçut les commandes, fut chargé d'élucubrer les poèmes de circonstance. Chacun sait comme il excella dans la confection des pralines tricolores et des meringues aux beaux sentiments.

Kaïn parut en 1871, dans *le Parnasse contemporain*. Lemerre, qui fut entendre cet ouvrage, récité par Agar, au théâtre de la rue Boudreau, se rappelait avec joie, et la colère, et les invectives dont Louis Veuillot accabla son auteur en même temps que lui, dans *l'Univers*. « Le Jaguar du passage Choiseul », ainsi l'article s'intitulait qui dérida Leconte de l'Isle, malgré son affectation de morgue et de sérieux. *Kaïn* faisait, au demeurant, les délices de Lemerre. Il se plaisait à raconter la mystification véritablement « parnassienne » dont il régala, peu après, quelques philistins en voyage : — « Connaissez-vous, demanda-t-il à Mme Lemerre, le nouveau poème que l'on vante si fort ? » Et d'une

voix sonore, avec un débit soutenu, il entama posément :

Dans la trentième année, au siècle de l'épreuve,
Étant captif, parmi les cavaliers d'Assur,
Thogorma-le-Voyant, fils d'Elam, fils de Thur,
Eut ce rêve, couché dans les roseaux du fleuve...

Les bourgeois, qui n'avaient pas encore dépassé Lamartine, s'écarquillaient de tous leurs yeux. Mais, depuis ce temps, ils en ont ouï bien d'autres. Et les compositions des Unanimistes et les *Alcools* de feu Guillaume Apollinaire ont mis à de plus rudes épreuves leur sagacité.

Après avoir aimé comme un fils le plus subtil des académiciens, Lemerre avait conçu pour lui une haine sans mesure. Des questions d'argent les avait désunis. Un procès mit fin à leur dispute, où Lemerre eut le plaisir de voir les rieurs de son côté. Il avait la main ouverte, l'abord facile, n'éconduisait jamais un écrivain dans l'embarras. Nulle hospitalité plus fastueuse que la sienne. Les déjeuners de la rue Chardin eurent leur célébrité comme les dîners de Grimod de la

Reynière ou de Cambacérès. La profusion normande amalgamée aux délicatesses parisiennes faisait de ces repas, où l'on retrouvait quelque chose des « crevailles » monarchiques, une date dans la vie des gens pour qui le dîner garde toute son importance. L'amphitryon donnait l'exemple, mangeant dru et buvant sec.

Il porta cette verve d'appétit jusqu'aux dernières limites de sa forte vieillesse, gardant sa belle humeur, son encolure de *Wicking*, et son tour primesautier. Ce fut un causeur excellent, car il avait pu regarder les spectacles, si curieux, qui passaient devant lui. Tout lui fut succès, profit et bonne encontre; pas un nuage n'offusqua son étoile. Certes, il travailla pour édifier sa prospérité. Mais son travail, son énergie obtinrent une équitable récompense, comme dans les anciens mélodrames ou les romans vertueux. Cela fut justice. Même l'on peut dire que ce parfait bonheur compense le déplaisir d'avoir vu tant d'hommes si mal appointés, auxquels ne manquèrent ni courage ni talent. Car le triomphe de ceux qui parviennent à bon

droit est, devant l'esprit des philosophes, la circonstance atténuante du Destin.

SULLY-PRUDHOMME

A cause qu'il était sourd, d'apparence gauche et d'esprit timoré, — même au temps où, chargé d'honneurs, il était reconnu par son gouvernement, par l'Académie et les cours étrangères, par le Monde, et les novices ambitieux et la demoiselle Vacaresco, pour un poète de choix, aussi vertueux que transcendant, — l'auteur des *Vaines Tendresses* garda toujours, dans son allure, je ne sais quoi de timide et d'effacé. On eût dit que la grisaille de ses poèmes avait déteint sur sa personne.

Grand, lourd, un peu voûté, les os massifs, la démarche lente, il assumait naturellement ce port de tête inhérent aux personnes dont l'ouïe est imparfaite et qui tendent le col de toute sa longueur, comme pour aller au

devant des ondes sonores. Il avait été fort beau, mais, à quarante-six ans, une sénescence prématurée alourdissait l'ovale pur de son visage. Une humeur s'était portée à la face; elle empourprait son nez comme d'une engelure, donnant à ce masque rêveur de poète métaphysicien la trogne bachique d'un maître Adam. Ce trait de caricature, néanmoins, ne dégradait pas la noblesse calme de sa physionomie, où des yeux bruns, intelligents et doux, encore qu'un peu voilés sous la pesanteur des paupières, mettaient un paisible rayonnement. La voix discrète, un peu monotone, s'accordait à l'aspect général de cette figure sans éclat. Sous le poète lyrique transparaissait encore le polytechnicien, le docteur en philosophie. Armand Silvestre et Sully-Prudhomme, en effet, avaient orienté leur jeunesse vers la mathématique, l'un et l'autre passé à l'École de studieuses années. Pour ces deux artistes, — combien différents dans la vie et la littérature ! — le point de départ avait été identique. Si l'appel d'une vocation plus haute ne les eût révélés à eux-mêmes, ils eussent fait

carrière, en qualité d'ingénieurs, dans les Mines ou les Tabacs.

Vers 1840, Sully-Prudhomme naquit, au Sentier, dans une rue marchande. Ce casuiste de l'amour platonique, ce chercheur préoccupé de la destinée humaine, et qui rêva de donner à la France un poème égal à celui de Lucrèce, venait de commerçants honorables, de philistins enrichis. De là, peut-être, ce manque total de fantaisie et de belle humeur qui le caractérise; il a grandi, collégien précoce, de tenue exemplaire, dans un milieu terne et paisible, où rien ne secouait la torpeur mélancolique dont il semble avoir été engourdi par les fées de son berceau. La gravité de l'éducation protestante, l'ennui qui s'en dégage, la rectitude un peu stricte d'une conscience étroite contribuèrent à replier le jeune homme sur lui-même, à le promener dans un labyrinthe de scrupules sans fin. Toute son œuvre, abstraction faite des longs traités philosophiques, n'est autre chose qu'un subtil examen de conscience, un interrogatoire du jeune homme par lui-même à sa première rencontre avec l'amour. Prenez Chérubin, le

page impétueux, l'adolescent de flamme, l'être de désir et d'appétits sensuels qu'enivre jusqu'au délire le vin fumeux de la puberté. Celui-là n'hésite point. Il « embrasse le fût des arbres, quand les Dryades sont absentes »; il papillonne, courant à Suzanne, à la vieille Marceline elle-même, puisque la Comtesse lui retire ses bontés. Voilà bien, dans son ardeur toute physique, l'animal jeune et vigoureux, qui s'élance avec des hennissements de poulain échappé à la poursuite de l'amour. Il aspire à la vie, aux étreintes, à la saine et robuste volupté. Malgré ses gentillesses d'éphèbe, ses atours de femme, ses jupes d'Achille travesti, c'est un puissant mâle qui porte l'épée et saura combattre, s'il n'a cure de penser. Le Chérubin des *Vaines Tendresses* n'a cette fougue ni cette richesse de tempérament. Au lieu du sang pourpré qui gonfle généreusement les veines de son ardent aïeul, c'est une lymphe pâle qui circule dans les siennes. Au lieu de se ruer vers le plaisir, il tergiverse, tire la langue devant son miroir et se tâte le pouls. — « Baiserai-je, papa ? » dit Thomas Diafoi-

rus. La question, même sous les guirlandes, ne va point sans quelque ridicule. Cet amoureux transi qui voudrait bien, mais s'interroge à perte de vue au lieu de pousser sa pointe, ne laisse pas de prêter à rire. Il faut toute la gravité, la bonne foi de Sully-Prudhomme pour faire supportables ces cas de conscience, où pas un accent de véritable amour n'éclate au milieu de cette dialectique « bombinant dans le vide », comme eût dit Rabelais :

Je veux lui dire quelque chose :
Je ne peux pas.
Les mots diraient plus que je n'ose,
Même tout bas.
D'où vient que je suis plus timide
Que je n'étais ?
Je veux parler, je me décide :
Et je me tais !
Les aveux m'ont paru moins graves
A dix-huit ans ;
Mes lèvres ne sont plus si braves
Depuis longtemps.
J'ai peur, en sentant que je l'aime,
De mal sentir.
Dans mes yeux, une larme même
Pourrait mentir.

Car j'aurai beau l'y laisser naître
De bonne foi,
C'est quelque ancien amour peut-être
Qui pleure en moi !

Ces vingt vers dispensent de lire le pesant fatras que Sully-Prudhomme a laissé derrière lui. Par leur délicatesse et l'ingénieuse analyse du doute en matière sentimentale, par le manque total de musique par l'absence d'éclat dans les rimes (si exactes cependant et conformes à la discipline parnassienne), ils représentent l'essentiel d'une œuvre beaucoup moins riche qu'abondante. Sully-Prudhomme, vieilli avant l'âge, comblé de dignités, membre de l'Académie et du Conseil de la Légion d'Honneur, n'a pas cessé de peindre les inquiétudes, les troubles et les hésitations de sa jeunesse. Mais Chérubin à quarante ans, même frotté de métaphysique allemande, perd le meilleur de son intérêt. Prudhomme l'a senti. Dans un très beau sonnet à l'Éternel Féminin, à l'Hêve de tous les cultes et de tous les pays, il confesse amèrement son désir inexaucé :

Car la Virginité de tous les jeunes hommes
C'est toi qui dans tes mains l'as rapportée au ciel.

Avec un personnage de ce caractère, les anecdotes manquent. Il ne hantait ni les dîners parnassiens de *L'Homme qui bêche*, ainsi nommés par allusion à la firme d'Alphonse Lemerre, ni les *symposium* du passage Choiseul, où, de cinq à sept heures, chaque soir, Leconte de l'Isle pontifiait en son olympienne acrimonie. A coup sûr, dans un tel milieu, taquin et dénigreur, cet homme discret devait se trouver mal à l'aise. Être appelé, suivant la coutume de l'endroit, « Sullhomme-Prudy », n'avait pas de quoi l'enchanter. Sa politesse infiniment attentive, mais assez orgueilleuse et distante, sa courtoisie, avaient de quoi s'effarer devant ces familiaristes hostiles, qui, ne pouvant pas décemment attaquer les ouvrages d'un confrère, s'ingéniaient à défigurer son nom.

Le Symbolisme l'effara. Quand il reçut le *Traité du Verbe* de M. René Ghil, après un moment de stupeur, il sauta dans un fiacre pour s'entretenir, avec le jeune théoricien des

voyelles en couleur, de la possibilité d'écrire, en vers, « un impromptu pour deux flûtes, un triangle et deux hautbois ». Il revint abasourdi et demeura perplexe, devant ces « transpositions d'art » que son esprit mathématique s'efforçait, mais en vain, de concevoir.

Il est mort, sans parents proches, sans amis qu'il aimât assez pour leur attribuer son héritage. Il fonda un prix de poésie, contribuant, par ce geste, à ravaler encore le niveau de la production poétique. On ne fait pas des écrivains plus que des aèdes en incitant les apprentis à la conquête du Prix Sully-Prudhomme ou du Prix Goncourt. Mais on attache à son nom une vivante épitaphe qui ne permet pas à l'Oubli de l'engloutir, à l'Ombre de le dévorer tout entier.

Ce qui fit défaut à Sully-Prudhomme, « poète béni », riche, heureux, notoire sinon célèbre, ce fut le caprice, une touche de folie, enfin ce caractère de rébellion et d'extravagance que l'on trouve chez tous ceux que la Muse a choisis pour élus. Car ce grain de fantaisie et de caprice, de vertige et de délire,

c'est l'aile d'Ariel emportant l'artiste au-dessus de la vie et des contingences bourgeoises, la possibilité de fuir la platitude quotidienne, pour s'envoler dans les sphères lumineuses où chante la voix de Baudelaire, de Verlaine, de tous les grands réprouvés, que le Génie et la Souffrance ont marqués de leur sceau.

PIERRE GAILHARD

Jamais plus heureux destin, jamais fortune plus riante ne couronnèrent plus de talent et de nobles qualités. Pierre Gailhard, dont la fin prématurée a mis au cœur de tous ceux qui l'aimèrent une longue tristesse, eut le bonheur de voir son mérite applaudi sans réserve et le succès lui faire escorte à chaque étape de sa vie. Il rencontra sur son chemin le renom et la fortune. Si son cœur généreux ne le garda pas à tous coups de l'envie ou de la trahison, il vécut, du moins, au milieu d'amis sincères. Toujours la gloire fut, pour lui, compagne du bonheur. Applaudi, riche, célèbre, entouré de fidèles admirateurs, il connut le légitime orgueil d'avoir élevé lui-même l'édifice magnifique de sa prospérité. Le grand nom que porte un fils digne de cette

hoirie était son ouvrage; sans nulle intrigue, par la seule force du talent et de la volonté, Pierre Gailhard avait conquis sa place au grand soleil.

Les débuts furent obscurs et douloureux. Dès les premiers pas, l'adolescent eut à combattre pour la vie, à s'affranchir de la pauvreté. Fils d'un artiste toulousain, proscrit du Deux Décembre, il commença par le travail manuel sa carrière d'artiste. Une légende — plus ou moins véridique — prétend que Gailhard, au sortir de l'école, entra chez Vestrepain, le cordonnier poète, et fut son apprenti. C'est là, sans doute que, pour la première fois, il entendit chanter le grillon de Toulouse, en attendant le jour où sa voix sonnerait au diapason de la Lyre apollonienne. L'historiette est jolie, encore qu'elle semble imaginaire. On trouve, en effet, Gailhard, dès sa première enfance, à la manécanterie de Saint-Étienne. C'est là qu'il reçut les premières leçons de musique. C'est là aussi qu'un maître inconnu, mais riche de savoir, initia le gamin aux secrets du *bel canto*. Un peu plus tard, âgé de dix-sept ans, le petit

Toulousain entre à la Chapelle de l'Impératrice. Un jour, l'Empereur l'aborde, lui parle avec sa bonté coutumière, s'informe de ses projets, de sa famille. L'enfant, intimidé, raconte néamoins que son père est mort. Le souverain insiste, réclame des détails, si bien qu'il finit par savoir l'affreuse vérité. Ses yeux troubles se brouillent encore sous un afflux de larmes. Et c'est avec un accent de tendresse profonde qu'il dit : « Adieu, pauvre petit ! » à son interlocuteur ému et déferré.

C'est après la guerre que Pierre Gailhard, en pleine possession de son art et de son instrument, fit, comme chanteur d'abord, sous la direction de Vaucorbeil et de Ritt, puis comme directeur, sa fortune à l'Opéra.

Un portrait de son compatriote Debat-Ponsan, le montre comme il était alors, figure parisienne et souvent rencontrée. Avec ses cheveux crépelés, sa barbe noire frisottante, son teint vif sous le bistre méridional, ses clairs yeux bruns, son visage à méplats d'Ibère fortement romanisé, la forme régulière de sa tête, il incarne le type occitanien dans toute sa pureté. C'est un fils des Mers

Heureuses, dont les aïeux ont vécu dans la lumière païenne de la Provence et du Languedoc. Ce visage expressif, ce masque fait pour exprimer les passions tour à tour véhémentes ou langoureuses du drame lyrique, possèdent au plus haut point la beauté romantique, le caractère qui sied aux chanteurs d'Opéra.

Après un long séjour à Favart où nul n'exécutera plus avec la science et le brio de cet incomparable virtuose, *l'Étoile du Nord* et telles œuvres du même genre ; après de longs triomphes à l'étranger, Gailhard s'installe définitivement à l'Opéra. Dans le temple de Garnier, polychrome et flambant neuf, il donne au répertoire l'autorité d'une voix généreuse et d'un talent magistral. C'est don Juan. C'est Méphistophélès. Comédien, il ne se borne pas à émettre des sons. Il vit le personnage, l'anime de passion et de réalité.

Certes, il garde encore les vieux procédés, l'emphase du geste, la manière pompeuse. Il marche à pas comptés, faisant face au public, déférant à la convention, aux rites aujour-

d'hui surannés de l'*opera seria*. Mais cette convention admise, comme l'admettaient le public et les chanteurs illustres de son temps, qui n'eût admiré Gailhard, la beauté de son organe, l'art de sa méthode, le pathétique de son jeu ? A coup sûr, le Méphistophélès exubérant, canaille, *espétaclous*, l'infernal aventurier campé si vigoureusement par le grand artiste ne ressemble pas à la noire, inquiétante, redoutable et silencieuse larve de M. Maurice Renaud plus que le Démon de Berlioz au Diable de Gounod. Mais quelle verve ! quelle voix mordante ! quel rire sacrilège ! quel ricanement corrosif ! quels soufflets donnés aux illusions de la jeunesse, au rêve lilial du premier amour ! Dans son incarnation du Mauvais Esprit, Gailhard était plus près de Gœthe que n'importe lequel de ses devanciers ou de ses contemporains. (Rappelez-vous la scène chez la sorcière et les joyeusetés lubriques, pendant la Nuit du Walpurgis.)

Dénombrer les ouvrages mis en scène, repris ou créés par Gailhard, équivaut à narrer l'histoire de la scène lyrique en France,

depuis quarante ans. Lorsqu'il se préparait à évincer déjà son bienfaiteur de la « cage dorée » où, quand il pleurait misère, les bontés de Gailhard l'avait fait entrer, M. P.-B. Gheusi proféra ce mot qui prouve assez pertinemment que le machiavélisme, la perfidie et l'ingratitude ne sont pas incompatibles avec une sérieuse inintelligence de l'Art : « Pendant sa direction, Gailhard nous aura tout au moins rendu un service. *Il nous aura, quel bonheur ! affranchi de Wagner et de son répertoire !* »

Cette parole, digne de M. Frédéric Masson, ou même de l'antique bredouilleur, Camille Saint-Saëns, père, quant à lui, des *Barbares* et autres *Princesses jaunes*, ne laisse pas de contenir une assez grande part de vérité.

Si Pierre Gailhard n'a pas été, en France, l'instigateur du wagnérisme ; si Pasdeloup, d'abord, Lamoureux et Colonne, les grands chefs d'orchestre, secondés ensuite par les nobles pèlerins de Bayreuth : Mendès, Villiers, Mallarmé, Judith Gautier, un peu plus tard Édouard Dujardin et sa *Revue*, ont produit au monde latin « le dieu Richard Wagner irra-

diant un sacre », c'est à Pierre Gailhard que l'honneur écherra d'avoir intronisé à l'Opéra l'*Œuvre* surhumaine, cette longue suite de drames épiques, de poèmes géants à quoi nulle autre conception du génie humain ne saurait être comparée. Homère (ou, du moins, les gestes primitifs colligés sous ce nom) représente la civilisation hellénique à son début. Shakespeare, c'est la Renaissance. Wagner incarne le Dix-Neuvième siècle dont il reste, pour quiconque est perméable au sentiment du Beau, le poète souverain.

A l'exception du *Crépuscule* et de *Parsifal* tombés dans le domaine public après sa retraite, Gailhard monta, mit en scène et fit connaître à l'insouciant troupeau des abonnés tous les ouvrages de Richard Wagner; il groupa autour les plus rares chanteurs, dignes interprètes du génie et dont quelques-uns avaient reçu, à Bayreuth, l'investiture magistrale : Van Dyck, Delmas, Lucienne Bréval. Mais que son geste ait « débarrassé » la France de *l'Anneau*, de *Tristan* et des *Maîtres chanteurs*, au plus grand avantage commercial, des faux artistes, des médiocres

en qui P.-B. Gheusi, sultan de tous les opéras, se contemple comme dans un miroir complaisant, cela pourrait prêter à controverse. D'ailleurs, « la caravane passe », ignorante du chacal qui jappe, du chien qui glapit ou de l'onagre qui brait.

La suite des jours fugaces, le chagrin, stoïquement supporté, encore que profond et très amer, d'abandonner, sous le coup de machinations infâmes, cet Opéra qu'il animait de son ardeur, n'entamèrent en aucune façon, chez le « Pedro », la vigueur tenace, la belle humeur pyrénéenne et cette incassable vitalité qui ne lui permettait pas de rester oisif un seul jour. Aquarelliste de talent, aussi bien à Luchon, où le Toulousain déraciné retrouvait sa Gascogne natale, que dans la funèbre campagne romaine, à Biarritz comme à Florence, aux pieds du « Vénasque chauve » ou du Socrate orgueilleux, devant la mer cantabrique ou le tombeau d'Arria Marcella, d'une touche rapide et sûre, il notait l'impression du moment, le coloris de la saison et de l'heure. Habile en toutes sortes de métiers, il étonnait jusqu'aux profession-

nels par son esprit inventif, par une imagination fertile en ressources, par des rencontres adroites, simples et heureuses. Au théâtre, nul détail de la mise en scène, de l'illusion à produire, ne lui demeura étranger. Ce fut lui qui, pour donner, dans le conte musical de Vincent d'Indy, l'impression d'une vague déferlant sur la scène, inventa de faire jeter de l'aluminium en copeaux que des machinistes invisibles se renvoyaient, comme un volant sur des raquettes, aussi longtemps que durait le tableau. Au dernier bal organisé sous son règne, ce fut encore lui qui, par le très simple moyen d'une gaze tendue ainsi que la toile des épeires (araignées des jardins) et sur laquelle un vaporisateur puissant jetait, en minces gouttelettes, quelques litres d'eau, imposa le mirage d'une fontaine jaillissante. Suivant la commune loi, Gailhard tirait quelque vanité de ses talents manuels, se pavanant bien plus d'une preuve d'adresse que de compter parmi les maîtres de l'art lyrique. Fils de la même époque et du même terroir que les Mercier, les Falguière, il était né au pays de l'argile et des marbres,

au pays où, d'après une image somptueuse d'Anna Osmont, « le sol est fait avec de la chair de statue ». Il maniait l'ébauchoir avec la même aisance qu'il apportait en toute chose. Quelques-uns des morceaux qu'il a produits surpassent beaucoup le travail d'amateur.

Il garda jusqu'à la fin sa voix souple, chaude et sonore, dont les ans n'avaient amenuisé le timbre ni l'ampleur.

ALFRED JARRY

La représentation à bureaux fermés d'*Ubu Roi* fut un événement digne de mémoire, une date qui fit époque dans l'histoire du symbolisme. Lugné-Poe, si avantageusement connu depuis, comme espion de police, menait, alors, à grand tapage et non sans perspicacité, les représentations intermittentes de *l'Œuvre*. Sans autre ressource que son industrie et l'art de faire payer cher aux amateurs cossus la mise en lumière de leurs élucubrations dramatiques, il réalisait parfois d'intéressantes choses; il faisait au théâtre Antoine une concurrence où les novateurs aussi bien que les fruits secs trouvaient leur compte. Il avait des principes; il ne contrevenait dans aucun cas à la règle qu'il s'était faite de ne jamais payer ses collaborateurs et de ne

jamais savoir ses rôles. Au demeurant, le meilleur fils du monde, avec la tête d'un Napoléon devenu pion de lycée ou clergyman. Un duel célèbre où Catulle Mendès (brave et maladroit comme pas un) avait eu le tort de prendre part en qualité d'adversaire, avait été l'occasion pour lui d'une réclame avantageuse et gratuite. Ayant flairé dans *Ubu* l'éventualité d'un scandale profitable, avec beaucoup de soin et de conscience, il monta ce dialogue fou, cette atellane de marionnettes à qui l'on ne pouvait, sans grande complaisance, donner le nom de comédie, et s'en remit, quant au reste, à la badauderie accueillante du public.

Le soir de la première, les couloirs trépidaient, l'assistance était houleuse, comme aux plus beaux jours du Romantisme. C'était, toute proportion gardée, une bataille d'*Hernani* entre les jeunes écoles, décadentes, symbolistes et la critique bourgeoise, incarnée avec une lourdeur satisfaisante dans la graisse du vieux Sarcey. Poètes chevelus, esthètes crasseux et grandiloques, le ban et l'arrière-ban de la littérature nouvelle dis-

cutait, gesticulait, échangeait des médisances et des commérages de portier. La rédaction du *Mercure de France*, au grand complet, apportait dans ce hourvari une tenue élégante et plus discrète. Henri Bauër, intelligence ouverte à n'importe quelle manifestation d'art, avec une teinte légère de snobisme, le désir excessif de « monter dans le dernier bateau », mettait au service des jeunes l'autorité de son nom et la sagacité d'une critique indépendante. Venait ensuite la plèbe des poètes, des journalistes, sans compter les juifs inévitables à qui le théâtre semble appartenir à l'exclusion des autres peuples terraqués cependant ; l'atmosphère était lourde, un certain malaise inquiétait cette foule parée et tumultueuse. Les confrères de l'auteur, manifestement, craignaient qu'il ne se révélât un génie et ne montât sur leurs épaules, prêts à l'adulation la plus basse comme aux plus féroces reniements, d'après l'orientation de la défaite ou du succès.

La toile se leva. Lugné-Poe avait très ingénieusement choisi ses protagonistes. C'étaient M. Firmin Gémier, à qui ses défauts, son exa-

génération, le travers qu'il a de « jouer province » et de faire un sort à chacun de ses effets, servaient, ici, à miracle, avec pour la réplique cette malheureuse Louise France, morte d'alcool et de misère, sans avoir donné la mesure de la géniale comédienne qu'elle était.

Quand, avec la tête piriforme et le jupon ballonné du père Ubu, Gémier ouvrit la scène par le mot essentiel du parlage français, enrichi d'une consonne, après un temps d'hésitation, le rire se déchaîna, cordial et bon enfant. La partie était gagnée ou peu s'en faut. La cocasserie énorme de Gémier dans chacune de ses répliques, sa manière d'apostropher la mère Ubu : « Comme vous êtes laide, ce soir, mère Ubu ! Est-ce parce que nous attendons du monde ? », le menu détaillé par Louise France, « côtelettes de rastron », et le reste ne firent qu'attirer la belle humeur. Et quand, le spectacle achevé, son principal interprète vint proclamer le nom d'Alfred Jarry, en trois heures d'horloge, celui-ci était, par la décumane porte, entré dans la célébrité.

Un Breton de l'espèce noire, à tête ronde à cheveux bruns luisants et plats, trapu et court de jambes, tels qu'on en voit dans toute la péninsule armoricaine, exception faite des cantons maritimes, Vannes, Quimper, etc., colonisés par les celtes gigantesques à la peau blanche, au poil blond et aux yeux bleus. Sa face brune, aux regards impudents et mélancoliques, bourgeonneait comme un printemps. Il donnait pour excuse de cette infirmité les poisons qu'il était censé avoir bus afin d'éluder le service militaire. Il se disait aussi d'origine hongroise, prétendant que le nom de Jarry est plus commun sur les rives du Danube qu'aux bords de la Rance ou de la Vilaine. Car, en ce temps de puérile infatuation, chacun affectait des origines bizarres ou des mœurs non conformistes. Avant de donner la gloire à leur nom plébéien, les émules de Jarry s'affublaient drôlement de pseudonymes nobiliaires, entre autres Maurice Flandre, qui se faisait appeler « Chevalier du Plessys », et tant d'autres qui, de leurs vanités bourgeoises, auraient pu former un armorial et faire la figue au père Ménétrier.

La brève existence de Jarry fut, pourrait-on dire, une longue et paradoxale gageure contre la plus désolante pauvreté. Cependant que les faux indigents de la littérature, tels que Verlaine ou Léon Bloy, — ce dernier surtout, — sans cesser, un moment, de crier misère, acceptaient de toutes mains les plus gras subsides et ne manquaient jamais d'argent, — Alfred Jarry connut les affres de la misère, manqua, parfois, de pain. Soutenir dans des conditions pareilles le personnage d'un éphèbe de Shakespeare, d'un Mercutio, d'un Paroles, visités par la reine Mab ou les elfes d'*Obéron*, implique une singulière force d'âme, le sentiment le plus vif de sa propre dignité, une grandeur, sans pose ni réclame, qui se rencontre peu souvent chez les professionnels de la régularité bourgeoise et des vertus en gants gris-perle.

Tout cela, pêle-mêle avec une bohème cocasse et douloureuse, avec l'ivrognerie opiniâtre et sale du Breton. Les quelques subsides que valaient à Jarry ses droits d'auteur, sa collaboration à la *Revue blanche* des frères Nathanson, qui discernèrent avec un

tact très sûr le mérite littéraire de cet adolescent dépenaillé, se transformaient en liqueurs fortes dont l'auteur d'*Ubu* abreuva jusqu'au dernier jour la tuberculose qui dévorait sa vie. Il habitait au sixième, un galetas de la rue du Four ou de l'Échaudé-Saint-Germain, dans le voisinage du *Mercure* des parfaits amis que Monsieur et Madame Alfred Vallette furent pour son isolement et sa jeunesse. Quand il se montrait aux décamérons du *Mercure*, à ces brillants mardis qu'animaient la fantaisie et la verve éblouissante de Rachilde, sale, miteux, sans linge, les pieds dans des chaussons de lisière où pointaient ses orteils, la maîtresse de la maison entourait de tant de grâces et de prévenances le malingreux, qui, dans ce Paris d'hier, traînait encore les loques médiévales de Gringoire ou de Villon, que chacun à son tour lui faisait fête, Alfred Jarry brillait de tout son éclat dans le salon de Rachilde et les *symposium* du *Mercure* hospitalier. Son esprit gamin, sa voix mauvaise et désaccordée, son accent nasillard et traînant s'harmonisaient à son allure. Il semblait avoir

adopté, choisi, son costume hétéroclite et composé, comme une figure de théâtre, son personnage extravagant.

Lorsqu'il ne sortait point, n'ayant ni amis, ni liquoristes à qui rendre visite, il se confinait dans son grenier. Deux hiboux lui faisaient société qu'il nourrissait de basses viandes et pour lesquels, du matin au soir, il jouait de la flûte, ou bien du flageolet. Cette musique, d'après lui, enchantait les nocturnes oiseaux qu'il se flattait d'apprivoiser. Après quelques mois de ce régime, les pauvres bêtes allèrent charmer les bêtes puantes au séjour des morts dans les Champs-Élyséens. Un système de panier, mis en mouvement, comme les seaux d'un puits, mettait Alfred Jarry en communication avec son portier. Par cette voie, il recevait son courrier, ainsi que la maigre pitance dont il vivait tant bien que mal ; sa porte fermée aux visites, il réalisait à Paris un idéal de solitude que bien peu de gens ont connu. Il vivait ayant habitué à ces comportements le concierge qui le servait à ses moments perdus, ayant aussi imposé silence, par une retraite absolue,

aux curiosités gobe-mouches des voisins.

Un jour on le trouva mort sur son pauvre lit, après une excessive imbibition de liqueur fermentée. Il n'avait, sans doute, pas souffert. Son âme légère et vagabonde s'était déliée aisément de sa maigre dépouille, comme dans l'épitaphe d'Hadrien : *Animula, vagula, blandula.*

C'est un grand art que de mourir à propos, d'ignorer quelle amertume attend l'homme de lettres, le « Brillant amuseur » qui se survit. Alfred Jarry a quitté la scène du monde au moment opportun. La surprise d'*Ubu roi* n'est pas une de ces bonnes fortunes que le hasard renouvelle. Et déjà, malgré quelques parties, d'un indéniable talent, malgré la saveur d'une proie nourrie et pleine de suc, les envieux pouvaient sans trop d'invraisemblance traiter *Ubu* de « mystification » et son auteur de « talent surfait ».

Le meilleur de son œuvre, ce que, pour tout bagage, Alfred Jarry emporte au temple de Mémoire, cet Ubu grossissement hyperbolique de la mufierie ambiante, Ubu archétype de la scélératesse propre aux honnêtes

gens, avec sa « brouette à phinances » et « le petit bout de bois pour les oneilles », ne fut d'abord qu'une plaisanterie, une farce d'écolier. Au collège de Rennes, Alfred Jarry avait pour maître un certain M. Hébée ou Ébée, illustre pour la ténacité de ses rancunes et la noirceur de sa méchanceté.

Plusieurs générations d'écoliers (car le bonhomme était plus que mûr) se transmettaient ses dires mémorables, dont ils avaient formé une sorte d'anthologie. Alfred, à qui sa famille avait, pour une fête, donné la carcasse et les marionnettes d'un guignol, s'avisa de mettre en dialogue les propos du père Hébée, qui devint peu après le père Ubu, et qui restera sous ce nom dans la mémoire des hommes, parmi les types éternels de Polichinelle, de Pierrot et d'Arlequin.

La farine du garçon pâtissier bergamasque a pour jamais rendu blafard le visage lunaire de Pierrot ; les ongles noirs et tachés d'encre du pet-de-loup bretonnant ont donné le type *ne varietur* des griffes malfaisantes et du nez vulturin qui, parmi la caricature humaine

telle que Mayeux ou le sinistre Robert Macaire, désignent aux curiosités de l'artiste la silhouette d'*Ubu roi*.

THÉRESA

Ainsi qu'aux jours lointains où les Agonothètes
Déchaînaient des jeux grecs les transports convul-
Tu règnes, Thérèsa, sur l'Alcazar massif... [sifs,

Ainsi parlait, aux plus beaux jours de l'*Empire*, dans la manière coruscante des poètes nouveaux, le *Parnassiculet contemporain*. Fantaisie excellente de Paul Arène et d'Alphonse Daudet, alors tous deux, en pleine verve, le *Parnassiculet* donnait, à l'École naissante du passage Choiseul, une suprême consécration, l'investiture de la parodie. Avec un goût très pur, avec un sentiment très net de la mesure, de la composition, les auteurs dénigraient, en artistes, l'emphase, l'étalage de pédanterie ou d'archaïsme dont abusaient un peu Leconte de l'Isle et ses meilleurs écoliers. On se rappelle

encore le poème « scandinave » : *Gaël-Himar aux grands pieds*, où le chantre du *Runoïa* pouvait reconnaître, déformée à peine, la marque de sa frappe et de son balancier :

— Je meurs, si je n'obtiens, ce soir, un baiser d'elle :
Et le Roi me tuera, certes! si je le prends !
Dit Gaël-Himar, seigneur très sage et très fidèle.
— Qu'il est beau ! dit Edwig et qu'il a les pieds
[grands !

Au milieu de ces joyeusetés pindariques, le nom de Thérèsa claironnait comme la *salpinx* des antiques panégyries. N'était-ce pas, en effet, une trompette vermeille, un olifant de bronze et d'or où sonnait la joie exubérante de l'heure, ce *mezzo* tour à tour émouvant, canaille, cette voix aux intonations irrésistiblement pathétiques et bouffonnes, qui déchaînait le rire ou faisait sourdre les pleurs ?

Le Café-Concert, tel qu'il a survécu aux désastres de l'Empire, le Café-Concert, tel que l'ont pu connaître encore les hommes d'aujourd'hui, jusqu'au temps où la vogue

des « cabarets artistiques », puis le goût furieux du cinématographe eussent relégué ses plaisirs au magasin des vieilles lunes et des passe-temps désuets, date — ou peu s'en faut — de Thérèsa. Jusqu'à elle, rien de pareil n'existait. L'estaminet enrichi de flons-flons, caveau ou société chantante, servait d'asile à quelques groupes d'amateurs. Il n'avait ni façade, ni affiches, ni lumières. La Presse l'ignorait. Dans l'arrière-boutique d'un marchand de vins sans gloire, autour du piano, piano chauve de plusieurs cordes, asthmatique et brèche-dent, les virtuoses du quartier défilaient à tour de rôle. « Chacun y allait de la sienne. » En bras de chemise, plus vieilli que vieux, dévasté par la misère et déjà stigmatisé par le Démon Alcool, Darcier attaquait l'instrument poussif. Alors, c'était un charme. Comme lui seul au monde savait dire, il disait, chantait, phrasait, déclamait les ouvrages de sa composition : *la Tour Saint-Jacques*, *Mon petit-neveu*, dont il faisait des poèmes incomparables, frissonnants de révolte, de douleur et de pitié. Ce fut un éducateur sans second. Faure, le maître du

bel canto, Faure, le *Don Juan*, l'*Hamlet*, dignes de Mozart et de Shakespeare, même au temps de ses plus beaux succès, n'omit pas une seule fois, tant que Darcier vécut, de soumettre à ses conseils les nouveaux rôles qu'il préparait.

Pierre Dupont, minable, intempérant et nostalgique, parfois, se montrait aussi dans les guinguettes, rue de la Lune, boulevard Bonne-Nouvelle, improvisait des chants pour ses vers qu'un musicien attentif, Alphonse Royer, je crois, prenait au vol et notait à ses côtés.

En dehors de ces inspirés, Pierre Dupont, Darcier, l'un et l'autre sous le joug de l'Alcool, rien de plus misérable et niais que le répertoire en vogue dans les bouges musicaux. Les gaudrioles hors d'usage, les fadeurs ineptes de Paul Henrion et de Mme Loïsa Puget en faisaient l'ornement. On dévidait à grand renfort de gargouillades, portements de voix et tours de gosiers, force couplets de ce genre :

Puis enfin, notre Roi lui-même
Paraîtra, suivi de sa cour.
S'il allait te dire : « Je t'aime,
« Fleurette, à toi mon diadème,
« Mon royaume pour ton amour ! »
— Si le roi me dit qu'il m'adore,
Je répondrai : « Je vous honore. »
Et mes yeux ne verront que toi,
Et mon cœur n'aimera que toi !!!

Ce fut alors que Thérèsa trouva sa voie, eut l'Idée essentielle et topique, l'Inspiration qui montre au Génie un chemin non frayé, la route de gloire ouverte sous ses pas.

A la romance, jocrisse, pleurarde et sentimentale, sans apprendre ni changer quoi que ce soit à la musique de serinette, aux poèmes biscornus, elle donna l'accent du ruisseau, le ton de la crapule, à ces balivernes séraphiques. Elle renversa le piment et le poivre de Cayenne dans les fades confitures qui, depuis l'ère philipienne, rancissaient mélancoliquement sur les pianos bourgeois. Elle se nommait encore Eugénie Valadon et glapissait des vaudevilles, dans les petits théâtres pour cent cinquante francs par mois.

Quelqu'un, par bonheur, l'entendit : le passant utile. Eugénie Valadon était morte et, sans transition ni peine, Thérèsa montait au zénith de la popularité.

L'heure était propice. Après le long ennui et les mœurs pharisaïques de la société qu'avait faite la Monarchie de Juillet, après les inquiétudes que le mouvement idéologique de la Révolution avait mises dans le cœur du Riche, tranquille désormais et rassuré par les massacres opportuns du Deux Décembre, le Monde opulent du Second Empire ne demandait qu'à s'amuser. La Beauté provoquait le rire, l'Enthousiasme passait pour démodé, ridicule et de mauvaise compagnie. Hortense Schneider « chahutait » les dieux et les héros d'Homère au grand contentement de Jules Vallès, que tant d'irrévérences, les pichenettes sur la face d'Agamemnon vengeaient de ses tourments passés, quand, écolier captif dans les bagnes universitaires, il défrichait les landes moroses du grec et du latin.

Le siècle de l'opérette, du café chantant était venu. Offenbach, Hervé, d'une musique

fraîche, pimpante, qui vaut bien celle de Meyerbeer ou de Rossini, enguirlandaient les coqs-à-l'âne de *Barbe-Bleue* et du *Petit Faust*, cependant que le ministre d'État, le frère même du souverain, sous le masque transparent de « Saint-Rémy », quêtait la bienveillance de Rochefort, prodiguant les nasardes aux convives de l'infortuné Choufleury.

Quand elle parut, avec son masque de louve, sa taille maigre et déhanchée, avec ses bras trop courts, ses belles mains qu'elle ne ganta plus jamais depuis certain soir où l'Empereur en avait fait l'éloge, avec sa voix qui mordait, riche en inflexions, Thérèsa prit immédiatement sur la foule une autorité qui n'appartient qu'aux rois de la scène, aux artistes souverains. Tout ce que nous savons de Frédérick Lemaître, de son emprise, de la fascination qui émanait de sa personne, Thérèsa nous l'a rendu palpable et véridique. Un geste, une modulation imprévue, un cri, un soupir? Il n'en fallait pas davantage à cette Melpomène d'estaminet pour incendier les cœurs ou susciter le rire formidable que

la Grèce prête aux Immortels. « Grande artiste de petit lieu, » disait Veuillot. Malgré l'amertume qu'imposait à l'écrivain des *Odeurs de Paris* la posture qu'il s'était donnée — avec quel talent! — de satiriste chrétien, l'obligation de se draper devant ces « culotteurs de pipes » en romain de Couture, la vérité l'emporta. Malgré lui, malgré l'horreur du lieu, on sent qu'il admire. Nul n'a peint la Grande Thérèsa du Second Empire, celle qui *yodlait* tour à tour les *Canards tyroliens* et la *Femme à barbe*, dans la surprenante apothéose de son génie auguste et populacier, comme le censeur de l'Univers.

Lorsque nous entendîmes, après la guerre et touchant au déclin de sa voix, la cantatrice, elle ne gardait plus « les ours sur la montagne ». Suivant un mot de Saint-Victor, « la grande cloche était alors ouatée ». Un organe, si robuste qu'on l'imagine, résiste mal aux vapeurs nauséabondes, à la fumigation perpétuelle du café-concert. Chez Armand Silvestre, dans sa villa d'Asnières, où, souventefois, après dîner, Thérèsa venait en amie,

en voisine familière, il nous fut donné de l'entendre, au piano, récapitulant ses musiques d'autrefois. Quelle magie et quelle évocation! Était-ce hier? Était-ce il y a trente ans? Voici, dans le *studio*, où, chaque matin, le fier poète des *Sonnets païens* et des *Poèmes d'hiver* s'astreignait à ressusciter l'humeur gauloise de Béroalde de Verville et de l'immense *Rabelais*, voici dans un luxe banal de *cottage* suburbain, la lampe et sa tache de lumière sur le désordre houleux des partitions. Puis, dans la pénombre, Thérèsa fort épaissie, et les cheveux teints, n'ayant gardé que son masque tragique, aux lèvres mordantes, aux yeux de flamme et de rêve.

Elle chantait à l'Alcazar du faubourg Poissonnière. *La Glu*, quelque rengaine de Paul Déroulède, que sa parole métamorphosait en épopée, une chanson paysanne « Rossignolet du bois sauvage », puis *l'Été de la Saint-Martin*, où, d'une voix résignée et poignante, l'artiste, chaque soir, disait adieu à ses chansons, formaient alors, avec la sublime *Terre* de Jules Jouy, son répertoire d'automne.

Enfin, la grande voix se tut. La femme sur-

vivait à l'artiste. Et ceux qui l'avaient aimée, applaudie, aux soirs de ses derniers triomphes, ne gardaient plus de la cantatrice reine qu'une image dont le temps efface peu à peu les contours, avec le souvenir à jamais présent, le souvenir aux épines délicieuses des jours où Thérèsa les fit pleurer.

THÉOPHILE GAUTIER

Discours prononcé à Tarbes
le 2 juillet 1911

A Monsieur Georges MAGNOAC,
maire de la ville de Tarbes.
En amical hommage.
L. T.

Nice, le 31 Décembre 1912.

Le hasard divin qui fait naître les poètes, qui, par un choix mystérieux, indépendant et péremptoire, distingue celui dont la parole cadencée, éclatante de lumière et d'harmonie, ouvre aux hommes, ses frères, le monde enchanté des nombres et des sons ; le hasard qui marque un enfant pour la Gloire et la Douleur, qui, lui posant au front le signe mélancolique du Génie et touchant d'une flamme ses lèvres éloquentes, suscite des ténèbres le créateur d'un Beau nouveau ; le hasard qui, sans distinction de race ou de milieu, évoque ses élus, pour, à travers des chemins, tantôt semés de palmes et de fleurs, tantôt engravés de ronces térébrantes et de cailloux aigus, les conduire vers ce Capitole idéal où montent, d'âge en âge, les martyrs

du Droit et les témoins de la Beauté; — le hasard, vers la fin du Premier Empire, conduisit à Tarbes un modeste employé d'octroi, qui, le 30 août 1811, y devint père de Théophile Gautier.

Si la famille du nouveau-né, transplantée aux bords de l'Adour, par les obligations d'une carrière administrative, n'était point de souche bigourdane ; si sa mère, briarde, venait de l'Ile-de-France et d'un terroir prosaïque entre tous, du moins le sang paternel mettait dans ses veines l'ardeur méridionale, cette fougue de Provence qui, domptée et contenue, et soumise, peut-on dire, par la culture latine, de torrent se fait fleuve, comme le Rhône, entre les quais de Lyon, s'épanche à grands flots, porte vers la mer des galères triomphales, et, d'une onde perdurable, anime les sirventes du félibre et les discours de l'orateur.

Le père de Gautier, issu du comtat Venaissin, fils et petit-fils de sujets pontificaux, gardait « le bon accent du Midi », ce parler d'Avignon qui fut le premier langage de Pétrarque et d'Aubanel, ce parler tout vibrant

de sonorités italiennes, que mitigea, pour l'enfant prédestiné, un dialecte moins lyrique de la souche romane, le savoureux idiome du pays bigourdan.

Ce fut le premier don d'Hermès, le langage de Théophile au berceau. Oui, le patois de Tarbes, avec ses désinences alertes, les raccourcis de ses images, le tour plaisant de son ironie, avec ses tropes, sa musique imitative, sa désinvolture goguenarde, exprima les premières émotions du Maître à venir, fut l'interprète de son premier contact avec les hommes.

Il en garda la nostalgie et la mémoire. Et lui, le parfait classique, le virtuose, le « poète impeccable » de Baudelaire, longtemps se plut à écouter les soldats de la Bigorre, qui parlaient patois.

Il n'oublia jamais le lieu de son berceau, la vision des montagnes, découpant sur l'azur profond leurs dômes de saphir et de lapis, la plaine subpyrénéenne où bondissent les poulains grisés d'espace et de lumière, où les champs de maïs, les prés verts, les froments et les seigles alternent avec les bois aux

ténèbres virgiliennes, où les sources jaillissent, où, dans les crépuscules transparents de juin, l'ombre des tilleuls s'emplit de rires et de parfums.

Tarbelle des Pyrénées, que célébra Tibulle et qui, depuis la soumission des Aquitains aux aigles romaines de Publius Crassus, apportant avec elles un reflet du génie hellénique, Tarbelle des Pyrénées, qui épanouit ses treilles, ses parterres et ses vergers aux bords pacifiques de l'Adour, laissa dans l'esprit du futur poète une image indélébile.

Vieux, malade, et près du soir, il y revint, après cinquante années d'absence. Il reconnut la maison que son père habitait, la rue et ces perspectives sans nombre ouvertes sur la chaîne des montagnes. Il retrouva ce que chacun de nous abandonne de son cœur aux premières haltes de la vie.

Alors, sans doute, il reconnut ce qu'il devait à la terre d'adoption, à la patrie accidentelle où, pour la première fois, le monde apparut à ses yeux dans toute la beauté du printemps et de la jeunesse. Il comprit que la montagne avait fait sourdre en lui de vivantes fontaines,

mis dans ses yeux et dans son oreille le sens du rythme et de la couleur.

Et c'est pourquoi, Tarbais, nous célébrons aujourd'hui la mémoire d'un poète qui, de race pérégrine, vécut loin de Tarbes et n'y revint qu'en pèlerinage au déclin de ses ans. C'est pourquoi, dans une fraternelle panégyrie, émus et reconnaissants, nous apportons à son image des guirlandes. C'est pourquoi les orateurs, les poètes, les musiciens, convoqués par les magistrats de votre cité, offrent au souvenir du maître qui n'est plus un hommage d'admiration et d'enthousiasme.

C'est pourquoi, devançant l'heure et montrant l'exemple au monde civilisé, Tarbes, dans une fête civique et populaire, exalte la mémoire de ce noble ouvrier, de ce probe artisan du verbe, qui n'eut d'autre souci que l'art d'écrire, et qui, par une volonté superbe, agrandit le domaine, assez étroit au début, de son inspiration, créa non seulement une école, mais, peut-on dire, une façon nouvelle d'interpréter, de peindre avec des mots concrets le monde extérieur, de réaliser (pardonnez-moi ce pédantisme) en vocables icas-

tiques les visions objectives que peintres et sculpteurs avaient seuls exprimées jusqu'à lui.

Le monde reconnaît, aujourd'hui, celui qui fut un noble éducateur de la pensée humaine et l'intronise dorénavant parmi ses dieux. Car la fuite des jours a consacré la mémoire du poète, éprouvé son affinage, son titre et son aloi, contre cette pierre de touche exacte qu'est la dalle du tombeau.

C'est pourquoi je viens, assumant la tâche redoutable de célébrer devant vous le grand poète, honneur de ma cité natale, poète dont la vie, aussi bien que les ouvrages, donne à tous un exemple auguste et de fortes leçons. Car elle enseigne aux jeunes hommes le mépris de la laideur, de la bassesse, de l'intrigue et de la cupidité. Elle montre à ceux qui viendront après nous que le sincère amour de l'Art préserve des souillures, de la déchéance, maintient l'Homme à la hauteur de ses premiers rêves, dans une limpide atmosphère de désintéressement et d'orgueil.

En un temps où la plupart des écrivains, quel que soit d'ailleurs le talent dont ils sont

pourvus, vivent en hommes d'affaires, soucieux de places, d' « honneurs qui déshonorent », de relations, d'argent, d'argent surtout, Gautier apparaît comme un héros que tente la prouesse unique du bien dire, la haute escrime des beaux vers.

Artiste, il ne mêle aux choses de l'Art ni désir du succès, ni velléité d'ambition. Il ne quête point la richesse. Il ne trafique de son esprit ni de son cœur. La Toison d'Or qu'il poursuit n'a pas cours à la Monnaie. Et, quand il se voit contraint à des besognes écœurantes, aux travaux du journal, sous une apparence détachée, olympienne, sous une impassibilité apparente, il dérobe son mépris. Il regarde le monde frivole et stupide qu'il a charge d'amuser, enclos dans cette forteresse intérieure, dans l'éburnale tour qui le met à l'abri des contacts avilissants.

Doué pour comprendre la beauté sous toutes ses formes, sous ses aspects les plus inattendus, pour les exprimer au moyen de formules évocatrices, de mots qui font voir encore plus qu'ils n'expriment, il donne au langage la précision des arts plastiques. Sa

phrase a des reliefs, des couleurs ; elle abonde en modelés, en teintes riches et précises. Peintre, orfèvre, émailleur, graveur, miniaturiste, le monde apparaît à ses yeux comme une longue suite de paysages, comme une succession de reliefs plus ou moins éclairés.

De cette conception exclusive, de cette conception jalousement esthétique découle une philosophie indulgente et hautaine, une manière de comprendre la vie, à la fois bénigne et méprisante, qui place l'écrivain loin des chocs trop rudes, lui permet d'envisager l'hypocrisie et la sottise, sans éprouver leurs atteintes, de planer loin des contingences et de tendre, sans interruption d'en bas, vers le but où l'artiste a mis son idéal.

Gautier porta loin cette attention magnamine pour tout ce qui n'est pas un effort vers la Beauté. Il dédaigna profondément les luttes inutiles, attentif seulement aux œuvres des peintres, des musiciens et des poètes.

En dépit de sa culture, en dépit des influences d'époque et de milieu, il traversa la Restauration, l'Ère philippienne, sans que

rien n'entamât son paganisme très sincère. Il était de ces hommes pour qui le tact chrétien semble non advenu.

En outre, il ignorait tout des mœurs contemporaines, des compétitions, des hontes, de la bêtise universelles.

Dans ses heures de mélancolie, il se comparait lui-même à un « Anacréon triste ». Mais il déployait une autre envergure que le poète de *l'Amour Mouillé*. Plus latin d'inspiration et de forme, je le comparerais volontiers, pour la recherche et la magnificence, à quelque poète de la décadence romaine, à Claudien par exemple, à un Claudien moderne, qui, au lieu de célébrer le panégyrique d'Olybrius et d'insulter l'eunuque Eutrope déchu du ministère, se voyait condamné à rendre compte des drames de Ponsard, des comédies de Clairville et des ballets d'Adolphe Adam. Il enveloppait d'une égale dérision le journalisme vertueux, la mise en scène philanthropique, l'utilitarisme, les déclamations des pharisiens et l'esthétique des bourgeois.

Non, imbéciles, non, crétins et goitreux

que vous êtes, un livre ne fait pas de la soupe à la gélatine; — un roman n'est pas une paire de bottes sans couture ; un sonnet, une seringue à jet continu ; un drame n'est pas un chemin de fer, toutes choses essentiellement civilisantes et faisant marcher l'humanité dans la voie du progrès.

De par les boyaux de tous les papes passés, présents et futurs, non et deux cent mille fois non !

On ne se fait pas un bonnet de coton d'une métonymie; on ne chausse pas une comparaison en guise de pantoufle; on ne se peut servir d'une antithèse pour parapluie; malheureusement, on ne saurait se plaquer sur le ventre quelques rimes bariolées en manière de gilet. J'ai la conviction intime qu'une ode est un vêtement trop léger pour l'hiver, et qu'on ne serait pas mieux habillé avec la strophe, l'antistrophe et l'épode, que cette femme du Cynique qui se contentait de sa seule vertu pour chemise, et allait nue comme la main, à ce que raconte l'histoire.

Il y a deux sortes d'utilité, et le sens de ce vocable n'est jamais que relatif. Ce qui est utile

pour l'un ne l'est pas pour l'autre. Vous êtes savetier, je suis poète. — Il est utile pour moi que mon premier vers rime avec le second. — Un dictionnaire de rimes m'est d'une grande utilité ; vous n'en avez que faire pour carreler une vieille paire de bottes, et il est juste de dire qu'un tranchet ne me servirait pas à grand'chose pour faire une ode, — Après cela, vous objecterez qu'un savetier est bien au-dessus d'un poète, et que l'on se passe mieux de l'un que de l'autre. Sans prétendre rabaisser l'illustre profession de savetier, que j'honore à l'égal de la profession de monarque constitutionnel, j'avouerai humblement que j'aimerais mieux avoir mon soulier décousu que mon vers mal rimé, et manquer de bottes plutôt que de poèmes.

Rien de ce qui est beau n'est indispensable à la vie.

A quoi sert la beauté des femmes ? Pourvu qu'une femme soit médicalement bien conformée, en état de faire des enfants, elle sera toujours assez bonne pour des économistes.

A quoi bon la musique ? à quoi bon la

peinture? Qui aurait la folie de préférer Mozart à M. Carrel, et Michel-Ange à l'inventeur de la moutarde blanche?

A travers les ennuis de la besogne quotidienne, les déceptions, les regrets du beau temps où, sous le gonfalon d'Hernani, les jeunes hommes de 1830 combattaient pour la poésie et le bon sens, il rêvait cependant « une humanité éprise de belles formes, contemplant des œuvres d'art, vivant sous des portiques en marbre de Paros et faisant silence pour écouter les poètes ».

Or, je le répète, ce paganisme inhérent à son esprit détermina ses doctrines sociales et religieuses, lui conféra ce calme détachement, ce tranquille dédain pour ce qu'admire le commun des hommes, et remplit son intelligence d'une merveilleuse et permanente sérénité.

Lui-même a formulé ce qu'on devait nommer plus tard son état d'âme, dans les conseils aux poètes qui servent de péroraison au Triomphe de Pétrarque :

Sur l'autel idéal entretenez la flamme,
Guidez le peuple au Bien par le chemin du Beau,
Loin des mauvais instincts, bêtes fauves de l'âme !

[beau,
Comme un vase d'albâtre où l'on cache un flam-
Mettez l'idée au fond de la forme sculptée,
Et d'une lampe ardente éclairez le tombeau.

Que votre douce voix, de chacun écoutée,
Au milieu du combat, jetant des mots de paix,
Fasse tomber les flots de la foule irritée !

Que votre poésie aux vers calmes et frais
[d'eau vive
Soit pour les cœurs souffrants comme ces fonts
Où vont boire les cerfs dans l'ombre des forêts.

Faites de la musique avec la voix plaintive
De la Création et de l'Humanité,
De l'homme dans la ville, et du flot sur la rive.

vanté
Puis, comme un beau Symbole, un grand peintre
Vous représentera dans une immense toile,
Montant au Capitole où César est monté :

Et vous aurez au front l'auréole et l'étoile.

« Conduisez-les au Bien par la route du Beau! » Voilà tout entière l'éthique de Gautier, sa déontologie. Avant d'être une infraction aux lois tutélaires des sociétés, le crime, le vice, l'abjection morale sont une dérogation au rythme de la vie, aux lois primordiales qui règlent la forme humaine, à la sculpture vivante qui modèle, d'après un canon immuable et redouté, la face de l'homme à la ressemblance de ses actes. La laideur est un châtiment. C'est pourquoi Flaubert, disciple de Gautier, a pu dire que « l'habitude des pensées basses déforme le visage humain ». Le monde, représentation de notre volonté, de notre sens intime, n'existe que par la forme dont nous l'investissons. De même que, pour bien écrire, il faut penser juste, il faut vivre en beauté pour mériter le nom d'homme et ne pas déchoir de la splendeur première.

Cette façon d'entendre la morale, qui part, non d'une doctrine métaphysique ou sociale, cet impératif dirai-je parnassien, implique un singulier respect de soi-même, une aristocratie, une intime noblesse qui règle tous les

mouvements du cœur et de l'esprit, suivant la mesure prescrite, et les conforme aux lois des civilisations. Telle fut la « musique » des Grecs, éducateurs du monde, leur pédagogie eurythmique, soumettant au même accord à la lyre d'Hermès le forum et le gymnase, les échanges de la parole et du travail, la philosophie et le négoce, la technique de l'athlète et le procédé de l'orateur.

Gautier ne connut point d'autre culte. Prêtre de la plus haute religion que l'humanité se soit donnée, il entra plus avant que n'importe quel de ses rivaux dans l'âme des sociétés mortes et des dogmes disparus.

L'adoration unique et passionnée de l'Art fait l'homme qu'elle embrase contemporain de tous les peuples intelligent de tous les dieux. Elle ouvre en sa faveur les cryptes millénaires où dorment les anciens rois. Elle restaure les temples désertés, évoque les fantômes, infuse un sang nouveau, une vie, à présent éternelle, aux éphémères que la mort emporta vers les prés d'asphodèles, vers la sylve ténébreuse du Dante, « où le soleil se tait ».

Qu'il érige en plein azur, avec ses métopes, sa colonnade, ses frises de marbre blanc, un temple d'Artémis ou d'Aphrodite ; qu'il descende au fond des puits funéraires où traîne encore une vapeur d'encensoirs, où, dans leurs gaines de carton doré, dans un cercueil de bois incorruptible, dorment les reines d'Égypte aux lèvres éternellement peintes, aux ongles fardés, aux prunelles d'émail et d'or, ceintes de bandelettes et la chair imprégnée encore de baumes tout-puissants ; qu'il évoque le boléro funèbre d'Inès de la sierra « dansant un poignard dans le cœur », les fantômes de vieux grognards, pareils aux spectres de Zedlitz, revenant, auprès du Gymnase, « sous la bruine et dans la fange de Paris » ; qu'il accorde — symphonie en blanc majeur, — le paros au duvet des cygnes, l'ivoire à l'argent et le lis à l'hermine, pour humilier ces candeurs aux pieds de la comtesse Muchanoff, « madone des neiges », venue, avec Séraphita, des Groënlands mystérieux ; partout, quel que soit l'âge, le pays, quelle que soit l'ordonnance des lois et la structure des dieux, quel que soit le point

du temps ou de l'espace, Théophile Gautier exprime avec une précision lyrique, une diction abondante et sûre d'elle-même, une probité d'artiste qui ne prétend abdiquer ni devant le peintre, ni devant l'archéologue, les mirages incomparables qu'enfanta son cerveau.

Nul, avant lui, hormis Rabelais, cet autre poète, n'avait fait preuve, même approximative, d'une telle fécondité, d'une pareille abondance verbale. Tels écrivains ahanent au pourchas du mot qui les inquiète et se dérobe, comme une libellule aux ailes chatoyantes. A tels autres, les mots viennent d'eux-mêmes en foule, mots de sinople, mots d'azur, mots de sable, mots d'argent et d'or. De plus grands que Théophile n'ont pas eu ce génie et cette merveilleuse faculté. On a dit fréquemment : « Tout est bleu dans Lamartine ; tout est fauve dans Hugo. » L'auteur d'*Émaux et Camées* possédait une palette intégrale, où la gamme des tons parcourait, de haut en bas, les registres de la nuance et de la couleur, où la lumière blanche se décomposait dans l'iris infini de ses moda-

lités. Don merveilleux, soutenu! Effrayante presque et surhumaine, cette innéité de l'exactitude qui glorifie, en toute occurrence, le verbe de Gautier.

Outre ses feuilletons du *Moniteur*, ses volumes de mémoires, de souvenirs, ses voyages, il a écrit des romans, des contes, des nouvelles. Un charme diapré, une inspiration toujours fraîche, une technique sans seconde animent ces ouvrages de critique ou d'imagination.

Tantôt rival d'Abraham Bosse et de Jacques Callot, Gautier, dans *le Capitaine Fracasse*, donne un modèle pur de style Louis XIII. Tantôt, retrouvant le sourire de Lucien, il décrit, avec sa tunique de byssus, avec ses colliers, ses agrafes et l'édifice harmonieux de sa coiffure, Bacchis Samienne, prêtresse de Vénus.

Tantôt enfin, égaré dans les spéculations et les rêves psychiques, il déduit, après Emmanuel Swedenborg, les aventures astrales de *Spirite*, l'avatar d'un amant qui change de corps, sans pouvoir incliner à ses vœux l'âme dont il est épris.

Cette compréhension des figures diverses que, d'après les entours et l'ambiance natale, assument les objets de la vénération humaine impartit à Gautier le sens du voyage, le goût des itinéraires compliqués, du cosmopolitisme où l'esprit se renouvelle et s'incarne, en quelque manière, dans des sites et des races, dans des hommes inconnus. « Avec mes convives, » disait-il, quand, retiré dans sa maison de Neuilly, une élite de visiteurs prenait place à la table du maître, « avec mes convives on pourrait, sans interprète, faire le tour du monde ».

Son tourisme, en effet, n'est pas celui de Chateaubriand, promenant au milieu des ruines l'amertume des ambitions mortes et de l'orgueil ulcéré ; ce n'est pas non plus la sympathie ardente de Pierre Loti pour les races exotiques ; mais la noble curiosité d'un connaisseur que délectent les aspects variés de l'univers.

« Théo, » — lui disait Mme de Girardin, au retour du voyage *tra los montes*, dont il rapporta les poèmes d'*Espana*, — « Théo, il n'y a donc pas d'Espagnols en Espagne ? »

Cette boutade célèbre ne témoigne pas d'une intelligence bien vive chez celle qui la proféra.

Théophile Gautier n'est pas un peintre de mœurs. Ne lui demandez pas de pénétrer, comme Cervantes, comme Saint-Simon, comme Balzac ou même comme Dickens, dans l'intime des êtres, dont il décrit la surface et l'apparence. Et qu'importaient les Espagnols à celui qui, chaque jour, s'enivrait de Goya et de Velasquez, de Ribéra et du Greco, qui contemplait la Vierge de Tolède, « poupée étincelante en robe de brocart », s'asseyait sous les lauriers-roses du Généralife et caressait d'un baiser chacune de leurs fleurs ?

De même, n'exigez pas qu'il se conforme au précepte de Renan, qu'il représente les objets par des épithètes morales, et décrive le monde, les réalités objectives au moyen des sentiments qu'ils font naître dans l'homme intérieur. Le maître du « Verbe peint », de l' « Écriture », ne creuse point et, pour toucher le cœur, parle d'abord aux yeux.

Un exemple fera comprendre ceci ou, pour mieux dire, un parallèle, une comparaison entre deux pages célèbres de Michelet et de Gautier. L'un et l'autre, par jeu sans doute et pour affirmer leur virtuosité, se sont plu à rénover ce thème élégiaque entre tous rebattu fourni par le départ des hirondelles, cette mélancolie à l'approche de l'automne qui s'empare du plus indifférent et l'admoneste ; que la fuite des jours emporte, avec les feuilles moribondes, un peu de sa jeunesse et des bonheurs défunts. Ce qui donne à Millevoye une rengaine, à Lamartine des strophes dont la noblesse n'empêche le vague ni la fadeur :

« Voici les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon... »

deviendra pour Michelet et pour Gautier le motif de périodes vibrantes de vers plastiques et mélodieux.

Dans Michelet, tout n'est qu'émotion intime, *corso* et *ricorso* de la pensée ardente sur elle-même, du rêve qui médite et cherche dans la vision du monde extérieur un aliment infini.

« C'est l'oiseau du retour. Si je l'appelle ainsi, ce n'est pas seulement pour la régularité du retour annuel, mais pour son allure même, et la direction de son vol, si varié, mais pourtant circulaire et qui revient toujours sur lui.

« Elle tourne et vire sans cesse, elle plane infatigablement autour du même espace et sur le même lieu, décrivant une infinité de courbes gracieuses qui varient, mais sans s'éloigner. Est-ce pour suivre sa proie, le moucheron qui danse et flotte en l'air? Est-ce pour exercer sa puissance, son aile infatigable, sans s'éloigner du nid? N'importe, ce vol circulaire, ce mouvement éternel de retour, nous a toujours pris les yeux et le cœur, nous jetant dans le rêve, dans un monde de pensées.

Nous voyons bien son vol, jamais, presque jamais sa petite face noire. Qui donc es-tu, toi qui te dérobes toujours, qui ne me laisses voir que tes tranchantes ailes, faulx rapides comme celle du Temps? Lui, il s'en va sans cesse; toi, tu reviens toujours. Tu m'approches, tu m'en veux, ce semble, tu me rases, voudrais-tu me toucher? Tu me caresses de si près que j'ai au visage le vent et presque le coup de ton aile... Est-ce un oiseau? est-ce un esprit?... Ah! si tu es une âme, dis-le-moi franchement et dis-moi cet obstacle qui sépare le vivant des morts. Nous le serons demain; nous sera-t-il donné de venir à tire-d'aile revoir ce cher foyer de travail et d'amour? de dire un

mot encore, en langue d'hirondelle, à ceux qui, même alors, garderont notre cœur. »

(MICHELET, *L'Oiseau.*)

Chez Gautier, le cri de douleur, qui cependant éclate vers la fin du poème, arrive dans un accord lumineux de tons chauds et splendides, panoramas à vol d'hirondelles où passent tour à tour les cimes violettes de l'Attique, le Nil dont l'eau morte s'étame d'une pellicule de plomb, le seuil doré des cafés de Smyrne, tout ce que la terre a de nobles paysages et d'édifices enchantés.

CE QUE DISENT LES HIRONDELLES

Chanson d'automne.

Déjà plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons jaunis ;
Soir et matin, la brise est fraîche,
Hélas! les beaux jours sont finis !

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin, pour dernier trésor :
Le dahlia met sa cocarde
Et le souci sa toque d'or.

La pluie au bassin fait des bulles,
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules :
Voici l'hiver, voici le froid !

Elles s'assemblent par centaines,
Se concertant pour le départ.
L'une dit : « Oh ! que dans Athènes
Il fait bon sur le vieux rempart !

« Tous les ans, j'y vais et je niche
Aux métopes du Parthénon.
Mon nid bouche dans la corniche
Le trou d'un boulet de canon. »

L'autre : « J'ai ma petite chambre
A Smyrne, au plafond d'un café.
Les Hadjis comptent leurs grains d'ambre
Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

« J'entre et je sors, accoutumée
Aux blondes vapeurs des chibouchs,
Et parmi des flots de fumée
Je rase turbans et tarbouchs. »

Celle-ci : « J'habite un triglyphe
Au fronton d'un temple, à Balbeck.
Je m'y suspends avec ma griffe
Sur mes petits au large bec. »

Celle-là : « Voici mon adresse :
Rhodes, Palais des Chevaliers;
Chaque hiver, ma tente s'y dresse
Au chapiteau des noirs piliers. »

La cinquième : « Je ferai halte,
Car l'âge m'alourdit un peu,
Aux blanches terrasses de Malte,
Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »

La sixième : « Qu'on est à l'aise
Au Caire, en haut des minarets !
J'empâte un ornement de glaise,
Et mes quartiers d'hiver sont prêts. »

« A la seconde cataracte,
Fait la dernière, j'ai mon nid;
J'en ai noté la place exacte,
Dans le pschent d'un roi de granit. »

Toutes : « Demain combien de lieues
Auront filé sous notre essaim,
Plaines brunes, pics blancs, mers bleues
Brodant d'écume leur bassin ! »

Avec cris et battements d'ailes,
Sur la moulure aux bords étroits,
Ainsi jasent les hirondelles,
Voyant venir la rouille aux bois.

Je comprends tout ce qu'elles disent,
Car le poète est un oiseau ;
Mais, captif, ses élans se brisent
Contre un invisible réseau !

Des ailes ! Des ailes ! Des ailes !
Comme dans le chant de Ruckert,
Pour voler, là-bas avec elles
Au soleil d'or, au printemps vert.

* * *

Par cette indifférence même à l'essence, à la nature métaphysique du divin, Gautier fut, mieux que nul autre, en possession d'exprimer le pittoresque et la beauté des Dieux.

En un temps où le romantisme ne jurait que par Michel-Ange et Raphaël, dont les noms avaient remplacé, depuis peu, ceux de Zeuxis et d'Apelle, chers à l'École impériale, sans répondre, la plupart du temps, pour ceux qui les prononçaient, à de tangibles réalités, Gautier avait goûté, dans leur grâce printanière, les primitifs italiens et les vieux maîtres flamands. Il connaissait les

musées de l'Europe, les Vierges de Memling, les Anges musiciens que groupe, autour du Christ vainqueur, le peintre séraphique de Bruges, *l'Adoration de l'Agneau,* Van Eyck, Quintin Metsys, Antonello de Messine. Il avait contemplé, sur leur fond d'outremer et d'or, les madones patriciennes de Lorenzo Monaco, de Jean de Fiesole, de Léonard et de Botticelli.

Le mystère des cathédrales, avec leurs tours sonores, leurs clochers, leurs pinacles exubérants, leur rosace où flamboie et s'embrase le couchant, avait tenté sa verve.

Le Portique, *le Sommet de la Tour*, quelques vers de *Ténèbres* donnent, avec *Notre-Dame de Paris*, la plus forte évocation d'architecture médiéviale qu'aient réalisée, avec des phrases, les maîtres du Verbe romantique. Et les comparaisons jaillissent d'elles-mêmes. On songe à l'art du dessinateur, du peintre, de l'aquafortiste. On songe à la fois, devant ces purs chefs-d'œuvre, à Piranèse et à Turner.

L'adaptation de Gautier au polymorphisme religieux ne se manifesta, en aucun endroit

de ses ouvrages, avec autant de gloire que dans les poèmes où ce parfait ouvrier exprime l'épouvante catholique en présence de la Mort. Les somptueuses déclamations d'Hugo, son *Épopée du ver*, annonçant la destruction des Mondes et la fin des étoiles, étonne plus qu'elle n'émeut. On admire, mais on ne tremble pas. Gautier, lui, savait ce que le Christianisme a fait pour dramatiser l'inéluctable dénoûment, pour compliquer d'horreur cette loi fondamentale de la Vie.

« Au temps heureux de l'art païen, le squelette était invisible, » mais, à présent, il ricane. Il mène le branle de la danse macabre, emportant le pape, le roi, le chevalier, l'impératrice, le lansquenet et le mendiant. La beauté se dissout avec lenteur, dans la nuit malodorante du cercueil. Et Gautier qu'éblouit la force superbe de la beauté, *vis superba formæ*, disait Benvenuto, non moins païen que lui, Gautier devant les ossements putréfaits, les horreurs du sépulcre et les hontes du tombeau, retrouve, en les amplifiant d'une langue plus artiste et plus

sonore, les gothiques *éperduments* du bon François Villon :

Je connais que pôvres et riches,
Sages et fols, prêtres et laiz,
Noble et vilain, larges et chiches,
Petits et grands, et beaux et laids,
Dames à rebrassez collets,
De quiconque condition,
Portant atours et bourrelets,
Mort saisit sans exception.

Et mourut Pâris et Hélène !
Quiconque meurt meurt à douleur.
Celui qui perd vent et haleine,
Le fiel lui crève sur le cœur,
Puis sue Dieu sait quelle sueur !
Et n'est qui de ses maux l'allège :
Car enfants, n'a, frère, ne sœur,
Qui, lors voulait être son pleige.

La mort le fait frémir, pâlir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Jointes et nerfs croître et étendre.
Corps féminin qui tant est tendre,
Polly, souëf, si précieux,
Te faudra-t-il la mort attendre ?
Oui, ou tout vif aller ès cieux.

Voilà bien les traits essentiels et qui portent jusqu'au cœur la concision française qui dit le nécessaire et pas un mot de plus. Gautier amplifiera ce thème, le développera, comme une longue frise, comparable au *Triomphe de la Mort* que peignit, dans le cloître de Pise, Andréa Orcagna, avec ses chevaux en arrêt devant les exhumés du *Campo Santo* et, subit le dégoût des cavaliers en arroi de chasse, l'épouvante qui fait plus livides que ces trépassés eux-mêmes les belles conteuses du *Décaméron*.

Le poète évoque les types éternels du Génie et de l'Orgueil, les surhommes, les êtres de force et de beauté : Don Juan, Faust, Raphaël, Bonaparte, afin que, chacun, à sa manière, commente le vers de Pétrone accommodé par La Fontaine :

« Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré. »

Mais bientôt le tempérament robuste de Gautier prend le dessus. Il cache sous « le linceul de pourpre des dieux morts », il enterre sous les fleurs aux véhéments

parfums le squelette qui l'effare. C'est par un hymne à la vie, à la volupté, à la joie qu'il achève la *Comédie de la mort!* Une plainte discordante éclate, à peine, vers la dernière strophe, comme un rappel de cette force inconnue, omnipotente, sans haine et sans pitié, qui, tôt ou tard, dénoue ou tranche les liens par quoi l'homme se rattache à l'Univers :

[roses,
Loin de moi, cauchemars, spectres des nuits! Les
Les femmes, les chansons, toutes les belles choses
Et tous les beaux amours,
Voilà ce qu'il me faut. Salut, ô Muse antique !
Muse aux frais lauriers verts, à la blanche tunique,
Plus jeune tous les jours !

Brune aux yeux de lotus, blonde à paupière noire,
O Grecque de Milet, sur l'escabeau d'ivoire
Pose tes beaux pieds nus !
Que d'un nectar vermeil la coupe se couronne!
Je bois à ta beauté d'abord, blanche Théone,
Puis aux dieux inconnus.

Ta gorge est plus lascive et plus souple que l'onde,
Le lait n'est pas si pur et la pomme est moins ronde.
Allons! un beau baiser!
Hâtons-nous! Hâtons-nous! cette vie, ô Théone!
Est un cheval ailé que le Temps éperonne.
Hâtons-nous d'en user.

Chantons Io Pean! Mais quelle est cette femme
Si pâle sous son voile? Ah! c'est toi, vieille infâme!
Je vois tes cheveux ras,
Je vois tes grands yeux creux, prostituée immonde,
Courtisane éternelle environnant le monde
Avec ses maigres bras!

Ce chercheur de sensations exquises, de contours irréprochables, qui, pour lui-même et pour ceux qu'il aimait, rêvait la sérénité de Gœthe, écrivant, au son du canon, le *Divan oriental* et, pendant les guerres de l'Empire, effeuillant la Rose d'Hafiz ou de Saadi, ce précurseur éloquent de l'impassibilité parnassienne, cet amoureux des simulacres divins, frère attardé, frère posthume des sculpteurs, des peintres, des poètes, des humanistes que l'Italie enfanta aux jours de la Renaissance, l'homme qui, fatigué par la

vaine agitation de l'Occident, se plaisait au calme fatalisme de l'Islam, à l'ataraxie orientale, et savait être fidèle aux compagnons de sa jeunesse et, pour défendre ce qu'il aimait, risquer son pain ou son repos. Gustave Flaubert lui reproche sa faiblesse, le manque de caractère et d'énergie. Il en fit preuve, tout au moins un jour, dans telle circonstance glorieuse qui pare sa mémoire d'un reflet d'héroïsme et découvre, en ce maître ciseleur, un chevalier. Tandis que Victor Hugo, son maître bien-aimé, prenait, après les événements de 1852, le chemin d'un exil verbeux et théâtral, Gautier, ami intime de la princesse Mathilde, se ralliait à l'Empire, devenait le poète officiel des Tuileries.

« Or, le 21 juin 1867, la Comédie-Française reprit *Hernani*. Théophile Gautier était l'attrait principal de cette reprise. On se le montrait dans sa loge, souriant, rajeuni, sans son gilet rouge, mais toujours avec sa longue chevelure de lion donnant le signal et comme la tradition des applaudissements. Mais on se demandait comment le critique du *Moniteur*, en position d'écrivain officiel, ferait pour parler de l'auteur des *Châti-*

ments, dans le journal du gouvernement impérial. Le lendemain, Théophile Gautier apporta lui-même son article au *Moniteur*. On le pria d'en modérer les éloges et d'en adoucir le ton enthousiaste. Sans rien objecter, il prit une feuille de papier blanc, et il y écrivit sa démission. Puis, s'étant fait conduire au ministère de l'Intérieur, il posa devant M. de la Vallette cet article d'un côté et sa démission de l'autre. — « Choisissez, » dit-il. Le ministre fit insérer l'article, sans en changer un mot. »

De cette vertu qui s'ignore, de ce dévoûment qui se tait, de cet amour si pur « du beau, du vrai, du juste » émane une profonde, une intarissable joie. Écoutez les maîtres de l'École romantique. La harpe de Lamartine pleure, le gong de Victor Hugo bourdonne parfois dans le vide. Le grelot de Musset se fêle et tinte faux, aux lendemains de beuverie. Aucun de ces poètes n'a conquis la paix intérieure. Leurs chants fiévreux et magnifiques semblent rythmés sur la flûte des funérailles, l'instrument que Michelet maudit au nom de la Lyre et du jeune Apollon. Gautier, lui, reste fidèle à la

Lyre. Quand il interrompt, l'ode, l'élégie ou la romance, il éclate sans effort d'un rire plein de santé, de force et de lumière, ce rire propre de l'homme, légué, avant de mourir, par les Bienheureux d'Homère au bon Pantagruel, rire loyal et formidable qui, tour à tour, anime les intelligences et rassérène les cœurs. *Daniel Jovard*, *Mademoiselle de Maupin*, *Pierrot Posthume* et *le Tricorne enchanté* sont dans toutes les mains. Tous se sont abreuvés à ces claires fontaines, leur ont demandé un flot d'espoir et de gaîté. Théophile portait en lui-même un tel principe d'enjouement qu'il traite sur un mode hilare le sujet fâcheux par-dessus tous. Ses demandes d'argent à l'éditeur Eugène Renduel sont des merveilles d'entrain et de belle humeur, bien différentes des lettres chagrines où le douloureux Henri Heine clame sans relâche sa détresse, aux billets enfantins et rechignés de Baudelaire, demandant l'aumône presque à son tuteur. La langue savoureuse, truculente, porte le cachet du temps : elle affecte l'allure grandiloque, outrancière et bon enfant de Pétrus Borel, de Philothée O'Neddy,

de Jehan du Seigneur, commensaux de l'impasse du Doyenné, de la place Royale et de l'Hôtel Pimodan :

« Mon illustre éditeur, souvenez-vous de me donner aussitôt que vous me verrez (ce sera demain, à ne pas le cacher), deux cents misérables francs, dont j'ai l'incongruité d'avoir on ne peut plus besoin. J'avais été aujourd'hui à votre palais (maison est trop commun), dans la vénérable intention de vous les demander de vive voix, mais il ne s'est pas présenté de transition heureuse et j'aimerais mieux être coupé en quatre — une fois en long et une fois en travers — que de dire quelque chose qui ne serait pas amené. J'espère que vous prendrez cette délicatesse en considération et que vous m'épargnerez d'avoir l'air d'un mendiant tendant son écuelle, pour avoir la soupe à une distribution philanthropique. Je vous écrirai tous les mois des lettres pareilles à celle-ci, jusqu'au jugement dernier, et même un peu après. Et quand vous passerez la porte du paradis, le divin portier vous criera : « Trois sols, une lettre pour M. Renduel ». Peut-être même sera-ce plus, car je ne sais si le ciel est département ou banlieue. Il y a cependant un moyen d'éviter tout cela, c'est d'aller en enfer, et vous êtes bien capable d'y aller ou de me donner des

multitudes de billets de banque : ce que vous ne ferez assurément pas

« Adieu, juif, arabe, bédouin (*sic*), Lacenaire, parricide, libraire !... »

Comme il vivait dans cet « esprit de joyeuse pauvreté », que le mercantilisme des classes dirigeantes a banni du monde, Gautier contemplait de haut les agitations de la place publique, les marchandages du forum et les iniquités du tribunal. Il avait pour toutes les sortes de politiciens un tranquille mépris. Il regardait leurs compétitions, leurs manèges du même œil que le *Discobole* assistant aux pugilats électoraux. Il croyait à la jeunesse, à la beauté, à l'harmonie, à la noblesse du poète, à la vocation d'art qui, suivant le mot de Mistral, transforme l'homme en dieu. Il couvrait d'un immense dégoût l'avidité de la bourgeoisie actuelle pour les richesses et le bien-être, estimant que la soif de l'or, que la fureur d'accumuler ravale ceux qu'elle possède fort au-dessous des nègres de la Tasmanie et des cannibales australiens. Mais il détournait son front sublime de ces spectacles. Don-

nant à la fois le précepte de l'exemple, il condensait en rimes d'or la sagesse et la bonté de son grand cœur.

Quand Michel-Ange eut peint la Chapelle Sixtine
Et que, de l'échafaud sublime et radieux,
Il fut redescendu dans la Cité latine :

Il ne pouvait baisser ni les bras ni les yeux.
Ses pieds ne savaient pas comment marcher sur [terre.
Il avait oublié le monde dans les Cieux.

Trois grands mois, il garda cette attitude austère;
On l'eût pris pour un ange en extase devant
Le Saint Triangle d'or, au moment du Mystère.

Frère! voilà pourquoi les poètes, souvent
Butent à chaque pas sur les chemins du Monde.
Les yeux fichés au Ciel, ils s'en vont en rêvant.

Les anges, secouant leur chevelure blonde,
Penchent le front sur eux et leur tendent les bras
Et les veulent baiser avec leur bouche ronde.

Eux marchent au hasard et font mille faux pas;
Ils cognent les passants, se jettent sous les roues
Ou tombent dans des puits qu'ils n'aperçoivent [pas.

Que leur font les passants, les pierres et les boues?
Ils cherchent dans le jour le rêve de leurs nuits,
Et le feu du désir leur empourpre les joues.

Ils ne comprennent rien aux terrestres ennuis —
Et, quand ils ont fini leur Chapelle Sixtine,
Ils sortent rayonnants de leurs obscurs réduits.

Un auguste reflet de leur œuvre divine
S'attache à leur personne et leur dore le front,
Et le Ciel qu'ils ont vu dans leurs yeux se devine.

Les nuits suivront les jours et se succéderont,
Avant que leurs regards et leurs bras ne s'abaissent
Et leurs pieds, de longtemps, ne se raffermiront.

Tous nos palais sous eux s'éteignent et s'affaissent;
Leur âme à la coupole où leur œuvre reluit
Revole, et ce ne sont que leurs corps qu'ils nous [laissent.
Notre jour leur paraît plus sombre que la nuit;
Leur œil cherche toujours le Ciel bleu de la fresque
Et le tableau quitté les tourmente et les suit.

Comme Buonarotti, le peintre gigantesque,
Ils ne peuvent plus voir que les choses d'en haut
Et que le Ciel de marbre où leur front touche [presque.
Sublime aveuglement! magnifique défaut!

* * *

Le catalogue seul des œuvres complètes de Théophile Gautier, dressé par le vicomte Spoëlberch de Lovenjoul, comporte deux in-quarto, chacun de six cents pages. Il serait fou de vouloir établir ici même, en ne touchant que les sommets, le bilan de ce travail formidable. Mon ambition ne fut ni de vous instruire, ni de vous étonner, lorsque, un peu indécis et craintif d'une rencontre qui, après tant d'éloignement, d'absences et d'exil, me ramenait encore parmi vous, j'acceptai l'honneur de louer un poète, dans ce décor où mon enfance connut, pour la première fois, le charme des beaux vers, où les pères de ceux qui, aujourd'hui, me prêtent leur audience, en même temps que moi, sentirent leur esprit s'ouvrir et leur cœur se gonfler de voluptueuses larmes, au souffle de l'adolescence et des rythmes enchantés.

Non. L'amour seul confère l'initiation aux mystères des poètes. Si j'ai pu, dans une heure trop vite consumée, éveiller en vous quelque sympathie amicale pour ce dieu de bronze

que vous couronnez, à présent, de lierres et de fleurs, j'aurai touché le but de ma secrète ambition.

Et c'est à vous, jeunes hommes, que je parle, à vous frères du sol natal, car la poésie est comme le printemps : elle ne fleurit que pour la jeunesse. Aimez, chérissez, admirez Théophile Gautier. Aimer c'est comprendre, c'est égaler presque. L'intelligence des chefs-d'œuvre émane du cœur autant que de l'esprit. Aimez le poète souverain, le probe artisan du Verbe, le fier amant de la Muse qui traversa la vie, ignorant les intrigues, la bassesse, l'envie et la laideur.

Emplissez des chants qu'il vous légua les ombrages amicaux, les prés sonores où vos aînés à têtes blanches les dirent autrefois ! Mêlez cette noble mélodie aux sonorités dont la Nature a peuplé votre berceau. Les bois en auront plus d'harmonie et les plaines, de lumière. Vos échos garderont de cette voix surhumaine un accent plus profond, plus intime et plus doux.

INDEX DES NOMS DES PERSONNALITÉS CITÉES DANS CET OUVRAGE

AICARD (Jean), 79. — APOLLINAIRE (Guillaume), 189. — ARÈNE (Paul), 69, 225. — ARTIGUENADE, 111.

BAJU (Anatole), 13, 85, **95-104**. — BANVILLE, 27, 151. — BARBEY D'AUREVILLY, 102. — BARINE (Arvède), 172. — BAUER (Henri), 215. — BEAUSACQ (Mme DE), voir Comtesse DIANE. — BERLIOZ (Hector), 168. — BERTRAND (Joseph), 79. — BIBI-LA-PURÉE, 6, 101. — BLADÉ (I.-F.), 69. — BLOY (Léon), 218. — BOISJOLIN (Jacques de), 79. — BONCZA (Wanda de), 79. — BONNEFON (Jean de), 109, 123. — BRÉVAL (Lucienne), 209.

CARAGUEL (Joseph), 91. — CHARBONNEL (Victor), 116. — CLADEL (Léon), 14. — COPPÉE (François), 22, 97, 184, 188. — COQUELIN (Les), 56. — CORBIÈRE, 97. — CROS (Charles), 23, **55-63**, 173.

DARCIER, 227. — DARZENS (Rodolphe), 15. — DAUDET (Alphonse), 153, 225. — DEBUSSY, 32. — DESCHANEL (Paul), 79. — DIANE (Comtesse), **73-81**. — DIERX (Léon), 184. — DIEULAFOY (Mme), 77. — DORCHAIN (Auguste), 138. — DOUGLAS (Alfred), 142. — DUBUS, 40, 92. — DUJARDIN (Édouard), 208. — DUMESNIL (Henri), 111, 117. — DUPONT (Pierre), 2 8. — DURAND-MARATBAUD, 108.

FANIER, 40. — FAURE, 227. — FAURÉ, 32. — FÉNÉON (Félix), 138. — FÉYEN-PERRIN, 68. — FLANDRE (Maurice), 217. — FLAUBERT, 250. — FOUQUIER (Henry), 11. — FRANCE (Anatole), 20, 97, 184. — FRANCE (Louise), 216. — FUCHS (Paul), 79.

GAILHARD, **203-212**. — GAUTEREAU (Mme), 79. — GAUTIER (Judith), 141, **165-173**. — GAUTIER (Théophile), 166, **235-**

277. — GAYDA (J.), 171. — GÉMIER (Firmin), 215. — GHEUSI (P.-B.), 208, 210. — GHIL (René), 138, 199. — GIRARDIN (Mme de), 255. — GOUDEAU (Émile), 11.

HARAUCOURT (Édouard), 14. — HARPIGNIES, 68. — HENNER, 73. — HENRION (Paul), 228. — HEREDIA, 97, 184. — HOUX (Henri des), 108, 110, 112, 130. — HULMANN (Max), 161. — HUYSMANS, 45, 83.

ICRES (Fernand), 14.

JARRY (Alfred), 40, **213-223**. — JONCIÈRES (Victor), 148.

KAHN (Gustave), 12, 138. — KRYSINSKA (Marie), 12.

LAGUERRE (Georges), 159. — LAHOR (Jean), 27. — LASSERRE (Pierre), 13. — LECASBLE, 112. — LECONTE DE LISLE, 26, 147, 184, 186, 225. — LEGAY (Marcel), 32. — LE GOFFIC (Charles), 100. — LEMERRE (Alphonse), 152, **183-191**. — LEPELLETIER (Edmond), 96. — LÉTINOIS (Lucien), 95. — LOTI (Pierre), 77, 79, 255. — LOYSON (Hyacinthe), 107. — LUGNÉ-POE, 213, 215.

MAC-NAB, 14. — MAISONNEUVE, 69. — MALATO (Charles), 161. — MALLARMÉ (Stéphane), 30, 97, **137-147**, 169, 184, 187. — MARGUERITTE (Paul et Victor), 145. — MARTEL (Charles), 79. — MASSON (Frédéric), 208. — MAURRAS, (Charles), 13. — MAUTÉ (Mlle), 22. — MENDÈS (Catulle), 141, 169, 184, 186, 208. — MONSELET (Charles), 69, 178, 180. — MONTESQUIOU (Robert de), 6, 101. — MONTIFAUD (Marc de), **175-182**. — MORÉAS (Jean), 12, **83-93**, 138. — MORHARDT (Mathias), 15.

NAQUET (Alfred), **155-163**. — NATHANSON (Les frères), 218. — NIEDERHAÜSEN (Auguste De), 9, **43-53**. — NOUVEAU (Germain), 85.

OSMOND (Mme d'), 79. — OSMONT (Anna), 212.

PALMÉ, 96. — PAPPADIAMANTOPOULOS, 13, 138. — PÉLADAN, 56. — POUSSIN (Alfred), **65-72**. — PUGET (Loïsa), 228.

QUILLARD (Pierre), 40.

RACHILDE, 5, 16, 219. — RAIMBAUD, 97. — RAPPOPORT, 176. — RAYNAUD (Ernest), 83, 86, 100, 102. — REISET (Vicomte de), 79. — RÉGNIER (Henri de), 138. — RENDUEL (Eugène), 271. — RENAUD (Armand), 184, 187. — RICARD (Louis-Xavier de), 186. — ROD (Édouard), 15. — ROLLINAT, 12.

SAINT-POINT (Valentine de), 176. — SAINT-SAËNS, 142, 145, 208. — SAINT-VICTOR, 232. — SALIS, 12, 59. — SAMAIN (Albert), 15, 17, 40. — SARCEY (Francisque), 214. — SAVINE (Albert), 176. — SCHNEIDER (Hortense), 230. — SCHWOB (Marcel), 40. — SIGNORET (Emmanuel), 14. — SILVESTRE (Armand), 69, **147-154**, 170, 194, 232. — SPOELBERCH DE LOVENJOUL, 276. — SULLY-PRUDHOMME, 27, 74, 79, 184, **193-201**. — SYLVA (Carmen), 77.

TELLIER (Jules), 100. — THÉRÈSA, **225-234**. — THERS, 111, 131. — TYBALT, 117.

VACARESCO (Hélène), 79, 193. — VALLETTE (Alfred), 16, 70, 219. — VALLÈS (Jules), 230. — VERDAGUER (Jacinthe), 176. — VERLAINE (Paul), **5-41**, 48, 71, 84, 97, 103, 184, 187, 218. — VEUILLOT (Louis), 188, 232. — VICAIRE (Gabriel), 17. — VIEILH DE BOISJOLIN (Jacques), 161. — VIÉLÉ-GRIFFIN (Francis), 138. — VIGNIER (Charles), 15. — VILLATE (Mgr), 110, 113, 129. — VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (Auguste), 139, 169, 184.

WAGNER, 141, 168, 209. — WILDE (Oscar), 142.

XORU (l'Abbé), 110.

ZOLA, 102.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Verlaine	5
Auguste Rodo de Niederhaüsen	43
Charles Cros	55
Alfred Poussin	65
La Comtesse Diane	73
Jean Moréas	83
Anatole Baju	95
Le Schisme de la rue Legendre	105
Petits mémoires de la vie	137
Alfred Naquet	155
Judith Gautier	165
Marc de Montifaud	175
Alphonse Lemerre	183
Sully-Prudhomme	193
Pierre Gailhard	203
Alfred Jarry	213
Thérèsa	225
Théophile Gautier	235

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2639
A5Q4
1920

Tailhade, Laurent
Quelques fantomes de jadis

LES LIVRES QU'IL FAUT LIRE

ROMANS D'AVENTURES

L'ÉTONNANTE VIE DU COLONEL JACK, par Daniel de FOE. Traduction française de Maurice DEKOBRA. Deux bois de DARAGNES. *Un vol.* in-16 *Net* 4 fr. 50

LE MAITRE DU NAVIRE, par Louis CHADOURNE. Deux bois originaux de DARAGNES. *Un vol.* in-16 *Net* 4 fr. 50

JOE ROLLON, L'AUTRE HOMME INVISIBLE, par Edmond CAZAL. Couverture et frontispice de R. DILIGENT. *Un volume* in-16 .. .. .. *Net* 4 fr. 50

LE DOCTEUR LERNE, sous-dieu par Maurice RENARD. Couverture et frontispice de J. HEMARD. *Un volume* in-16 .. .. *Net* 4 fr. 50

LES NUITS DES ILES, par R.-L. STEVENSON. Traduit de l'anglais par Fred CAUSSE-MAEL. Deux bois de DARAGNES. In-16 .. *Net* 4 fr. 50

LA DAME DE CRISTAL, par le Dr LUCIEN-GRAUX. Couverture et frontispice de QUINT. In-16.. *Net* 4 fr. 50

CASHEL BYRON, gentleman et boxeur, par Bernard SHAW. Traduction de L. BAUDOIR. Deux bois de DARAGNES. In-16 .. *Net* 4 fr. 50

LA MERVEILLEUSE AVENTURE DE JIM STAPPLETON, par CYRIL-BERGER. Couverture et frontispice de J. HEMARD *Un volume* in-16 .. .. .. *Net* 4 fr. 50

LES CONQUÉRANTS D'IDOLES, par Charles DERENNES. Couverture, frontispice et illustrations de Ch. GENTY *Un volume* in-16 .. .. .. *Net* 4 fr. 50

LE CHANT DE L'ÉQUIPAGE, par Pierre MAC ORLAN. Illustrations de GUS BOFA. *Un volume* in-16 .. .. .. *Net* 4 fr. 50

ROMANS FANTAISISTES

LE CABARET DE LA BELLE FEMME, par Roland DORGELES. Couverture en couleurs de J. HEMARD. *Un volume* in-16 .. .. *Net* 2 fr. 50

MARTIN BURNEY, boueux, boxeur et marchand d'oiseaux, par O. HENRY. Mis en français par Maurice BEERBLOCK. Dessins de GUS BOFA. *Un volume* in-16 .. .. .. *Net* 2 fr. 50

LA JEUNE FILLE AUX PINCEAUX, par Jean PELLERIN. Couverture en couleurs de Ramon PICHOT. *Un volume* in-16. .. .. *Net* 2 fr. 50

LA CHATELAINE MUETTE, par André MYCHO. Illustrat. de P. FALKE. *Un volume* in-16. .. .. *Net* 2 fr. 50

LES TROIS DUELS DE CANTEFIGUE, par Rod. BRINGER. Couv. de J. HEMARD. In-16. *Net* 2 fr. 50

LES LETTRES DE FEU, par Robert DIEUDONNE. Couverture en couleurs de LORENZI. *Un volume* in-16 *Net* 2 fr. 50

LE FILS DES TROIS MOUSQUETAIRES, par CAMI. Illustrations de l'auteur. *Un volume* in-16.. .. *Net* 2 fr. 50

L'HOMME VERDATRE, par H. AVELOT. Illustrations de l'auteur. *Un volume* in-16 .. .. *Net* 2 fr. 50

LE CORSAIRE GALANT, par DORSENNE et BOISYVON. Couverture en couleurs de H. MIRANDE. *Un volume* in-16 .. .. *Net* 2 fr. 50

ROMANS ETRANGERS

L'AMOUR EST DE LA TRAVERSEE, par W. W. JACOBS. Traduit de l'anglais par Albert SAVINE. Couverture de P. FALKE. *Un volume* in-16. .. .. *Net* 4 fr. 50

DIVERSES CREATURES, par Rudyard KIPLING. Traduit de l'anglais par Guillaume LEROLLE. Couverture de DARAGNES. *Un volume* in-16. .. .. *Net* 4 fr. 50

ROMANS, CONTES et NOUVELLES

LES CHANDELLES ETEINTES, par Jean GAUMENT et Camille CÉ. *Un volume* in-16. *Net* .. .. .. 4 fr. 50

SOUS LES MERS, par Gérard BAUER. Préface de Paul BOURGET. *Un volume* in-16 .. .. *Net* 4 fr. 50

FRANÇOIS PAIN, Gendarme, par Léo LARGUIER. *Un volume* in-16. *Net* .. .. 4 fr. 50

LES HESITATIONS DE L'INGENIEUR MAREL, par Louis DANEY. In-16 .. .. *Net* 4 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
PARIS — 30, Rue de Provence, 30 — PARIS

IMP. DE MATTEIS - PARIS